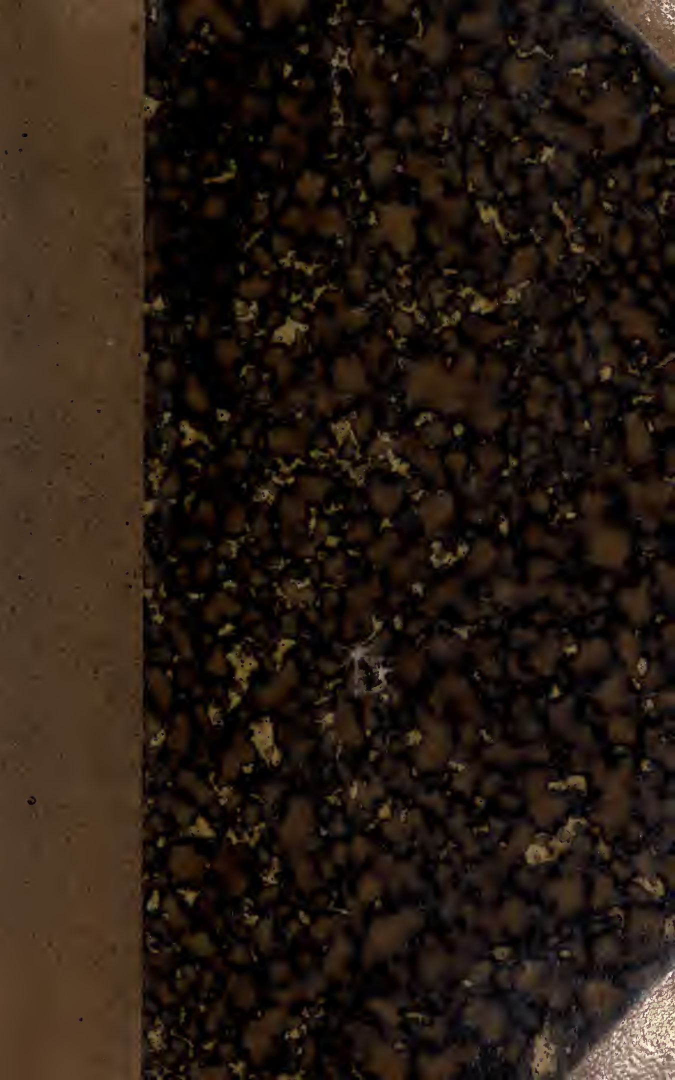


LES CHARMILLES

DE TRIANON.

TOME PREMIER.

BRUXELLES. — IMPR. DE J. STIENON,
Chaussée de Louvain, 19.

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE.
Nouvelle Série.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

LES CHARMILLES

DE TRIANON.

TOME PREMIER.

BRUXELLES.
MELINE, CANS ET Cie, LIB.-ÉDITEURS,
BOULEVARD DE WATERLOO, 35.

1856


LIBR
APR 22 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

I

Un château ensorcelé.

Dans les dernières journées du mois de mars 1785, un cavalier de fort bonne mine suivait la route qui longe la rive gauche du Rhin, à quelques milles de la petite ville allemande de Kehl.

Il était environ sept heures du soir, et la nuit arrivait à tire-d'aile sur la vallée du Rhin. C'est à peine si on pouvait distinguer à la barre lumineuse du couchant la flèche aiguë du clocher de Strasbourg. Les eaux du fleuve se teignaient d'une couleur pourpre très-foncée, reflets des derniers rayons so-

laires. Ces grandes eaux roulaient avec majesté entre les deux rives boisées de hautes futaies. L'une de ces rives était la France, l'autre appartenait au grand-duché de Bade, de telle sorte que d'un coup d'œil on pouvait embrasser l'horizon des deux pays.

Le cavalier, monté sur un vigoureux cheval du Mecklembourg, était suivi d'un écuyer portant comme son maître un costume à demi militaire. Chacun d'eux était armé d'une forte épée, et les fontes de leurs chevaux étaient garnies de pistolets d'arçon.

Le cavalier était jeune; vingt-quatre ans environ. Il paraissait fort impatient d'arriver au but de son voyage, car de temps en temps, se tournant vers son domestique, il lui adressait des questions dans le genre de celles-ci :

— Es-tu bien sûr qu'on t'ait dit, à Kehl, qu'il ne fallait que deux heures pour atteindre la grande allée de peupliers qui mène au château de Geierberg?

— Très-sûr, M. le marquis, répondit l'écuyer. Voilà plus d'une heure et demie que nous marchons. Nous ne tarderons pas à distinguer les cimes des peupliers. On les

dit aussi hauts que des clochers de cathédrale.

— Bon ! comme celui de Strasbourg, par exemple. Dis-moi encore. On t'a assuré que les abords du château étaient bien gardés?

— Ah ! diantre, s'ils sont bien gardés ! quatre dogues monstrueux rôdent jour et nuit autour des fossés, très-friands des mollets de tout voyageur qui se présente.

— On leur cassera la tête, répondit tranquillement le cavalier.

— Oui, reprit l'écuyer, mais les louves, les goules, les basilics?

Un grand éclat de rire répondit à ces paroles.

— Tenez, M. le marquis, dit le domestique, raillez-moi tant que vous voudrez, mais moi, je ne suis pas un esprit fort. Dame! je n'ai pas lu les livres de M. de Voltaire et j'ai au contraire bien retenu les histoires de M. le bailli de mon village. Je suis fait aux coups d'épée et de pistolet; j'affronte assez joliment une décharge de mousqueterie, mais quant aux diableries des sorciers, oh! ma foi, je les redoute comme le feu. Contre cela, toute défense est inutile, et vous vous sentez

garrotté et enlevé avant d'avoir pu seulement dire : *Amen !*

Un second éclat de rire plus franc que le premier accueillit de nouveau ces paroles.

— Tu es donc fou, décidément ? dit le maître.

— Eh ! M. le marquis, ajouta l'écuyer, souvent prudence s'est appelée folie. Tel se croit bien avisé qui pose le pied sur une trappe ; les yeux d'un lynx ne servent de rien dans un brouillard, et la plus fine mouche peut se prendre à la toile de la plus sotte araignée.

— Auras-tu bientôt fini ? reprit le gentilhomme ; ne dirait-on pas Sancho Pança vidant son sac de proverbes ? Je te préviens que je ne suis pas le seigneur don Quichotte. Mais voici, je crois, les cimes des hauts peupliers sur le fond du ciel ; regarde.

— C'est bien cela, M. le marquis, répondit le domestique en lâchant un gros soupir.

Alors les deux cavaliers firent sentir l'éperon à leurs chevaux et prirent le trot. Ils atteignirent l'entrée de la grande allée. Les peupliers gigantesques, dépouillés encore de leur feuillage, dressaient leurs bras nus vers

le ciel, et le vent de la nuit bruissait étrangement à travers ces branchages. L'allée partait de la vallée, mais elle montait par une pente légèrement inclinée de manière à aboutir à un coteau dominant le paysage. Là se dressait un château d'assez belle apparence, bien que ruiné dans sa partie gothique. Le bâtiment moderne était encadré de tours, toutes revêtues de gros lierres. C'était le château de Geierberg ou *Montagne du Vautour*.

Arrivés aux fossés, les cavaliers, sans descendre de cheval, demandèrent à haute voix qu'on voulût bien baisser le pont-levis. Un homme parut sur le revêtement du parapet opposé.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il.

Le gentilhomme répondit :

— Je suis celui qui veut voir avec les yeux de l'esprit.

Le pont-levis s'abaissa et les deux cavaliers traversèrent le fossé au grand étonnement de l'écuyer qui, dans la prévision d'une attaque diabolique, avait déjà armé un de ses pistolets. On passa sous une porte ogivale et on se trouva dans une cour carrée, au fond de laquelle se montrait la façade lourde

et sculptée du château, qu'un gros fanal éclairait d'une clarté rougeâtre.

Deux écuyers se présentèrent le chapeau à la main, et demandèrent aux voyageurs de leur confier leurs chevaux.

— Tu vois, maître Martin, dit le gentilhomme à son domestique, que la réception qu'on nous fait est des plus cordiales ! Suis ces honnêtes gens et prends bien soin de mes chevaux.

Martin, fort rassuré, puisqu'il n'avait affaire qu'à des hommes, obéit à son maître. Celui-ci se dirigea résolûment vers le grand perron du château, comme si cette habitation lui était parfaitement connue. Arrivé dans un vestibule très-bien éclairé, il trouva un laquais vêtu d'une livrée de drap rouge galonnée d'or. Il dit son nom au laquais qui s'inclina et lui répondit :

— M. le marquis était attendu. Si M. le marquis veut bien me suivre.

— J'étais attendu ? demanda le gentilhomme très-surpris, et qui a pu annoncer mon arrivée ?

— C'est le secret de mon illustre maître, M. le marquis, dit le laquais.

— Allons ! reprit le jeune gentilhomme, précédez-moi et annoncez-moi, je vous suis.

Le grand escalier était éclairé par une énorme lanterne de cristal. La rampe était lourde, mais très-richement travaillée et dorée. Arrivé à une antichambre qui pouvait bien passer pour la salle des gardes, le laquais se retourna vers le gentilhomme et lui demanda s'il ne préférait pas être annoncé sous un nom d'emprunt ?

— Pourquoi cela ? dit le cavalier.

— Certes, M. le marquis, répliqua cet homme, ce n'est pas pour cacher votre nom véritable à mon maître, qui connaît tous les noms et tous les villages de la terre ; mais si un indiscret répétait le nom de M. le marquis...

— Votre maître n'est donc pas seul ?

— Dans ce moment-ci, une femme est avec lui dans son laboratoire.

— J'attendrai que cette femme soit sortie.

— Précisément, dit le laquais, la voilà qui vient par ici. Elle va traverser cette antichambre.

La salle était éclairée par un lustre splendide, de manière qu'il était très-facile de dis-

tinguer parfaitement les traits des gens qui s'y trouvaient. Le gentilhomme vit venir du salon voisin une femme de trente-cinq à trente-huit ans, d'une mise élégante, et portant haut la tête comme toute femme de qualité. Sa démarche était lente; sa curiosité, éveillée par tous les objets qui l'entouraient, car elle jetait çà et là des regards scrutateurs. Quand elle arriva dans l'antichambre, elle se dirigea tout droit vers l'étranger et elle s'arrêta devant lui. Le cavalier crut devoir la saluer, mais en voyant le visage de l'inconnue, il fut comme frappé d'une secousse électrique. Cette femme se prit à sourire, mais d'un rire froid et presque ironique. Quant à son regard, il était perçant comme une pointe de poignard. Le cavalier ne lui adressa pas une parole; il fit cinq ou six pas vers la porte du salon; là il ne put se défendre de se retourner pour voir encore l'inconnue. Celle-ci était restée à la même place et suivait d'un œil fier et ardent le cavalier dont elle était devenue en quelque sorte la terreur.

Alors par un effort énergique, celui-ci, lançant à son fantôme un regard de colère

et de défi, entra brusquement dans le grand salon dont la porte à deux battants était ouverte. Le laquais le précédait. On traversa un premier et un second salon, une galerie et une bibliothèque. Toutes ces pièces étaient éclairées comme pour un jour de réception. Enfin le laquais arriva devant une grande porte fermée, massive et toute chargée de figurines en relief. Il frappa trois coups lentement. Un battant de la porte s'ouvrit et une odeur de soufre arriva du fond de la pièce où il s'agissait d'entrer. Le cavalier regarda le laquais qui lui dit aussitôt :

— C'est le laboratoire. Si M. le marquis redoute l'odeur des fourneaux, mon illustre maître, qui est la bonté même, fera donner de l'air. Faut-il annoncer ?...

— Annoncez-moi, répondit le cavalier.

Alors d'une voix forte, le laquais annonça :

— M. le marquis Henri de Bellegarde, officier aux gardes de Sa Majesté le roi de France.

Le marquis entra. La porte se referma d'elle-même.

II

Le miroir.

Le laboratoire dans lequel venait de pénétrer le marquis de Bellegarde était une grande salle voûtée, au fond de laquelle brûlaient des fourneaux abrités par l'auvent d'une cheminée monumentale. Une grosse lampe flamboyante pendait du centre de la voûte. Des instruments de chimie, en très-grand nombre, étaient étagés sur des dressoirs.

Le gentilhomme s'avança résolûment vers un personnage occupé dans ce moment-là à soulever un creuset en ébullition.

— Je suis à vous, M. le marquis, dit le personnage en continuant son opération.

Le creuset une fois replacé solidement sur un ardent brasier, le personnage jeta les pinces de fer dans un baquet, et se retournant vers le visiteur :

— Pardon, lui dit-il, mais la matière était arrivée à son dernier degré de fusion. Il s'agissait de la retirer à point pour un mélange indispensable. Maintenant elle va se remettre en ébullition et d'ici à une demi-heure l'or pur apparaîtra. Ce sera un beau lingot, je vous jure.

Tout en parlant ainsi, le chimiste, ou plutôt l'alchimiste, quittait le masque de verre qui lui abritait le visage et frottait à un linge ses mains nerveuses.

Ce personnage étrange était mis avec une recherche qui étonna beaucoup le marquis. Ainsi, tout en travaillant aux fourneaux, il portait un superbe habit de soie brodé d'argent, des manchettes en dentelles, une veste glacée, des bas de soie et des boucles d'or à ses souliers.

— Monsieur, lui dit le marquis, puisque vous étiez prévenu de mon arrivée, vous connaissiez sans doute le but de ma visite?

— Parfaitement, répondit l'alchimiste. Sur

le bruit de ma réputation, vous avez quitté Versailles et Paris et vous avez traversé la France pour venir me consulter. C'est bien de l'honneur pour moi.

— Vous consulter sur quoi, monsieur? demanda le marquis.

L'alchimiste se prit à sourire et à secouer sa grosse tête. C'était un homme d'une quarantaine d'années, un peu gros, mais nerveux et agile, d'une figure un peu commune mais empreinte d'un cachet de finesse incroyable. Quant à son regard, il était de feu.

— Allons, allons, reprit-il, trêve de dissimulation, M. le marquis. Vous savez très-bien que je vous ai deviné et que je lis aussi clairement dans votre pensée que je lirais dans un livre. Voyons, voulez-vous que nous passions dans un cabinet voisin, car ici l'odeur des fourneaux est incommode?

Tous deux alors entrèrent dans une pièce voisine, une sorte de bibliothèque parfaitement éclairée. Là se trouvait une table recouverte d'un beau tapis de velours vert.

M. de Bellegarde prit place dans un fauteuil devant la table, en face de l'alchimiste, qui resta debout, le dos à la cheminée.

Il est temps de nommer ce personnage : c'était le comte de Cagliostro. Arrivé depuis peu de temps en Alsace, après avoir parcouru l'Europe, il s'était établi sur la rive droite du Rhin, au château de Geierberg, pour s'y livrer à ses travaux. C'est là qu'il venait opérer dans la solitude, quittant la ville de Strasbourg et passant le Rhin, quand la fantaisie lui prenait de faire de l'or ou des diamants. Nous ne discuterons pas sur la valeur qu'il faut attacher à ces produits mirifiques dont toute l'Europe se préoccupait beaucoup alors.

— Monsieur, dit le jeune marquis, que vous sachiez d'avance ou non le motif de ma visite, il importe peu. Ce qui m'importe beaucoup, c'est de mettre fin à mon ardente curiosité. On dit, on assure, on affirme que vous possédez des secrets pour lire dans l'avenir. Une seule chose m'intéresse au monde...

— Je la connais, dit Cagliostro.

— Voyons? ajouta le marquis.

— Vous êtes possédé d'une passion invincible. Cet amour est d'une audace à faire reculer le plus intrépide, le plus téméraire. Quant à vous, M. de Bellegarde, vous n'avez

même pas essayé de lutter. Vous vous êtes livré avec une volupté effrénée à cette ivresse. Vous seriez heureux d'en mourir... Mais avant tout vous tenez à savoir s'il est au monde un moyen possible d'attirer à vous les sympathies de votre idole?

— Oui, monsieur.

— En un mot, vous voulez vous faire aimer d'elle, au prix même de votre vie.

— Oui, monsieur.

— Eh bien, M. le marquis, dans un certain ordre de choses, vouloir c'est pouvoir.

— Comment l'entendez-vous?

— Par la puissance de la science occulte.

— Je n'y crois pas.

— Alors, pourquoi faire cent lieues et venir me trouver?

— Pour en finir avec une fièvre de curiosité. Je suis malade; un malade essaye de tout.

— Bien, dit Cagliostro, c'est déjà quelque chose que de vouloir essayer. C'est en essayant que je suis parvenu à pénétrer des mystères jusqu'à moi impénétrables. Revenons à vous. Il est inutile, n'est-ce pas, de

nommer celle que vous aimez jusqu'à l'idolâtrie?

— Parfaitement, reprit vivement le marquis; je croirais même profaner ce nom auguste en le prononçant ici.

— Mais, monsieur, dit Cagliostro en se redressant avec fierté, vous ne parlez pas ici à un homme si ordinaire. Savez-vous, monsieur, que bien des princes souverains m'ont reçu dans leur intimité?

— Je sais, monsieur, que vous êtes un homme prodigieux, dit le marquis, et que vous avez fasciné les plus grands personnages comme les peuples. Mais n'importe, taisons un nom sacré.

— Très-bien. Alors, M. le marquis, pour vous prouver, sans la nommer, que je connais parfaitement votre idole, voulez-vous que je vous montre son image vivante au fond d'un miroir?

M. de Bellegarde se leva, comme enlevé par une force électrique. Il fit un signe de consentement à Cagliostro. Celui-ci alla chercher dans le fond d'un bahut de bois d'ébène une glace de forme ovale. Ce miroir était sombre comme du jais. Cagliostro le dressa

sur le velours de la table; puis, étendant les mains en avant, il fit sur le miroir des passes magnétiques avec une énergie et une force de volonté effrayantes. Dans ce moment-là, son visage était pâle, mais ses yeux flamboyaient. Au bout de cinq minutes il s'arrêta, et, montrant le miroir à M. de Bellegarde :

— Regardez, dit-il.

Le jeune gentilhomme s'approcha du miroir sombre et lumineux, il jeta un cri, et s'abîma dans une extatique contemplation.

— C'est assez, dit Cagliostro. Vous avez vu, vous croirez peut-être à la puissance de la science. Maintenant, reprit-il, venons à la question importante. Serez-vous aimé?

Bellegarde ne contenait plus son émotion, il était nerveux et pâle comme un homme à qui on va lire son arrêt.

Cagliostro reprit :

— Deux routes peuvent vous amener à être aimé de cette femme. L'une est longue et dépend des événements; l'autre est courte mais dangereuse.

— Pour qui?

— Pour vous d'abord.

— Peu m'importe.

— Pour elle ensuite.

— Arrêtez-vous là, monsieur, dit le noble jeune homme; périsse mille fois tout ce qui est moi-même, plutôt que d'exposer au moindre danger la femme que j'adore!

— C'est beau! dit en souriant Cagliostro. Alors, vous allez vous aventurer à travers les événements, manœuvrer et attendre tout du hasard, qui peut-être ne se présentera jamais... Diable! la route est longue! M. de Bellegarde, vous êtes bien enfant, permettez-moi de vous le dire.

— Monsieur, reprit celui-ci avec une énergie courroucée, je vous répète que je sacrifierais ma vie et celle de bien d'autres, plutôt que d'occasionner le moindre chagrin à ma souveraine.

— Ah! le mot est lâché, reprit en riant Cagliostro. Vous ne m'accuserez pas d'indiscrétion.

Le marquis se mordait les lèvres. La raillerie de l'alchimiste lui aiguillonnait les flancs. Cependant il se contint.

— Écoutez-moi, reprit Cagliostro, puisque vous refusez d'employer pour vous faire

aimer les moyens prompts et certains que vous offre un homme initié aux secrets les plus merveilleux, il m'est impossible de vous prédire un résultat dans l'avenir. On ne pénètre pas le hasard. Vous vous livrez à lui ; c'est bien. Moi, je le maîtrise et je le rends même impossible. Voyons, voulez-vous être initié aux mystères ? Voulez-vous, en un mot, faire partie des élus et compter au nombre de nos frères ?

— Me faire initier à la maçonnerie égyptienne, n'est-ce pas ? reprit Bellegarde.

— Sans doute, dit le grand cophte Cagliostro. A ce prix, vous aurez deux secrets infaillibles pour vous faire aimer de...

— Monsieur, reprit le gentilhomme, toutes les franc-maçonneries (et la vôtre est du nombre) sont les ennemies jurées des monarchies et de l'Église ; or, moi, je suis officier du roi de France et chrétien sincère. Ainsi donc, je refuse toute initiation. Quant au but de mon voyage, je le vois, il est manqué. Au fait, c'était une folie. Je ne la regrette pas puisqu'elle m'a amené à voir de mes yeux un homme extraordinaire et qui mérite certainement beaucoup d'admiration,

mais je ne la pousserai pas plus loin, cette folie de connaître l'avenir. J'y renonce moi-même.

— Et à votre amour? dit Cagliostro.

— Oh! jamais, reprit Bellegarde, il ne s'éteindra qu'avec moi.

— Mais, ajouta avec un sourire satanique le grand alchimiste, mais, M. le marquis, comment se fait-il donc que cet amour indomptable vous permette cependant une fantaisie, tranchons le mot, une maîtresse? car enfin, je sais, moi, que vous avez des bontés pour une jeune personne, à Paris, et qui vous rend bien ces bontés, probablement.

M. de Bellegarde devint rêveur. Il fut étourdi du renseignement que Cagliostro avait obtenu sur sa conduite, et il ne put se défendre de lui dire :

— Comment, diantre, savez-vous cela?

— Puisque je passe pour sorcier, dit l'alchimiste.

— C'est juste, reprit le marquis. Eh bien, monsieur, continua-t-il, voici la vérité, car vos informations ne sont pas complètes. Il est très-vrai que je me suis attaché à une jeune personne à Paris; mais cette liaison

n'est pas de l'amour. Cette jeune fille, à qui je reconnais de vrais mérites, est à mes yeux un être exceptionnel ; elle ressemble d'une manière surprenante à mon idole ; cette ressemblance m'a captivé, je l'avoue. Je trompe en quelque sorte mon propre cœur. C'est une illusion cruelle, je le sais ; mais il est des blessures dont on ne veut pas guérir. Du reste, cette jeune personne n'aura pas, je crois, à se repentir de l'affection qu'elle m'a vouée. Je suis un galant homme, monsieur.

— Oh ! d'accord, dit Cagliostro. Ainsi, M. le marquis, vous me quittez sans vouloir obtenir ce que vous êtes venu chercher de si loin : le secret de l'avenir ?

— Ma foi, monsieur, franchement, j'aime mieux l'inconnu.

— Eh bien, reprit Cagliostro, je connais quelqu'un de votre famille qui ne pousse pas si loin le scrupule, et qui probablement ne reculerait pas devant une initiation si on lui assurait le succès qu'il rêve... car lui aussi, monsieur, adore votre idole.

— Paix, monsieur ! s'écria Bellegarde avec autorité. Laissons cette fable ridicule et res-

pectons un homme revêtu d'un caractère sacré.

— Adieu donc, M. le marquis, dit l'alchimiste en accompagnant Bellegarde qui se retirait. Je pense qu'en passant à Strasbourg, vous ne manquerez pas de rendre vos devoirs à monseigneur le cardinal de Rohan, qui est votre oncle.

— Monsieur, reprit Bellegarde en se retournant brusquement, M. le prince de Rohan, mon oncle, est archevêque de Strasbourg et fort respecté dans son diocèse comme ailleurs. J'ai cru devoir lui cacher la folie que j'ai faite en venant ici. Je traverserai Strasbourg une seconde fois sans lui rendre visite. Je vous serai donc très-obligé de me garder le secret; de votre côté, me le promettez-vous ?

— Oh ! très-volontiers, dit Cagliostro.

— Adieu, M. de Cagliostro, ajouta Bellegarde, et mille pardons pour vous avoir dérangé. Continuez à faire de l'or et à émerveiller l'Europe. Quant à moi, tout en refusant mon initiation aux mystères de la maçonnerie égyptienne, je n'en reste pas moins votre admirateur. Oh ! vrai, ce que j'ai vu

dans le miroir magique est étourdissant! la divine apparition!

On échangea encore quelques salutations et on se quitta en fort bons termes. Cagliostro retourna à son laboratoire, non sans regretter beaucoup cet adepte récalcitrant qui lui échappait et dont il aurait tiré bon parti à Paris et à Versailles. Quant au marquis de Bellegarde, regagnant en toute hâte la route de Kehl, il arriva avant le jour à cette petite ville frontière, où il reprit sa chaise de poste pour s'en retourner à Paris.

Singulière destinée que la sienne! comme on le verra par la suite de ce récit.

III

Une fête militaire en 1785.

Dans la soirée du 11 mai 1785, la place Louis XV, à Paris, offrait un spectacle fort réjouissant. C'était une fête toute militaire, mais à laquelle l'excellente population des bourgeois de la ville prenait une part cordiale. Il y avait eu ce jour-là, sur la place et dans la grande avenue des Champs-Élysées, une revue générale des compagnies des gardes françaises, tenant garnison à Paris, et cette revue avait eu lieu à l'occasion de l'anniversaire de Fontenoy. Or, si tout l'honneur de la journée de 1745 était revenu aux braves

gardes de Louis XV, tout le bonheur et toute la gaieté de l'anniversaire dont il est ici question, appartenaient bien à leurs héritiers; car, en vérité, depuis l'entrée de la nuit, les danses et les galas ne cessaient de se donner libre carrière sur le terrain des Champs-Élysées.

Aux angles de la grille dorée qui entourait la statue équestre de Louis XV (alors au centre de la place), des trophées d'armes et de drapeaux avaient été formés par les soins des bas officiers, cornettes et guidons appartenant aux diverses compagnies. Les girandoles de verres de couleur, les transparents, les devises et un joli feu d'artifice témoignaient des vifs sentiments qui animaient les braves gardes pour la gloire, le roi et la France. Depuis quelques années l'usage de fêter l'anniversaire de Fontenoy tombait en désuétude; mais en 1785, messieurs les gardes françaises semblaient avoir voulu d'un seul coup payer l'arriéré du tribut commémoratif. Près de deux mille tables étaient dressées sous les arbres, sur les ponts tournants et sur la place même; messieurs les officiers avaient laissé le champ libre aux

compagnies; ils devaient se réunir, vers dix heures, chez un de leurs aides-majors, le comte de Chanteloup, dont la fortune était immense et qui, ce soir-là, avait tenu à honneur de traiter ses nobles camarades.

Une fête militaire, donnée par les gardes françaises, était une bonne fortune pour les excellents bourgeois, et surtout pour les jeunes et jolies bourgeoises de la ville de Paris. Les maris, les frères, les pères, les oncles des *petites dames* étaient venus dans la journée admirer la belle tenue des compagnies alignées sur le terrain et que M. le prince de Condé, escorté de MM. de Luxembourg, de Duras, de Villequier et d'autres grands seigneurs, avait passées en revue; mais, le soir arrivé, c'était bien une autre parade, une autre revue, une autre fête! Plus de princes du sang, plus de généraux, plus d'officiers supérieurs! Non, non, plus rien de tout cela, mais cent fois et mille fois mieux!

Quand Cypris se montrait à ces beaux régiments,
Bellone, ce jour-là, perdait beaucoup d'amants.

Mais la gloire n'en prenait que mieux ses

revanches à la prochaine campagne contre les Anglais.

Or, vers les huit heures du soir, au milieu de la fête dont il est ici question, circulaient des groupes dont les séduisants regards, les jolis bavolets provoquaient de nombreux toasts aux diverses tables où soupaient les gardes françaises. Parmi les convives du côté nord-ouest; c'est-à-dire parmi ceux qui banquetaient sous les massifs d'arbres des Champs-Élysées, MM. les sergents, guidons, tambours-maîtres et sergents-majors se faisaient remarquer par l'élégance de leurs manières, la franchise de leur appétit et la gaieté de leurs propos. Leur table était servie avec un certain luxe de vaisselle et de bouteilles fort en harmonie avec la dignité des galons et des chevrons. Évidemment il y avait, vers cette table, une attraction particulière, si l'on en jugeait par les allées et venues des *petites dames* que la curiosité amenait à la fête.

Un groupe de sept à huit promeneuses paraissait surtout très-déterminé à ne pas perdre de vue, ce soir-là, l'intéressante table de messieurs les bas officiers des gardes du roi. Il paraît que la table s'en aperçut bien-

tôt, car, sur trente convives dont elle se composait, vingt-huit au moins se retournant à mi-corps, le verre en main, envoyèrent, par manière de santé, les œillades les plus assassines au joli groupe. Pas un mot cependant ne lui fut adressé directement; messieurs les gardes savaient trop bien leur monde; ils étaient là en corps, soumis à la loi d'une tenue demi-officielle. Dans ces cas-là, un jeu muet est tout au plus permis. Le groupe ayant acquis la preuve qu'il avait été remarqué et reconnu, crut devoir, par dignité, s'éloigner un peu de la table qu'il surveillait.

Hélas! de qui se composait ce groupe? quelles étaient ces jeunes filles marchant trois par trois et se donnant le bras? Parmi les trente convives de la table en question, sept à huit militaires auraient pu nous apprendre au móins le nom des promeneuses, mais quelqu'un leur épargnera ce soin aujourd'hui.

Les charmantes filles allaient revenir sur leurs pas et se diriger encore vers la table du gala, lorsque tout à coup elles se trouvèrent en face d'un homme de belle appa-

rence et dont la ronde personne, les dentelles manchettes, la canne à pomme d'or et le jabot plaqué sous la veste par un assez beau diamant, annonçaient une certaine position dans le monde.

— C'est lui ! c'est lui-même ! se dirent les jeunes filles en entourant le personnage.

— Ah ! ah ! dit celui-ci, tout l'essaim des Grâces ! Comment, mignonnes, à cette heure aux Champs-Élysées ! Il est vrai que vous voilà en force. La charmante phalange !

— Charmée de vous voir, dit une jeune brodeuse de la rue Saint-Honoré. Vous m'avez oubliée...

— Moi ! ma perle d'Orient !

— Et moi ! reprit une frangère du carrefour Gaillon.

— Vous oublier, mon saphir !

— Complétement pour ce qui me regarde, ajouta une jeune marchande de dentelles de la rue de Richelieu.

— Vous croyez cela, ma limpide émeraude !

Évidemment, toutes ces riches qualifications annonçaient un joaillier. L'homme aux manchettes et aux diamants était M. Bœh-

mer, joaillier de la couronne, un personnage important à la cour et à la ville.

— Apprenez, mes bijoux, reprit-il, que je pense à vous toutes, jour et nuit. Mademoiselle Fanchette, vous aurez votre croix d'or; mademoiselle Rosine, vous aurez vos girandoles; la bague-jarretière de mademoiselle Zéphirine est prête, et quant à mademoiselle Suzette, elle aura demain son agrafe. La, êtes-vous contentes?

— Vous êtes charmant, M. Bœhmer.

— Vrai! tâchez donc de me le prouver, méchantes biches que vous êtes, et... ne venez pas ainsi vous égarer au bois.

Retournant la tête alors, et apercevant la table des jeunes sous-officiers qui paraissait préoccuper assez sérieusement les *biches :*

— Oh! oh! dit-il, si vous venez au bois, vous ne manquerez pas d'y trouver des protecteurs, n'est-ce pas? Prenez garde, mignonnes :

Que l'œil soit clairvoyant et le cœur avisé,
Le berger quelquefois est un loup déguisé.

Les éclats de rire les plus frais accueilli-

rent cette sentence. On se trouvait alors près des fossés de la place Louis XV, lorsqu'une voiture de voyage, précédée d'un courrier et escortée de deux piqueurs portant des torches de résine, parut au milieu de la foule qui se divisait pour lui laisser le passage. L'équipage s'avançait avec peine, au grand souci des postillons qui rompaient l'air de cent coups de fouet.

— Place! place! criait le courrier à cheval; et en avant!

— Place! place donc! répétait un heiduque perché sur le siége de la voiture, à côté d'un petit nègre portant une livrée chamois.

— Je parie, dit la jolie frangère, que cet équipage est celui de l'ambassadeur d'Autriche, venant de Vienne et se rendant à Versailles.

— Vous n'y êtes pas, reprit la brodeuse; c'est M. de Saint-James, ce financier anglais aussi riche que le roi.

— Foin! répliqua la brune marchande de la rue Richelieu, foin de l'Anglais! J'ai bien reconnu la voiture et les gens de madame la comtesse de Polignac, l'amie de la reine. La comtesse revient de ses terres d'Auvergne.

— Vraiment ! ajouta M. Bœhmer. Voyez donc comme ces demoiselles savent leur monde de la cour ! Eh bien, parions que l'illustre voyageur ou voyageuse n'est ni plus ni moins que M. le prince Louis de Rohan, le cardinal, le grand aumônier de France, qui revient de son évêché de Strasbourg ?

— Et qui se rend à Versailles en si grande hâte ? dit une jeune fille en souriant d'un air narquois.

— Précisément.

— Pour mettre sa mitre, sa barrette et son cœur aux pieds de la reine..., ajouta Suzette.

— Chut ! mademoiselle, dit M. Bœhmer d'un ton sérieux. M. le prince de Rohan est un homme charmant, mais...

— Mais la reine est cent fois et mille fois plus charmante que lui, reprit Rosine.

— Certainement, mademoiselle.

— Et la reine se moque de tous les hommages extravagants..., ajouta la brune jeune fille.

— Mon Dieu, qui vous dit le contraire ?

— Allons, allons, tout cela ne nous regarde pas, répliqua la frangère, et pourvu que M. Bœhmer nous tienne parole et nous

procure de l'ouvrage à la cour, nous le reconnaissons pour le plus aimable homme du monde.

Comme elles parlaient ainsi, sept à huit sous-officiers gardes françaises avaient quitté la table, et s'approchaient du groupe élégant qui tenait en échec le joaillier de la cour, le chapeau à la main droite, l'autre main passée dans la veste, l'œil vif, l'air conquérant.

Ce furent alors des saluts, des révérences, des airs penchés, des sourires. M. Bœhmer, au milieu du cercle, commençait à se voir délaissé comme une majesté douairière. Évidemment, ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de dire adieu à cette folle jeunesse, que la musique et la danse attiraient aux quinconces voisins. Il salua les gardes, fit quelques signes d'avertissement aux belles imprudentes et prit son chemin vers le milieu de la place.

IV

Une apparition.

A peine M. Bœhmer avait-il fait dix pas qu'il fut rejoint par un jeune homme portant un habit de soie *mordorée,* des bottes molles et une petite canne à la main. L'inconnu était frisé à frimas, et rien n'égalait l'élégance de la *bourse* moirée et parfumée qui retombait sur le col de son habit.

— M. Bœhmer, dit le jeune homme, j'ai quatre mots à vous confier.

— A vos ordres, monsieur, repartit le joaillier surpris. Vous savez mon nom?... ajouta-t-il avec une certaine satisfaction.

— Je vous connais, monsieur, reprit le jeune homme, pour vous avoir vu deux ou trois fois à Versailles, sortant des appartements de la reine.

— Sa Majesté m'honore de ses bontés.

— Très-bien ! et vous êtes chargé de relever la beauté de Sa Majesté par les plus beaux diamants du monde.

— Sa Majesté pourrait s'en passer, monsieur.

— Oh ! oui, dit le jeune homme avec une expression qui n'échappa point au joaillier. C'est une divine reine !

— *C'est une divine reine!* reprit Bœhmer. Ce sont là, sans doute, les quatre mots que vous aviez à me dire ? Monsieur, j'ai l'honneur...

— Doucement, M. Bœhmer. Êtes-vous sûr d'avoir reconnu l'équipage de M. le cardinal prince de Rohan ?

— Très-sûr, monsieur.

— Le grand aumônier de France, dont vous parliez à ces demoiselles ?

— Vous écoutiez, monsieur !

— J'écoutais, dit tranquillement le jeune homme. Vous connaissez M. le cardinal ?

— J'ai la confiance de Son Éminence pour certaines choses... elle me fait l'honneur de m'appeler quelquefois... Des ornements d'église...

— Fort bien ! En ce cas, M. Bœhmer, j'ai un service à vous demander.

— Je ne vends désormais qu'au comptant, monsieur.

— J'en suis bien aise, il s'agit d'autre chose.

— J'ai perdu tout crédit pour obtenir des faveurs de la cour, monsieur.

— Tant pis pour vous, M. le joaillier. D'autre chose il s'agit.

— Et quant à de l'argent, je ne puis aujourd'hui prêter dix louis.

— Eh ! M. Bœhmer, vous voyez M. le cardinal de Rohan... vous le voyez dans peu de jours, sans doute...

— Demain... Mais...

— Mais vous ferez mon affaire ; je désire que vous me réconciliiez avec lui.

— Vous, monsieur, dit Bœhmer, ébahi et regardant le jeune homme des pieds à la tête ; vous êtes brouillé avec monseigneur le grand aumônier de France ?...

— Pourquoi pas ?

— Et vous êtes, monsieur...

— Ah ! c'est juste, il vous faut mon nom.

— En effet, dit le joaillier en souriant, il est nécessaire que je connaisse, pour les réconcilier, les deux grands personnages qui se sont brouillés.

— Vous raillez, M. Bœhmer !

— Moi, monsieur... j'écoute et je suis votre valet.

— Ah ! vous y mettez du persiflage !...

— Du tout ! j'admire...

A peine ce dernier mot était-il prononcé que le jeune homme vit M. Bœhmer pâlir, et reculer de deux pas, comme un homme surpris dans une embuscade.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-il.

Le joaillier, muet d'étonnement, lui montra de la main une jolie femme qui s'approchait d'eux.

— Ah ! oui, dit tranquillement l'inconnu, j'avais donné rendez-vous ici. C'est moi que l'on cherche.

— Vous ! s'écria Bœhmer d'une voix altérée.

Et mettant le chapeau à la main, il s'in-

clina profondément devant celle qui abordait l'inconnu. C'était une femme de vingt-huit à vingt-neuf ans (aux yeux du joaillier du moins), d'une rayonnante beauté, d'une fierté royale. Elle souriait, et tapant légèrement l'épaule du jeune homme avec un éventail lamé d'argent :

— Comment ! dit-elle, je suis obligée de vous chercher ! Vous n'êtes pas au lieu précis du rendez-vous, sous la troisième lanterne à droite? Ah ! ah ! monsieur le fat !

Bœhmer s'inclina à plusieurs reprises comme pour supplier la très-haute dame d'avoir pitié de l'inconnu et de lui faire grâce.

— Ma chère amie, reprit celui-ci de l'air le plus dégagé, la faute en est à M. Bœhmer.

— A moi la faute, bon Dieu ! dit le joaillier presque prosterné.

La jeune femme riait beaucoup du trouble et de l'embarras du pauvre homme, et en eut pitié.

— Monsieur, dit-elle avec un accent qui le fit tressaillir, je ne conserve jamais de rancune contre personne.

— Mais, madame...

— Allons, allons, reprit le jeune homme, laissons M. Bœhmer à ses affaires, il a peut-être aussi ses rendez-vous. Le joaillier de la cour est un homme d'une vie élégante et galante... qui sait?

— Je vous proteste, monsieur...

— Que vous me réconcilierez avec M. le cardinal de Rohan? ajouta le jeune homme.

— De tout mon cœur; mais si monsieur voulait prier madame de daigner se charger de ce soin, rien ne serait refusé à madame.

— Du tout! du tout! M. Bœhmer, mademoiselle n'a que faire dans un démêlé de famille.

— Mademoiselle! pensait le joaillier, il ne l'appelle pas madame... grand Dieu!

— C'est bien assez que mademoiselle s'intéresse au neveu sans s'inquiéter de l'oncle.

— Et l'oncle! exclama Bœhmer; monseigneur le grand aumônier de France est votre oncle, monsieur?

— Étant son neveu, la chose me paraît naturelle.

— Mais alors, monsieur se nomme?

— Ah! c'est vrai, je ne vous l'ai pas encore dit. Eh bien, M. Bœhmer, écoutez-moi :

j'ai vingt-cinq ans, une tête ardente, un cœur exempt de scélératesse et une fortune... malade, vous comprenez! J'ai des dettes par conséquent... Mais j'ai aussi un oncle, vous comprenez encore?

— Parfaitement! un oncle grand dignitaire de la couronne, immensément riche... mais qui refuse...

— Au contraire, qui veut payer mes créanciers.

— Alors, je comprends moins.

— M'enrichir, vous dis-je, par un superbe mariage.

— Et vous refusez... par la raison?...

— Par la raison toute loyale, mon cher M. Bœhmer, que j'aime mademoiselle, et que j'épouserai mademoiselle tôt ou tard.

— Vous, monsieur! s'écria le joaillier atterré.

— A moins que vous ne soyez un rival, mon illustre joaillier? dit tranquillement l'inconnu.

Bœhmer était au comble de l'émotion et de la confusion. Il se confondait encore en salutations adressées à la demoiselle comme pour lui demander pardon de cette scène,

qu'il trouvait inouïe, terrible, exorbitante.

— La la ! c'est dit, n'est-ce pas ? reprit le jeune homme, vous parlerez pour moi à M. le cardinal ; vous lui vanterez mes mérites et mes vertus. Vous lui direz que je suis digne de son affection et que j'ai encore cinquante mille écus à placer chez mes créanciers, à fonds perdus. Vous ajouterez que cette dette payée me fera le plus grand honneur dans ma compagnie, aux gardes françaises, attendu que j'ai mangé presque tout cet argent avec nos camarades, et qu'il est désagréable de devoir ce qu'on a mangé... C'est mâcher à vide, c'est fastidieux et stupide. Adieu, M. Bœhmer, si jamais je deviens capitaine aux gardes françaises, j'irai fondre chez vous mon épaulette de lieutenant. Mes compliments à mon oncle. Venez, mademoiselle, nous avons à courir beaucoup ce soir.

Et, après un salut des plus lestes, les deux charmants amoureux tournèrent à gauche, et, d'un pied vif et léger, disparurent bientôt dans la foule.

— Ah ! dit Bœhmer en s'essuyant le front, je crois à tout maintenant. Un jeune lieutenant aux gardes, en habit de ville, à huit

heures du soir, aux Champs-Élysées, avec... Grand Dieu ! prenez pitié de moi ; je n'ai rien vu, rien entendu, et la preuve que j'ignore tout, c'est que ce téméraire, sur qui le tonnerre finira par tomber, ce jeune audacieux ne m'a pas même dit son nom. Que je parle de lui à M. le prince de Rohan, le grand aumônier !... Ah bien oui ! il ne manquerait plus que cela pour me perdre !

M. Bœhmer, après ces judicieuses réflexions, se hâta de quitter la place Louis XV pour regagner son logement, rue de Richelieu, tournant souvent la tête dans le trajet, comme s'il avait été suivi par tous les sbires de la police.

V

Le vaudeville à Trianon.

Le petit Trianon était devenu la demeure favorite de la reine Marie-Antoinette. Au grand Trianon se tenaient les réceptions officielles ; les conseils des ministres, les pompes de la monarchie ; au petit Trianon étaient réservés les délices du cercle intime, les joies naïves d'une femme adorable qui, bien souvent fatiguée d'être reine, cherchait les occasions furtives de se montrer la première dame de France au milieu de ses bonnes amies. Marie-Antoinette à vingt-huit ans avait conservé cette fleur de jeunesse qui se fane

si vite à la cour, cette gaieté de dix-huit ans qui ne sourit qu'à la campagne, cette insouciance du lendemain qu'on ne retrouve que dans la vie de château. Elle était belle à un degré suprême ; une taille de nymphe, des yeux vifs et doux, un profil régulier, des dents admirables et que des lèvres roses et légèrement bombées à l'autrichienne cachaient à peine : tel était à peu près le type de la beauté royale qui faisait battre le cœur de tant de gentilshommes en Europe. Ajoutez à ces rares perfections une magnifique chevelure d'un blond cendré, abondante et souple, d'un éclat presque toujours adouci par une teinte de poudre d'iris, et vous comprendrez peut-être la supériorité de la souveraine sur tant de rivales.

Quant au caractère de la reine, à l'originalité de son esprit, aux tendances de ses idées, à la perfection de son éducation, tout a été dit, étudié et révélé. Aujourd'hui nous connaissons, hélas ! trop tard, celle que le dix-huitième siècle adora comme dauphine et méconnut si cruellement comme souveraine. Et pourtant, quel changement avait donc apporté la couronne sur cette tête char-

mante ? Soyons sincère : la reine Marie-Antoinette continua la dauphine de France jusqu'au moment où le malheur vint imprimer une majesté nouvelle, un caractère suprême à cette noble figure, prédestinée au martyre.

Mais revenons à Trianon, où, grâce à Dieu, nous retrouvons encore la jeune épouse d'un roi, si heureuse de s'amuser comme une femme.

L'intérieur du petit château avait subi peu de transformations. C'était toujours l'habitation d'un riche gentilhomme avec tous les agréments des appartements commodes, mais où l'élégance et le bon goût avaient seuls été consultés. Par les ordres de la reine, un bâtiment d'assez bonne architecture avait été ajouté à ceux destinés à la résidence des personnes admises au cercle intime. Il était situé dans le périmètre de la cour à quelques toises du château, et donnant par une de ses extrémités sur les jardins nouveaux, cette vallée suisse en miniature. Là était la salle du théâtre de la reine. Leurs Majestés arrivaient de leurs appartements au spectacle par une galerie vitrée.

Or, dans la soirée du 12 mai 1785, il n'était bruit, à Versailles et même à Paris, que de la représentation du *Roi et du Fermier,* vaudeville qui devait être joué à Trianon. Les invitations avaient été restreintes à un cercle très-limité, selon l'usage, et M. le duc de Fronsac, premier gentilhomme de la chambre, n'était pas homme à se laisser forcer la main en pareille occasion ; on pouvait compter sur lui dans l'exercice de ses fonctions ; le duc, dans une question d'étiquette, d'ordre, de préséance, se serait fait tuer plutôt que de céder un pouce de son terrain.

Les carrosses commençaient à arriver dans la cour de service ; ils stationnaient un moment devant une porte d'entrée, déposaient leurs maîtres, et s'éloignaient rapidement pour aller stationner bien au delà des *frontières* des États de Trianon. M. le premier gentilhomme, en grand habit bleu de ciel et chamarré d'or sur toutes les coutures, l'épée au côté, la canne d'ébène et à pommeau de diamant à la main (la canne de commandement), présidait lui-même sur le perron à l'arrivée des nobles invités, reconnaissant l'identité de chaque visage, et ne songeant

à autre chose qu'à compter son monde, ce soir-là, à peu près comme un berger compte ses moutons au seuil de la bergerie.

— C'est bien! dit tout à coup le duc après l'arrivée de la dernière voiture, fermez les portes! Messieurs les gardes françaises ont le service de l'extérieur, les cours et les avenues; messieurs des gardes du roi, à vos postes dans les appartements!

Les portes et les grilles furent fermées. Pour entrer à Trianon, après cet ordre donné par M. de Fronsac, il eût fallu démolir le château à coups de canon. Or, dans la cour d'honneur où stationnait un peloton de gardes françaises, un officier de vingt-quatre ans environ se promenait en long et en large, les mains dans ses poches, la tête penchée, rêveur, taciturne, mais parfois s'arrêtant tout à coup, et fixant son regard sur les grandes fenêtres illuminées de la salle de spectacle. L'officier était en grande tenue de service, mais en bas de soie blancs et la boucle d'or aux souliers, selon l'usage quand on était commandé pour une fête chez la reine.

— Chien de métier! dit-il tout à coup en passant devant un faisceau de fusils qui étin-

celaient aux lueurs de cinquante lanternes de cristal. « Vous serez en bas de soie, » répétait-il. Et M. le premier gentilhomme me campe dans la cour comme un valet de pied. Il gèlerait à pierre fendre, que cet animal brodé et doré me ferait dire par le major : « Vous serez en bas de soie ! »

— Lieutenant, dit un sous-officier en l'abordant, la main à la hauteur de l'œil, les gardes n'ayant rien à faire demandent la permission de jouer au piquet.

— Non, répliqua l'officier, on ne jouera pas... on s'ennuiera, mordieu !

— Oui, mon lieutenant, répondit le *bas officier*.

Et rentrant dans la salle du rez-de-chaussée qui servait de quartier :

— Gardes, dit-il, on ne jouera pas, on s'ennuiera... c'est l'ordre.

— Merci, sergent !... répliquèrent les hommes du poste.

— Sergent Beaumanoir ! s'écria tout à coup la voix du lieutenant qui continuait sa promenade ; revenez ici... un mot.

Le sous-officier obéit, et vint se placer, immobile, au milieu de la cour.

Le lieutenant, sans le regarder, passait et repassait devant lui, et le dialogue s'engagea ainsi :

— Vous savez, M. Beaumanoir, que nous quittons dans huit jours Versailles pour Melun ?

— Je le sais, répondit le jeune et sérieux sous-officier.

— Vous savez que Sa Majesté la reine assistera au défilé après la revue du roi ?

— Les gardes sont prévenus de cet honneur, lieutenant.

— Et vous avez, j'espère, pris vos mesures pour que la tenue soit irréprochable parmi vos hommes ?

— Sa Majesté la reine sera satisfaite, lieutenant. La tenue sera digne...

— De la reine ? demanda l'officier. Allons, M. Beaumanoir, ne nous vantons pas.

— Il est certain, reprit le sergent, que Sa Majesté est au-dessus des mortelles.

— Oh ! oh ! dit l'officier en reprenant sa promenade, vous lisez le *Mercure galant*. Or çà, ajouta-t-il, j'entends les violons qui jouent les ritournelles. Sait-on à quelle heure finira la comédie ?

— Non, lieutenant. Le programme n'en dit rien.

— Ah ! vous avez le programme. Allez me le chercher.

Un instant après, Beaumanoir apportait à son lieutenant une belle feuille de papier satiné et de couleur jonquille, que les gardes françaises de service lisaient tour à tour sur la table du poste. Le sous-officier la présenta à son chef qui l'invita par un signe de tête à le suivre dans sa promenade d'un bout à l'autre de la cour.

L'officier aux gardes, si fatigué du service qu'on lui imposait ce soir-là, était celui-là même qui, la veille, aux Champs-Élysées, à Paris, en habit de ville, avait causé avec le joaillier Bœhmer, et donné le bras, dans la foule, à la belle personne dont le nom est encore un mystère. Quant à celui que portait l'officier, il nous est impossible de le cacher plus longtemps au lecteur. Le lieutenant en question se nommait le marquis Henri de Bellegarde; il était proche parent, comme nous l'avons vu, de M. le grand aumônier de France.

— Sergent, dit-il avec vivacité après avoir

lu rapidement le programme, savez-vous que voilà un personnel de comédiens diablement illustre?

— Les gardes faisaient cette réflexion, lieutenant.

— Allons, les princes du sang jouent décidément la comédie avec un plaisir... que je partagerais, ajouta-t-il en soupirant, si j'étais près du trône. Voyons, sergent, lisez-moi encore ce programme; je veux retenir les noms des personnages dans l'ordre où on les a classés.

Le sergent prit le joli papier couleur jonquille, et, suivant toujours son lieutenant dans sa promenade, il se mit à lire d'une voix claire et flûtée :

— « Les *comédiens ordinaires du roi* donneront aujourd'hui, par ordre, *le Roi et le Fermier*. Personnages : le roi, M. le comte d'Adhémar [1]. »

— Grand sec! Tircis-la Flèche! comme

[1] Nous citons ici textuellement une des affiches qu'on mettait au petit Trianon, sur les murs du château et dans l'intérieur, les jours de représentations au théâtre de la reine.

l'appelle madame de Montesson, dit le lieutenant aux gardes.

— « Richard, reprit le sergent, M. le comte de Vaudreuil. »

— Il est joli! répliqua M. de Bellegarde en levant les épaules. Préville, Fleury, Dazincourt de la Comédie-Française n'en peuvent rien faire... Enfin!

— Vous m'interrompez beaucoup, mon lieutenant, dit Beaumanoir.

— Continuez.

— « Un garde... le comte d'Artois. »

M. de Bellegarde ne dit mot; le sergent se caressa le menton.

— Continuez.

— M'y voilà, mon lieutenant : « Jenny... la reine. »

Ici il y eut une pause. Le sergent Beaumanoir avait prononcé ce dernier nom avec toute la grâce possible, cherchant même à ajouter au charme du nom un léger grasseyement qui n'était pas lui-même sans distinction.

— La reine..., répéta-t-il.

— J'entends fort bien, mon cher Beaumanoir, dit le marquis de Bellegarde.

Et un gros soupir souleva sa poitrine.

Le sous-officier, après s'être adorablement égayé l'esprit avec l'idée sans doute de la reine de France en costume de fermière, passa à d'autres noms.

— « Betzy... madame la duchesse de Guiche. »

— Belle ! charmante ! dit l'officier, un teint ! des yeux !... Continuez.

— « La mère... madame la comtesse Diane de Polignac. »

— Voyez la coquetterie ! répliqua M. de Bellegarde. Elle est encore jeune, spirituelle, vive comme un oiseau, et, ce soir, voilà cette Diane qui se met une patte d'oie au coin des yeux, et pose une grande coiffe sur ses beaux cheveux.

— N'est-ce point une amie de cœur de Sa Majesté ? demanda le sergent.

— Hélas ! dit le marquis de Bellegarde, une séduisante amie !... Continuez...

— « Rôles muets et secondaires, comparses... MM. les gardes du corps. »

— Un joli métier ! dit l'officier visiblement piqué. Du reste, il n'y a de faveur que pour eux. Après ?

— « Villageois et villageoises dansants : mesdames de la Ferté, de Soubise, de Vaudreuil, de Coigny; MM. les officiers des gardes du corps. »

— Encore ! s'écria le marquis de Bellegarde, c'est insupportable !

— « Chef de la scène... le prince Esterhazy. »

— Ah ! l'Autrichien, pardieu ! dit le lieutenant, cela va de suite.

— « Souffleur... M. le duc de Guiche. »

— Heureux de Guiche ! s'écria le marquis. Mais se reprenant tout à coup :

— Sergent, dit-il, c'est bien ! retournez au poste, je permets le piquet.

Beaumanoir revint parmi les gardes, et cinq minutes après, dix parties étaient engagées. Cependant les violons annonçaient de temps en temps soit un couplet, soit un chœur, soit un entr'acte. Henri de Bellegarde s'était arrêté en face du bâtiment où était le théâtre, et il se prit de plus belle à considérer les grandes fenêtres, éclairées splendidement. Sa rêverie, sans doute, se donnait pleine carrière dans le royaume des chimères, lorsqu'il aperçut un homme re-

vêtu d'un magnifique habit vert-pomme et poudré à la neige, qui sortait d'une porte servant d'entrée particulière à la salle de spectacle.

— Comment! dit-il, le joaillier de la cour, M. Bœhmer ici?

M. Bœhmer vit le marquis dont il avait appris le nom et le titre par des renseignements dans la matinée. Il voulut l'éviter, mais le jeune officier de garde l'eut bientôt rejoint.

— Savez-vous, monsieur, dit Henri de Bellegarde, que ma consigne est de ne laisser entrer ni sortir personne?

— Ah! M. le marquis, reprit le joaillier, je suis... Vous me reconnaissez, n'est-ce pas?

— Sans doute, et comment êtes-vous ici, vous, monsieur?

— En ma qualité de joaillier de la reine. N'ai-je pas apporté, ce soir, la croix d'or destinée à Jenny... les anneaux d'or de Jenny, son clavier, ses bagues, toute la bijouterie villageoise qui sert ce soir à parer Jenny?

— Venez ici, M. Bœhmer, dit l'officier d'une voix altérée, j'ai à vous demander bien des choses.

— Monsieur, je n'ai pas eu l'honneur encore de voir M. le cardinal de Rohan, votre oncle...

— Je vous livre mon oncle et tout le collége des cardinaux pour ce que vous voudrez... Il s'agit bien de cela, ce soir !

— Et de quoi s'agit-il ? bon Dieu !

— Vous revenez du théâtre ?

— Oui, M. le marquis.

— Vous étiez sur la scène ?

— Sans doute, malgré M. le premier gentilhomme qui m'aurait tué si ses yeux avaient été des pistolets.

— Vous avez vu Jenny ?...

— J'ai eu l'insigne honneur de répondre aux questions qu'elle a daigné me faire.

— Et ces questions ?

— Oh ! tout le monde les a entendues. « Bœhmer, ma croix d'or n'est-elle pas trop riche ?... — Non, madame. — Mes anneaux sont-ils trop grands ? — Non, madame, ils doivent descendre à l'oreille, c'est dans le costume. — Mon clavier, Bœhmer, n'est-il pas trop chargé d'ornements ? — Non, madame, Votre Majesté n'a là qu'un clavier de jeune fille. » Et puis je me suis retiré dans

les coulisses à l'écart, dans un coin, comme un ermite en ravissement, et il y avait de quoi, ma foi ! Je veux que le diable m'emporte si Sa Majesté en bavolet n'est pas la femme la plus séduisante et la plus étourdissante de l'univers.

— Touchez là, M. Bœhmer, dit le marquis, vous m'avez fait du bien !

— M. le marquis, reprit le joaillier en hésitant, il ne vous est donc pas permis à vous d'assister au spectacle?

— Non, répliqua Bellegarde, je suis un simple officier commandé pour le service extérieur... un valet de pied... un chien de cour. Quand je pense que mes braves gardes françaises et moi ne sommes bons qu'à faire ranger les carrosses et à faire la police des cochers et des laquais...

— Vous m'étonnez, M. le marquis ! Comment ! vous n'êtes pas assez puissant, vous, pour entrer dans la salle? Vous ! vous (répétait-il en se souvenant avec qui il l'avait rencontré la veille, tête à tête, aux Champs-Élysées) ! allons donc !...

— Ah ! M. Bœhmer, reprit l'officier qui comprit parfaitement l'arrière-pensée du

joaillier, vous ne savez pas... vous ne pouvez savoir... Tenez, ajouta-t-il, il vaut mieux que je me taise. Est-ce que vous allez retourner au théâtre ?

— Sans doute, j'ai voulu respirer un moment ; j'étais ébloui, suffoqué. L'émotion de la salle est au comble ; le roi est ravi, il bat des mains avec enthousiasme ; tout le monde rit et pleure ; M. le cardinal, que j'ai aperçu au milieu de la cour dorée, essuie ses larmes et pose la main sur son cœur; Monsieur, comte de Provence, est souriant et attendri ; enfin tout le monde est fou d'admiration, d'amour... Jenny les subjugue, les enlève, les ravit.

— Et moi aussi, Bœhmer, dit Henri d'une voix sourde.

Celui-ci le regarda avec ébahissement, se disant à lui-même : — C'est bien singulier ! hier il était d'un calme, d'une fatuité presque criminels... Du reste, ajoutait-il, toujours en lui-même, je n'ai rien vu, rien entendu hier au soir. Je jurerais même, au besoin, sur mon honneur, que je n'étais pas aux Champs-Élysées.

— M. le marquis, reprit-il tout haut, je

remonte au théâtre; peut-être que Sa Majesté aura besoin de mes services.

— Écoutez-moi, mon Dieu! dit M. de Bellegarde en le retenant par sa manchette de dentelle, donnera-t-on encore cette comédie?

— Sans doute.

— Ne pourriez-vous, M. Bœhmer, faire monter une parure de paysanne pareille, exactement pareille à celle que porte Jenny en ce moment?

— Sans doute, monsieur, mais... je craindrais...

— Ne soyez donc pas si poltron, mon cher M. Bœhmer. Donc vous aurez cette parure; vous êtes chargé de conserver toutes celles qui servent aux représentations du théâtre de Sa Majesté. Vous mettrez la parure nouvelle (les dorures absolument pareilles) dans l'écrin de Jenny, à la place de celle d'aujourd'hui, et vous me remettrez ces anneaux, cette croix, ces bagues, tout ce qu'elle a touché, moyennant le prix que vous voudrez.

— Mais, M. le marquis, y pensez-vous?

— Oui. Que valent ces dorures? mille écus!

— Tout au plus.

— Je vous en donne trente mille francs.

— Monsieur, je hais l'usure.

— Bien, M. Bœhmer; je vous les payerai donc leur valeur, et vous aurez toute mon amitié.

— Vous m'honorez beaucoup, M. le marquis, dit Bœhmer qui hésitait encore.

— Allons, c'est arrêté, répliqua Henri de Bellegarde en lui prenant la main.

Le joaillier consentit tacitement. Refuser celui qu'il avait rencontré la veille aux Champs-Élysées était, aux yeux du prudent Bœhmer, compromettre beaucoup son crédit en haut lieu. D'ailleurs, bijoux pour bijoux, qui pourrait savoir la chose? Il cherchait donc à rompre l'entretien et à quitter l'officier, lorsque celui-ci ajouta :

— Quand Jenny aura quitté la scène, tâchez d'avoir le bouquet qu'elle a porté... et vous me le donnerez; il est sans prix, Bœhmer! Et si MM. les gardes du corps vous veulent disputer une seule fleur de ce bouquet, dites-leur de venir me trouver ici, et que j'ai quatre mots à leur chanter à l'oreille. A demain.

Le joaillier entendit les violons, il rentra par la même porte secrète et disparut. Le lieutenant aux gardes françaises, dont la tête devint plus calme après les épanchements de cet entretien, reprit sa promenade dans la cour.

Or, deux gardes du corps du roi, placés à un balcon de la salle de spectacle, avaient entendu les dernières paroles de l'officier au joaillier, mais rien que ces dernières paroles. Cela suffisait pour motiver une explication. Profitant d'une demi-heure de liberté que leur donnait leur service, ils descendirent dans la cour du château et allèrent droit au lieutenant de Bellegarde.

VI

Pour un bouquet.

Les deux gardes du corps du roi qui s'avançaient vers M. de Bellegarde étaient en grande tenue de service.

Le lieutenant aux gardes françaises, voyant que les deux officiers du roi en voulaient à lui, s'arrêta au milieu de la cour, et, leur faisant face, il mit le chapeau à la main, car les deux gardes du corps étaient tête nue, ayant laissé leur casque dans la salle d'attente où ils étaient de service.

— Monsieur, dit l'un d'eux, je me nomme 'Argentan.

— Et moi, dit son compagnon, Louis de Charmont.

Le lieutenant se nomma et leur demanda ce qu'ils voulaient de lui.

— Nous étions par hasard au balcon que voici, dit d'Argentan, lorsque nous avons entendu, monsieur, vos dernières paroles à Bœhmer, le joaillier.

— Ah ! ah ! reprit Henri de Bellegarde, je comprends, messieurs. Eh bien, je suis à vos ordres.

— Mais, monsieur, voulez-vous, avant tout, avoir la bonté de nous expliquer... ?

— Mes paroles ? reprit vivement le lieutenant; mais il me semble que vous comprenez le français dans la compagnie du prince de Poix.

— Monsieur, dit d'Argentan qui tremblait de colère, cela suffit. Vous êtes de service, nous en sommes aussi, mais demain matin...

— Du tout, répliqua Bellegarde. Je suis de service jusqu'à minuit. A cette heure-là, je ramène mes hommes à Versailles. Or, mon sergent sera chargé par moi de me suppléer pour ce trajet. Quant à vous, messieurs,

après le spectacle, vous n'avez autre chose à faire dans la salle des gardes qu'à dormir sur vos lits de camp.

— Et vous voulez, ajouta Louis de Charmont, que nous demandions une permission de deux heures?

— Si cela peut vous être agréable, messieurs, dit le lieutenant aux gardes françaises.

— Cela nous charmera, monsieur! répliqua d'Argentan, du haut de ses cinq pieds huit pouces.

— Vraiment! dit Bellegarde. Eh bien, le temps est magnifique; il fait un clair de lune à pouvoir piquer de la pointe d'une épée le premier bouton désigné. Vous acceptez la partie?

— Procurez-vous un témoin, ajouta le beau d'Argentan.

— Je me procurerai tout ce qui me plaira, dit l'adversaire.

— Ah! vous voulez une leçon, messieurs des gardes françaises.

— Ah! vous êtes incorrigibles, messieurs des gardes du corps!

— Allons, dit de Charmont, ce n'est pas

ici un terrain neutre pour une explication. Les gardes françaises sont là, et nos camarades sont là-haut.

— A minuit, messieurs, dit Bellegarde, au bout de l'avenue des Trianons, au carrefour des avenues du Domaine, près la porte de Versailles; il doit y avoir là, ce soir, quelqu'un qui m'attendra en voiture.

— Cela se trouve à merveille, reprit M. de Charmont. Si c'est un ami, il vous servira de témoin.

— Et si c'est une femme, ajouta d'Argentan, nous aurons une scène touchante.

— Prenez garde, M. d'Argentan, répliqua Bellegarde avec aigreur, avec vos airs d'Hercule et vos cinq pieds *dix-huit* pouces...

— Mordieu! dit entre ses dents le garde qui rugissait comme un lion; si nous n'étions ici, je lui aurais déjà brisé les dents à cet écureuil.

— Cependant, M. de Bellegarde, reprit Louis de Charmont, il me semble que vous pourriez nous éviter le désagrément de dégainer l'épée devant une femme.

— Messieurs, dit le lieutenant, je ne chan-

gerai rien à mon rendez-vous. C'est à prendre ou à laisser.

— C'est à prendre, mille tonnerres! s'écria d'Argentan.

Après cette vive bourrade, le garde du corps, suivi de son camarade, remonta dans la salle où il était de service. Une demi-heure après on entendit un grand mouvement dans les appartements attenants au théâtre de la reine. La comédie finissait. Le roi rentrait au château suivi de quelques seigneurs du cercle intime; la cour quittait la salle, et chacun descendait dans le grand vestibule pour attendre sa voiture. Les gardes françaises sous les armes maintenaient l'ordre dans cette cohue. Le défilé des carrosses se fit avec une admirable précision, au grand honneur des braves gardes, fort peu *honorés,* du reste, d'un tel service. Quand tout fut terminé, le lieutenant Bellegarde fit ranger ses hommes sur trois rangs de profondeur, et donna à son sergent, M. Beaumanoir, le commandement du peloton pour le ramener aux quartiers de Versailles. Remettant alors l'épée dans le fourreau, il tira sa montre, consulta l'aiguille, demanda son manteau, et,

suivi de son valet de chambre, il s'achemina, au clair de lune, vers l'avenue des Trianons, à Versailles.

Il était près de minuit lorsque M. de Bellegarde arrivait à la première lanterne qui indiquait la jonction des deux routes. Le lieu était solitaire. Toutes les voitures se rendant à Versailles ou à Paris avaient défilé. Une seule était là stationnant sous le réverbère. Le lieutenant la reconnut et s'en approcha.

— Vous voilà ? dit une voix douce et saisissante.

Et, en même temps, une tête charmante se montra à la portière.

— Me voilà, dit Henri ; mais je vous préviens qu'avant de vous suivre, ma toute belle, je dois donner un léger coup d'épée à un gros garde du corps menacé d'apoplexie. C'est un vrai service qu'il m'a demandé et que je consens à lui rendre.

— Vous en avez menti, double tonnerre ! dit une grosse voix qui sortait d'un fourré de chênes.

Et en même temps apparurent MM. d'Argentan et de Charmont enveloppés de leurs manteaux militaires.

— Habit bas ! dit d'Argentan, et quelle que soit la poupée qui nous regarde faire de dedans ce carrosse, je veux avoir raison, monsieur, de votre...

— N'achevez pas ! s'écria Bellegarde, ou je ne réponds plus de mon épée... quitte à tuer après votre camarade.

— Voyons, dit Louis de Charmont plus calme que les deux champions, car d'Argentan avait pris l'initiative dans ce duel ; voyons, messieurs, pourquoi vous battez-vous ? Pour un propos insultant, une provocation aux gardes du corps adressée par M. de Bellegarde. Fort bien ! M. de Bellegarde voulait un bouquet porté ce soir-là par une personne que je ne nommerai pas ici (et je prie le carrosse de me pardonner cette indiscrète révélation) ; ce bouquet devait être remis par M. Bœhmer, s'il pouvait se le procurer, à M. le lieutenant aux gardes françaises. Or messieurs des gardes du corps n'ont pas permis à M. Bœhmer de toucher à ces fleurs...

— Et la preuve, dit d'Argentan, c'est que voici le bouquet.

Il le montra à Bellegarde qui allait sauter dessus.

— Doucement, monsieur, reprit Louis de Charmont, je suis arbitre ici. Je prends le bouquet et je règle le combat, car je vois bien que vous n'avez point de témoin, ce qui est de la dernière inconvenance. Or, voici : un témoin nous manque ; nous ne pouvons en tout honneur pousser l'affaire à fond. Je déclare donc qu'on se battra au premier sang, pour cette fois, et que le bouquet appartiendra au premier de vous deux qui aura touché son adversaire. C'est accepté, ou je me retire et alors vous vous couperez la gorge comme deux assassins.

— Va donc pour le premier sang ! s'écria d'Argentan en tirant une large épée qu'il fit briller à la clarté de la lune, sauf à nous arranger plus sérieusement avec monsieur un de ces jours.

— Allons, au premier sang ! dit Bellegarde jetant habit bas et dégainant sa lame. Mais vous le jurez, M. de Charmont, j'aurai le bouquet pour prix de mes soins lorsque j'aurai charitablement fait une saignée à cet apoplectique ?

—Attends ! attends ! répétait d'Argentan qui jurait tout en consultant la pointe de son fer.

Cette scène, d'un comique sérieux, avait vivement ému cependant la personne qui se trouvait dans la voiture. Elle fit ouvrir la portière et abaisser le marchepied. M. de Charmont, en sa qualité de juge du camp, s'était emparé du bouquet. La jeune femme du carrosse s'approcha de lui avec beaucoup de dignité et lui dit d'une charmante façon :

— Il me semble, monsieur, que je vaux bien un témoin et que j'ai quelque droit aussi à ces fleurs.

— Madame ! dit M. de Charmont sans pouvoir proférer une parole de plus, madame !

Et après lui avoir respectueusement remis le bouquet, il court à d'Argentan qui déjà se mettait en garde tout en maugréant.

Comme si la foudre tombait à côté de lui, le garde du corps, après avoir entendu ce que Louis de Charmont lui disait à l'oreille, recula de quatre pas, remit son épée dans le fourreau, passa son habit en toute hâte, et, le manteau sur le bras gauche, le chapeau à la main, il s'approcha de la jeune femme, la reconnut, s'inclina profondément et s'éloigna.

M. de Charmont, après un salut non moins respectueux, alla rejoindre son compagnon. Trois minutes après, les deux gardes du corps avaient disparu dans le clair-obscur de la nuit.

— Eh bien, dit Henri de Bellegarde riant aux éclats, ils se sont fondus l'un et l'autre! Convenez, ma chère belle, que pour deux capitans, la retraite n'est pas des plus glorieuses. Allons, montons en voiture, s'il vous plaît, car la nuit est fraîche en diable, et M. le premier gentilhomme de la chambre du roi a eu l'aimable attention de me faire ordonner le bas de soie, ce soir, pour ma garde. Vous êtes venue me chercher, mon aimable amie, merci de cette marque d'attachement; je me serais bien ennuyé seul dans cette voiture.

Un laquais releva le marchepied, ferma la portière, et le cocher fouetta deux vigoureux chevaux qui emportèrent le carrosse sur la route de Paris.

Il faut convenir que le bouquet que Jenny avait porté pendant la représentation était arrivé à M. de Bellegarde par un singulier chemin de traverse.

VII

Le pavillon d'Henriette.

La Chaussée-d'Antin, à l'époque dont il est ici question, jouissait d'une grande célébrité depuis un demi-siècle environ ; elle la devait au pavillon de Hanovre qu'avait habité M. le maréchal duc de Richelieu ; à M. le duc d'Antin, qui lui avait donné son nom en cédant ses jardins ; à Sophie Arnould, de charmante, spirituelle et harmonieuse mémoire ; à mademoiselle Guimard, qui l'habitait encore, ainsi qu'au grand Vestris, dont la jolie maison se faisait remarquer entre toutes. Heureux et galant quartier, peuplé de jolis petits

hôtels entre cour et jardin, et dont la brillante population ne songeait qu'à bien vivre; cité de la paix et du bien-être, où les plus aimables gentilshommes de France et les plus *hautes* dames de l'Opéra venaient se reposer des gloires du théâtre et des grandeurs de la cour.

Près de l'habitation de mademoiselle Guimard, vers le milieu de la rue de la Chaussée-d'Antin, une jolie grille aux lances dorées s'ouvrait sur une cour ombragée de hauts tilleuls, et au fond de laquelle s'élevait un pavillon modeste, mais fort élégant, à moitié caché par les grands ombrages. Un jardin spacieux l'entourait, et une belle charmille, bien haute, bien fourrée, encadrait le jardin.

Vers les dix heures du soir, par le plus beau temps du monde, au mois de mai, un gentilhomme entrait dans la cour du pavillon et demandait à être annoncé à M. le marquis de Bellegarde. Henri n'habitait pas cette jolie maison, mais il y *passait sa vie,* comme on dit, lorsque son service ne l'appelait pas à Versailles.

Peu de jours s'étaient écoulés depuis le spectacle de la reine à Trianon. Le lieute-

nant aux gardes françaises jouissait d'un repos qu'il espérait bien prolonger encore quelques semaines. Ce n'est pas que M. de Bellegarde ne fût un très-brave officier et très-enthousiaste de son état, mais il y avait chez lui un mécontentement prononcé; il était de ceux qui ne voyaient pas, alors, sans un ressentiment très-vif, les préférences accordées à certains corps, les priviléges exclusifs attachés à certaines armes. L'esprit de réforme gagnait toutes les têtes ardentes; il y avait une vague inquiétude dans presque tous les cœurs généreux; l'ancien régime accomplissait sa période descendante; c'était un soleil couchant, splendide encore, mais dont les clartés rougeâtres entourées de nuages faisaient pressentir une nuit orageuse.

Le gentilhomme en question était lui-même lieutenant aux gardes françaises, jeune et de fort bonne mine. Il se nommait Arthur de Launay. Sa famille, originaire de la province d'Auvergne, était noble mais non titrée, et jouissait de ce que l'on nomme une honnête aisance. M. de Launay était un officier sérieux et de grand mérite; il avait pour le marquis un chaleureux attachement.

Le marquis l'attendait et il alla le recevoir sur le seuil du perron. Les deux camarades se serrèrent la main affectueusement, sans articuler un mot d'abord, comme des gens qui, ayant beaucoup de choses à se dire, ne jettent pas au vent leurs paroles.

Ils traversèrent une antichambre spacieuse, et sans quitter le rez-de-chaussée, ils arrivèrent à un fort joli salon dont la boiserie gris-de-perle encadrait quatre glaces placées en face les unes des autres, de manière à prolonger l'espace à l'infini.

— Il y a foule ici, dit gaiement M. de Launay en voyant sa propre personne multipliée par quatre et par trente-deux, grâce aux miroirs reproducteurs.

— Oui, reprit Henri, et vous verrez que j'ai raison de chercher à multiplier ce qui est introuvable : un ami excellent et une femme charmante... et sincère.

M. de Launay lui serra la main de nouveau.

— Or çà, reprit Bellegarde, avez-vous faim ? Nous souperons quand vous voudrez.

— Je suis à vos ordres, dit le convive. N'ayant pas trouvé de voiture à ma dispo-

sition, je suis venu à pied de Versailles.

— A pied! miséricorde! s'écria Henri, mais il y a quatre lieues!

— Le temps est magnifique, ajouta de Launay, et puis, mon ami, que sont quatre lieues à travers les jolis bois de Ville-d'Avray, de Saint-Cloud et de Boulogne, quand on a comme moi traversé presque toute l'Amérique septentrionale?

— A pied? exclama le marquis.

— Ma foi! peu s'en faut, dit tranquillement M. de Launay.

— Comment, diable! cet enragé de M. de la Fayette vous emmena, vous et tant d'autres, pour vous jeter à travers les forêts et les savanes, sans vous assurer des chevaux! Mais j'aurais plutôt monté un bison, moi!

— Et c'eût été charmant autant que merveilleux, mon ami, reprit Arthur de Launay. Seulement vous vous trompez en disant que le marquis de la Fayette m'emmena à sa suite. Je ne lui donnerai jamais la petite satisfaction de se le persuader. Très-épris d'une vie aventureuse, passablement épris aussi de l'indépendance américaine, je partis un jour pour les États de l'Union. J'admirais Washington,

je voulais être un des *partisans* qui servaient dans son armée. Je crois avoir fait la guerre sous ses ordres à MM. les Anglais en tout bien tout honneur. Mais à la paix, ma foi, je voulus visiter le continent américain, et je m'aventurai seul à travers les États de l'Union, les déserts du milieu et les savanes jusqu'aux montagnes Rocheuses ; revenant par la Louisiane et la Floride, je me retrouvai, après un an de promenade, à Saint-Augustin, où je m'embarquai pour l'Europe. Vous voyez, mon ami, que M. de la Fayette n'eut pas en moi un aide de camp fort dévoué. Je crois même ne l'avoir vu que deux ou trois fois pendant la guerre.

— Touchez là ! dit M. de Bellegarde, et venez souper. Après un tel voyage vous devez avoir faim.

Tous les deux passèrent dans la salle où se trouvait une table et trois couverts.

— Asseyez-vous, dit Henri.

— Comment? reprit de Launay, et ce troisième couvert?

— C'est celui de la maîtresse de la maison, répondit Bellegarde.

— Mais alors je ne comprends pas...

— Est-il besoin de comprendre pour souper ?

— Non, mais, mon ami, la maîtresse de la maison cependant...

— C'est vrai, vous êtes un galant homme. Eh bien, M. de Launay, apprenez, s'il vous plaît, que la maîtresse de cette maison est une fée. Elle donne l'hospitalité sans condition ; chez elle on est libre comme chez soi, mais elle réclame la même indépendance pour elle. D'ailleurs, en sa qualité de fée, elle se place en dehors des usages et servitudes du monde. Ainsi, mon ami, asseyez-vous et mangez. La fée paraîtra ou ne paraîtra pas, selon son bon plaisir. D'ailleurs, qui m'a dit qu'à l'heure qu'il est, son char de nacre attelé de griffons ne l'a pas emportée dans le royaume de Nagpour, ou chez les Birmans, ou sur les bords du fleuve Jaune ?

M. de Launay sourit, hocha la tête et prit place à table, en face de son quasi-amphitryon.

— De manière, dit-il, mon cher marquis, que vous êtes l'intendant ou le procureur fondé de la fée ?

— C'est cela même. Buvez.

— Vous recevez pour elle, vous causez pour elle, vous soupez même pour elle ?

— Précisément. Mangez, M. de Launay, et buvez. Vous avez traversé à pied toute l'Amérique ! Je ne pardonnerai jamais cela à M. de la Fayette ni à Washington. Que diable ! je parie que vous avez trouvé beaucoup plus d'égards chez les Peaux-Rouges et les Peaux-Jaunes des bords du fleuve Saint-Laurent.

— Aujourd'hui, mon ami, reprit de Launay, il s'agit des Peaux-Blanches. J'ai à vous parler sérieusement. Et d'abord, renvoyez vos gens, et dites-moi si les boiseries de cette jolie salle à manger n'ont pas d'oreilles ?

A un signe du marquis, les deux valets avancèrent deux petites tables appelées *servantes,* et sur lesquelles il y avait de la porcelaine, du vin et de l'argenterie, de manière que les convives pussent se passer de laquais. Les portes furent fermées.

— Parlez en toute sûreté, M. de Launay, dit Henri. J'écoute, et les murs sont sourds et aveugles.

— Marquis, dit Arthur, il est beaucoup question de vous à Versailles.

— Bon ! reprit Bellegarde en avalant un grand verre de vin de Champagne. Après ?

— Votre oncle, le grand aumônier, prétend que vous vous ruinez, et qu'il ne viendra pas en aide à vos débordements.

— La phrase est peu charitable pour un homme d'Église. Ensuite ?

— Vous passez pour une fort mauvaise tête, un esprit querelleur... Vous avez failli avoir l'autre jour un duel avec je ne sais qui des gardes du corps.

— Comment ! ils se sont vantés de cela ! à leur place j'aurais été plus prudent.

— Vous frondez tout le monde...

— Oh ! oh !...

— Vous avez une antipathie prononcée et souvent colère pour les différentes compagnies, les corps privilégiés composant la maison du roi et des princes.

— Rien de plus vrai. Et vous, M. de Launay, professez-vous un grand enthousiasme pour MM. des chevau-légers, des compagnies rouges, des mousquetaires, des gardes ordinaires du corps du roi et tant d'autres *ejusdem farinæ?*

— Il s'agit de vous, marquis.

— Vous avez raison.

— Vous donnez étourdiment dans les idées nouvelles ; vous voulez des réformes ; vous n'acceptez pas tous les devoirs de votre service sans murmurer.

— Oh ! cela certainement. Je ne puis voir sans colère mes beaux grenadiers des gardes françaises monter la garde dans une cour pour surveiller un défilé de carrosses, tandis que là-haut, dans les antichambres et les salons... Mordieu ! de si belles troupes !... Quant aux idées nouvelles, j'avoue que l'accusation est vague. Si on appelle idée nouvelle ne vouloir servir que le roi et la France, sans plier devant une multitude de petits tyrans privilégiés, oh ! j'avoue que je suis fou d'idées nouvelles comme celles-là.

— Alors vous êtes de l'école de M. de la Fayette et des réformistes ?

— Non pas, s'il vous plaît, dit M. de Bellegarde. Le marquis de la Fayette veut, dit-on, des constitutions à l'américaine, c'est-à-dire, au fond, un roi ou président pour pivot et gouverné par les états. Je veux, moi, un roi qui règne et gouverne, des états qui

conseillent, contrôlent ou sanctionnent, et un peuple qui soit une nation.

— Vous donnez, vous dis-je, dans le la Fayette et les encyclopédistes et les réformistes...

— Du tout! du tout! s'écriait Bellegarde; je donne dans mes idées à moi... Est-ce que j'ai besoin de M. le marquis de la Fayette pour penser? Encore si c'était Voltaire! mais...

— C'est entendu... Passons à autre chose.

— Oui, vous ferez bien; j'écoute.

— Vous êtes, on le dit tout bas, d'une effrayante témérité... Me comprenez-vous?

— Pas encore, M. de Launay.

— Je tâcherai d'être clair. On dit que vous poussez la folie jusqu'à élever vos vœux vers...

— Vers quoi? M. de Launay.

— Ma foi, vous devez comprendre, dit Arthur; ces choses-là, pour moi, sont très-délicates à dire.

— Voyons, je vous aiderai : on dit que j'élève mes vœux jusqu'au pied du trône?

— Marquis, jusqu'au trône même.

M. de Bellegarde partit d'un grand éclat de rire.

— Alors, reprit-il, je pousse à une révolution ; je suis un Cromwell... Regardez donc comme je ressemble au protecteur d'Angleterre, ce rustre de génie tout barbouillé de la Bible et de sentences, ce qui ne l'empêchait nullement de se griser d'ale, chose que je déteste de tout mon cœur et de tout mon estomac...

— Vous raillez, M. de Bellegarde.

— Ma foi, mon ami de Launay, je ne crois pas avoir poussé si loin la plaisanterie que vous.

— Eh bien, tenez, je suis sincère, et je ne serais pas éloigné de penser que, sans vouloir du trône, vous aspiriez à quelque chose de royal...

— A quoi donc? dit Bellegarde devenu plus sérieux.

— Savez-vous que l'on dit bien bas et à l'oreille des gens que vous avez une passion effrayante?

— Pour quoi, M. de Launay?

— Pour la plus grande dame de France, monsieur.

Après ces paroles, il y eut quelques instants de silence. M. de Launay se mit à

boire lentement, regardant dans le fond de son verre et, à travers le cristal, observant l'attitude et la physionomie de son convive. M. de Bellegarde, un peu étourdi du coup, se remettait cependant peu à peu, et commençait à reprendre sa gaieté.

— Diable! dit-il. Savez-vous que c'est grave! Et que dit le roi de cela?

— Vous pensez bien que de pareils bruits ne vont pas jusqu'aux oreilles de Sa Majesté, reprit de Launay. Dans tous les cas, le roi est trop spirituel, et il a une opinion trop haute de sa vertueuse femme pour s'alarmer le moindrement, si de pareils bruits lui parvenaient. Seulement, M. de Bellegarde, je crois qu'en pareil cas on vous donnerait un brevet de capitaine et que vous iriez tenir garnison avec votre nouveau régiment sur la frontière. Les gardes françaises auraient le chagrin de vous perdre...

— Merci, dit le marquis. J'aime autant mes grenadiers, mon Paris et mon Versailles. Tâchez, M. de Launay, que le roi ignore tout.

— C'est fort bien, ajouta de Launay; en attendant, mon cher marquis, vous ne niez

pas l'existence de cette extravagante passion.

— Moi ! dit Henri avec une singulière animation; je n'ai rien à nier; rien dont je puisse rougir.

— Oh ! oh ! ajouta de Launay, mais vous prenez la chose au sérieux.

— Puisque à Versailles on la prend ainsi.

— Oui et non, dit Arthur. Il y a des gens qui rient, d'autres qui s'alarment, d'autres qui s'indignent. Du reste, mon cher marquis, ajouta-t-il, je ne sais trop pourquoi nous parlons de cela. Tenez, je suis désolé d'avoir touché un point que je croyais moins délicat...

— Mon ami, reprit Henri, j'apprécie votre attachement et je m'honore de cette amitié. Vous avez voulu me signaler un danger; je vous remercie. Vous venez de découvrir que la folie que l'on m'attribue a quelque chose de fondé, et je vois à l'expression de votre visage que vous me plaignez; merci encore. Écoutez-moi donc, et gardez-moi le secret. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et sur lequel je compterais le plus, le cas échéant.

— Parlez, dit sérieusement M. de Launay,

le coude sur le bord de la table et le front dans la main.

— Je n'ai que très-peu de paroles à prononcer, dit Henri, et cependant la confidence que j'ai à vous faire est d'une importance immense. Oui, oui, dussé-je en mourir, je ne chercherai jamais à me guérir de la brûlante passion qui me dévore; j'aime...

— Non, dit Arthur de Launay en étendant la main; n'achevez pas; j'en sais assez. Pourquoi prononcer ici un nom adorable? Tenez, ce serait presque une profanation. Marquis, vous ne m'avez rien dit... J'ai tout deviné. Cela est mieux et pour vous, et pour moi, et pour... la divine femme.

— Ah ! s'écria Bellegarde en se levant et en se jetant dans les bras de M. de Launay, mon ami !... Oui, vous êtes mon ami !...

Quelques minutes après, chacun ayant repris sa place à table, et la première émotion se calmant par degré, le marquis reprit en ces termes :

— Quoi qu'il arrive, je suis prêt à tout. Un incurable se résigne... Il le faut bien, sans cela je me tuerais, et j'avoue que je tiens à la vie dix millions de fois plus aujourd'hui

que je n'y tenais autrefois. Comment cette adoration passionnée m'a-t-elle gagné le cœur? Je l'ignore et n'ai jamais cherché à le savoir. Qu'importe la cause du feu quand la maison brûle? Cependant, mon ami, je dois vous déclarer qu'au milieu même de mon délire, j'ai assez de force d'âme et de lucidité dans l'esprit pour ne rien faire qui puisse affliger le moins du monde une auguste personne.

— Je vous reconnais là, dit M. de Launay. Sous une apparence de frivolité je vous ai toujours jugé très-sérieux. L'esprit est brillant et léger, le cœur est grave, aimant et généreux. Bien! bien! mon noble ami. Seulement, permettez que je vous le dise, je ne puis me défendre d'une amère tristesse en songeant à ce que vous devez souffrir.

— Mon cher Arthur, dit Henri, il est des courages stoïques qui font face à la douleur, d'autres qui savent la tromper...

— Oh! vous ne me persuaderez pas, mon cher marquis, que vous donniez le change à votre passion, si elle est profonde autant que je la soupçonne de l'être. Quelle que soit la fée qui habite cette maison, où vous passez

vos heures de loisirs, je suis convaincu que l'amertume du chagrin vous suit ici.

— Quelquefois, dit Henri avec plus de gaieté, mais toujours, non. Ma prison est bizarre, je vous en avertis. Elle m'étonne moi-même. Tenez, M. de Launay, je suis peut-être le fou de l'Europe le plus incurable et le moins digne de pitié.

— Voilà l'orgueil qui s'en mêle, pensait Arthur; j'en suis fâché; je l'aimais mieux courageux et résigné que rodomont et malade. C'est un fiévreux qui demande à aller au bal.

— Vous n'avez pas l'air de me croire, de Launay? demanda le marquis.

— C'est que je crois que vous vous trompez vous-même, cher ami, dit Arthur.

— Non, sur l'honneur. Ici, je suis moins malheureux que vous ne pouvez le croire; et cependant mon âme et ma pensée sont toujours et perpétuellement à... Versailles.

En ce moment, dans le salon voisin, on entendit des accords de harpe. M. de Launay redressa vivement la tête. Les préludes harmonieux déroulaient leur gamme avec une admirable méthode. Il y avait dans cette ma-

nière d'attaquer les cordes, une fierté et une grâce qui décelaient un talent supérieur et une âme élevée.

— C'est la fée, dit tranquillement Bellegarde.

— Ah! reprit son convive, elle revient des bords du fleuve Jaune...

— Ou de la péninsule de Malacca.

— Nous amène-t-elle des éléphants blancs? demanda de Launay; quel dommage de ne m'avoir pas prévenu! je l'aurais priée de me rapporter quelques grosses perles de l'île de Ceylan; ma sœur se marie bientôt.

— Mon ami, reprit Henri, vous lui donnerez vous-même vos commissions pour son prochain voyage.

— Enfin, il me sera donc permis de la voir?

— Certainement, M. de Launay. Vous êtes de très-bonne compagnie et la fée est de l'aristocratie des fées.

— Elle a peut-être une cour; elle est reine peut-être? ajouta Arthur.

Ces dernières paroles avaient légèrement surexcité les nerfs du marquis de Bellegarde. Arthur s'aperçut de cette émotion fébrile,

mais elle fut rapide et il n'en resta rien au bout d'une minute. M. de Launay, d'abord étonné, ne chercha point à pénétrer la cause de cette légère altération survenue sur le visage de son ami; Henri, pour se *remettre d'aplomb,* comme il le disait souvent, but coup sur coup deux verres de vin de Champagne frappé.

— Vous reprenez votre équilibre, lui dit Arthur; l'arrivée de la fée vous avait un peu détraqué, mon ami.

— C'est vrai, répondit Henri.

— Allons, ajouta de Launay, quand me présentez-vous à Sa Majesté?

Henri eut recours à un troisième verre de tisane de vin de Champagne pour pallier l'effet électrique que produisaient sur lui ces dernières paroles.

— M. de Launay, reprit-il, peut fort bien se passer de cornac. Il est trop spirituel pour manquer son entrée.

— Ainsi, dit Arthur, je vais me présenter tout seul, moi-même, de mon auguste personne? Il faut que Sa Majesté soit la meilleure créature du monde pour pardonner cette hardiesse. Voyons la fée, la reine des fées...

Il se leva, la serviette à la main, et se dirigea sur la pointe du pied jusqu'à la porte, qui était entre-bâillée et qui donnait dans le salon. Là, le visage collé sur l'étroit espace contenu entre le bois doré du panneau et le mur, il se mit à considérer, sans être aperçu, la personne qui jouait de la harpe avec une si grande supériorité. La fée tournait le dos à la porte de la salle à manger.

— Vrai Dieu ! dit M. de Launay à demi-voix, la divine taille ! je n'ai rien vu de plus souple, de plus élégant et de plus noble.

— Vous trouvez ? ajoutait M. de Bellegarde qui était resté à table, très-décidé à vider tout le flacon posé devant lui.

— Ah ! cette taille est la seule... Je me trompe, je me trompe, reprit Arthur ; j'en connaissais une aussi belle que celle-là, mais plus parfaite, non, c'est impossible.

Cependant la fée du salon, après de magnifiques préludes, entra en pleine harmonie dans le thème d'une sonate allemande. Le jeu était brillant, mais gradué avec un art infini. Cette harpe chantait comme l'ode et soupirait comme l'élégie ; elle avait de la mélodie enthousiaste et de la mélancolie à un

degré supérieur. M. de Launay écoutait dans une inexprimable extase, suivant des yeux les mouvements onduleux de celle qui jouait.

Le chant de la harpe cessa un moment. Arthur allait entrer dans le salon, mais une puissance invincible le retenait ; soit respect, soit crainte, soit admiration, il restait debout immobile contre cette porte à peine entr'ouverte.

— Eh bien, dit M. de Bellegarde, vous voilà décidément enchanté comme le prince Azor? Convenez que la princesse Zémire à un magnifique talent.

— C'est adorable ! reprit Arthur à demi-voix. Mais, mon ami, quelle grâce et quelle dignité dans toute sa personne !

— Pouvez-vous voir son visage ? dit le marquis.

— Pas encore. J'en brûle d'envie.

— Attendez ; peut-être trouverai-je un moyen de la décider à se retourner.

— J'ai un extrême désir d'entrer, reprit son ami.

— Entrez donc, mon brave de Launay... Comment ! vous avez peur ?...

— J'ai peur, je l'avoue.

— Et de quoi, mon intrépide officier ?

— Je n'en sais rien ; mais j'ai une frayeur horrible.

— Ah ! ah ! si la fée était laide, n'est-ce pas ?

— Oh ! c'est impossible, dit Arthur, avec une taille, des bras et des mains de cette beauté ! avec cette grâce royale !

— Cela s'est vu, ajouta M. de Bellegarde qui ne cessait de boire héroïquement.

— Je le répète, c'est impossible ! dit de Launay.

— Allons, il faut que je l'oblige à se retourner, dussiez-vous fuir à toutes jambes.

Alors M. de Bellegarde, achevant de préparer son gosier par un dernier verre de vin de Champagne, se mit à chanter d'une très-jolie voix le premier couplet d'une douce chanson appelée : *Le paysage du pays natal.* Voici ce couplet :

Si vous rêvez souvent
Au riant paysage,
Au beau soleil levant
De votre premier âge,
Au grand bois murmurant...
Ah ! votre esprit est sage !

La harpe répondit par un accord parfaite-

ment dans le ton de la chanson, et une voix pure et saisissante fit écho au couplet de M. de Bellegarde :

Si votre cœur, toujours
Épris du paysage,
A de fréquents retours
Vers ce lointain mirage,
L'Éden de vos amours...
Ah! votre cœur est sage !

Après ce dernier vers, la voix et la harpe cessèrent leur chant, et la main de la fée du salon retomba, avec une sorte de mélancolie, dans les flots de la robe de soie.

— Mon ami, dit M. de Launay en se retournant vers Henri, quel accent! quelle expression!... Mais, au nom du ciel, aidez-moi; j'ai déjà entendu quelque part cette voix divine... elle me gagne le cœur comme un souvenir lointain et à jamais ineffaçable.

— Ma foi, M. de Launay, répondit Bellegarde en affectant une gaieté un peu brusque, je ne suis pas du tout chargé de surveiller vos émotions et de les enregistrer. Débrouillez-vous avec votre sensibilité et vos souvenirs. Mais la fée ne s'est donc pas retournée ?

— Non, monsieur, répondit Arthur sérieusement.

— Attendez, dit Henri.

Si vous tenez encor
A ce doux paysage,
Aux chants lointains du cor,
Aux senteurs du feuillage...

Et la fée du salon l'interrompant, acheva le couplet ainsi, mais d'un accent animé :

Partez, c'est un peu d'or.
La fuite est du courage !

Il est probable qu'après ces paroles elle tourna la tête vers la porte, car M. de Launay fermant tout à coup le battant, alla se jeter dans un fauteuil, à l'angle le plus éloigné de la salle à manger, en s'écriant :

— Oh ! mon Dieu ! oh ! mon Dieu !

Et là, fiévreux, haletant, il se cachait le visage dans les mains, de peur, sans doute, de voir encore les traits de la fée qui venait de l'éblouir.

VIII

La harpe avait cessé de se faire entendre, M. de Bellegarde se leva, et s'approchant d'Arthur de Launay :

— Allons, mon lieutenant, lui dit-il en lui tendant la main, un peu de courage. Que diable ! vous êtes si brave sur le champ de bataille et vous avez affronté seul tant de caïmans au bord des eaux du Saint-Laurent !

M. de Launay quitta brusquement son fauteuil, et saisissant la main d'Henri.

— Oui, dit-il, entrons ; il faut en finir avec ce rêve brûlant !

Et tous deux entrèrent au salon. La fée

n'y était plus ; il n'était resté d'elle qu'un parfum d'iris, et un éventail oublié sur une console près de la harpe dont la caisse d'harmonie vibrait encore. Le marquis de Bellegarde vit l'éventail ; il le prit, et, le présentant à de Launay :

— Nous avons un gage, dit-il.

M. de Launay regardait l'éventail sans oser y toucher. Il s'approcha de la harpe et se prit à la considérer, du pied au couronnement, comme si ce bel instrument doré allait lui livrer quelque révélation sur ce qui se passait, en ce moment, dans ce mystérieux logis.

— Eh bien, mon ami, reprit Bellegarde, que dit la harpe ? Voyez, voyez, ajouta-t-il, les cordes tremblent encore... moins que vos nerfs, cependant.

M. de Launay se jeta dans un fauteuil ; la parole lui manquait et sa tête se perdait dans un infini brumeux. Le marquis, toujours l'éventail à la main, allait et venait dans le salon, affectant une certaine insouciance qui n'était qu'un masque transparent ; des réflexions sérieuses perçaient malgré lui.

— M. de Launay, finit-il par dire après

cinq minutes de silence, je ne voudrais pas certainement jouer ici un rôle qui ne va nullement à votre caractère ni au mien ; du merveilleux à l'absurde il n'y a qu'un pas, et je hais, vous le savez, la dissimulation, autant que j'ai en pitié les charlatans et le charlatanisme; il faut laisser la sorcellerie et ses prestigieux enfantillages à M. Balsamo, venu tout exprès de Sicile pour faire fortune à Paris, aux dépens de la bourse et de la crédulité des petites femmes de la ville et de la cour. Vous saurez donc, mon excellent ami, que la personne que vous avez vue à cette harpe, dans ce salon, n'est ni une ombre, ni un fantôme; c'est une charmante femme; grande magicienne, cela est vrai, mais seulement par la grâce, la beauté et les talents. Je vais vous dire son nom, car je vous sais très-discret; elle-même vous racontera un jour son histoire probablement. Elle se nomme donc Henriette de Valency.

M. de Launay releva la tête et jeta sur Henri un regard de défiance.

— Oh ! je vous comprends à merveille, mon ami, reprit Bellegarde. Vous doutez, n'est-ce pas ?

— Hélas ! non, répondit de Launay avec un profond soupir. Je voudrais douter, je donnerais pour cela la moitié de ma vie.

— Alors vous êtes sûr que je vous trompe !

— Non, je suis sûr que vous êtes forcé de me tromper, et je vous sais gré de cette dissimulation.

— Mais savez-vous que vous êtes charmant, M. de Launay ?

— Allez, allez, marquis, ajouta celui-ci, je vous connais, votre position est si sérieuse que vous vous obstinez à ne pas voir l'abîme et que vous riez en marchant au bord.

— Ainsi donc, la belle personne qui chantait si admirablement n'est pas mademoiselle Henriette de Valency ?

— Non, monsieur.

— Une femme ravissante ?

— Ravissante, oui, monsieur.

— Et vertueuse, malgré les apparences ?

— Vertueuse ! s'écria de Launay, oh oui !... je le soutiens encore et je le soutiendrai jusqu'au dernier soupir... vertueuse, malgré tous et malgré tout !

— Bien, mon excellent ami, reprit M. de Bellegarde, je vous reconnais là.

— Seulement, ajouta Arthur de Launay en se cachant le visage, bien légère, bien dangereusement imprudente...

— Oh! pour cela, non, dit Henri; que diable! je soutiendrai toujours la vérité, dussé-je être coupé en deux et attaché à la roue!

On entendit sonner assez vivement à la grille donnant sur la rue; le marquis de Bellegarde appela un valet et lui dit de refuser la porte à qui que ce fût. Le valet sortit et revint cinq minutes après, annonçant qu'il ne pouvait se débarrasser des obsessions de M. Bœhmer... que M. Bœhmer voulait absolument parler à M. le marquis.

— Bœhmer! s'écria Henri de Bellegarde, à cette heure-ci! mais... oui, oui, je veux le voir, qu'il entre.

Le joaillier était en toilette de cérémonie; il revenait de Versailles et il avait une mission à remplir auprès du marquis. D'abord contrarié à la vue d'un étranger, il finit par se remettre à l'aise, car M. de Bellegarde l'assura que devant M. de Launay on pouvait tout dire.

M. le marquis, reprit Bœhmer, j'ai eu

l'honneur d'être reçu par monseigneur le cardinal duc...

— Mon oncle! s'écria Bellegarde, mon excellent oncle Louis de Rohan! Comment se porte Son Éminence?

— A merveille, mais son Éminence est d'un mécontentement très-prononcé...

— Contre moi?

— Contre M. le marquis.

—Et que lui ai-je donc fait, mon Dieu, à ce digne Rohan?

— M. le marquis a provoqué en duel...

— La! encore les gardes du corps! mais c'est cruel! Comment! ces messieurs ont refusé de se battre et ils ébruitent leur poltronnerie! et l'on vient me quereller, moi, parce que ces messieurs ont eu peur de mon épée?... Et le petit oncle Rohan aussi fait le fâché! Convenez, messieurs, que j'ai du malheur!

— Oh! certainement, dit le joaillier en ouvrant de grands yeux autour de lui, mais du bonheur aussi!

— Enfin que veut mon oncle Rohan?

— M. le cardinal vous invite à aller le trouver demain matin à huit heures.

— Pour me gronder, ou pour me donner de l'argent ?

— Pour l'un et l'autre, je crois, M. le marquis.

— J'accepte, dit Bellegarde. A propos, M. Bœhmer, ajouta-t-il, et les dorures ? vous savez...

— M. le marquis y tient donc absolument ?

— Comme à la chose du monde la plus précieuse. Me les apportez-vous ? Je vous les payerai demain avec l'argent de l'archevêque de Strasbourg.

M. Bœhmer fouilla dans les vastes poches de son habit vert-pomme, et il en tira plusieurs étuis à bijoux qu'il déposa sur une console dont le plateau était en porcelaine de Sèvres. A la vue de toutes ces boîtes de maroquin vert, rouge, jaune, violet, Arthur de Launay, toujours assis à l'écart, restait attentif, ne sachant trop où le marquis voulait en venir. Le joaillier ouvrait plusieurs étuis successivement, et les refermait aussitôt. « Ce n'est point cela », disait-il en cherchant toujours au fond de ses poches.

— Comment diable ! s'écria le marquis ; mais vous êtes donc un magasin ambulant ?

A cette heure-ci et avec de tels trésors, mon cher M. Bœhmer, vous vous ferez couper la gorge dans un coin de rue.

— Alors, dit le joaillier, ce seront les plus aimables et les plus hautes dames de la cour qui en seront cause, car je ne reviens jamais de Versailles sans rapporter de nombreux *assortiments*. Ces dames ont les goûts changeants, une toilette portée cinq ou six fois est déjà vieille, il faut la remonter; quant aux brillants, on ne les change qu'une bonne fois, lorsque la fortune l'ordonne, c'est-à-dire le lansquenet, le creps, le reversi, le baccarat et autres gentillesses inventées pour enrichir les joailliers. Mais où diable ai-je donc fourré la parure d'or de... Jenny?

— Tenez, dit Bellegarde en ouvrant un étui, j'aurai la main plus heureuse.

Il ouvrit la boîte de maroquin rouge et jeta un cri d'admiration : cette boîte contenait quatre gros brillants, chacun dans un chaton, et de la plus belle eau du monde.

— Mon Dieu! les magnifiques diamants! dit-il. A qui portez-vous cela?

— Je les emporte chez moi, reprit Bœhmer d'un air mystérieux, je me les suis pro-

curés avec des peines inouïes, ils doivent compléter un rang, il me manquait quatre brillants de cette valeur pour terminer le dernier fil d'une *rivière* d'un prix inestimable, ou plutôt très-estimé; un collier fabuleux, et digne de la plus belle reine de l'univers.

Le marquis de Bellegarde regardait les brillants avec une sorte de passion. M. de Launay n'avait pas pu résister à un entraînement subit, il s'était levé, et il s'approcha du marquis pour voir aussi les diamants. Tous les deux contemplaient en silence les bijoux destinés à la plus belle reine de l'univers, lorsque M. Bœhmer ajouta :

— Le collier fera du bruit. Sa Majesté en a la plus grande envie... mais... mais...

— Eh bien quoi ! dit vivement M. de Bellegarde ; pourquoi ne pas satisfaire Sa Majesté ?

— Ah ! dit Bœhmer en regardant Henri du coin de l'œil, si tout le monde pensait comme M. le marquis et si M. le marquis était aussi puissant que tout le monde !...

— Je ne vous comprends pas, M. Bœhmer, dit le jeune officier aux gardes françaises, ce collier sera magnifique ; si Sa Majesté, dites-

vous, désire l'avoir; vous êtes joaillier de la couronne, le collier vous appartient... Eh bien, rien de plus aisé à terminer, vous allez achever de monter le collier et vous irez le mettre aux pieds de Sa Majesté.

— C'est cela! s'écria Bœhmer, c'est admirablement cela, et Sa Majesté me donnera un bon de dix-huit cent mille livres sur son *épargne?*

— La somme est énorme, dit M. de Launay, et je doute que Sa Majesté, à l'époque où nous sommes et après les réformes qu'elle a apportées dans sa maison; je doute qu'elle soit dans l'intention d'acheter le collier; je doute même qu'elle en ait envie comme vous le dites, M. Bœhmer.

— J'ai l'honneur de vous certifier, monsieur, reprit celui-ci, assez vivement contrarié, que Sa Majesté a exprimé le plus violent désir d'acquérir ce collier, qui est sans pareil.

— Encore une fois, j'en doute, dit sérieusement Arthur de Launay; il y a aujourd'hui beaucoup de gens qui cherchent à compromettre Sa Majesté aux yeux du public, et qui lui prêtent des intentions...

Une porte s'ouvrit en ce moment, et l'on vit paraître la belle personne que nous avons déjà nommée la fée du salon. Le joaillier fit quatre pas en arrière et s'inclina profondément. M. de Launay, devenu pâle devant cette apparition, s'inclina aussi et resta immobile, appuyé contre la console.

— Ah! ah! s'écria M. de Bellegarde avec une joie vraie ou affectée, le miroir de l'oiseleur attire les alouettes. Les diamants attirent les femmes. Venez, venez, mademoiselle; ceci vous regarde bien plus que nous.

Et le marquis, lui prenant la main galamment, l'amena devant la console aux bijoux. M. de Launay crut devoir s'éloigner de quelques pas. Un adorable sourire qui lui fut adressé l'invitait à se rapprocher, mais Arthur résista par respect probablement, peut-être aussi par un sentiment de frayeur qu'il ne pouvait encore surmonter. Le brave officier avait donc connu la peur une fois en sa vie... et c'était une femme qui l'avait rendu timide! oui, mais quelle femme était Henriette de Valency aux yeux de M. de Launay! Et d'ailleurs, cette frayeur étrange, inexprimable, qui gagnait le cœur de l'ami du mar-

quis de Bellegarde, quelle cause avait-elle ? Le danger auquel s'exposait en aveugle la mystérieuse Henriette...

Quant au joaillier, après le premier moment de surprise, il ne prit aucun soin de dissimuler la joie que lui causait la belle apparition. Mais en homme prudent, il se tint sur la réserve, n'adressant aucune parole directe à celle dont la grandeur, selon lui, tenait à s'entourer du nuage de l'incognito.

M. de Launay attendait avec un violent battement de cœur que la prétendue Henriette dît quelques mots. La réalité devait se montrer après cette dernière épreuve. Comment supposer que l'identité de la ressemblance entre la fée et une auguste personne irait jusqu'au son de la voix, à l'accent, à l'originalité de la parole, à l'individualité de la causerie? A la vue des beaux diamants que Bœhmer eut soin de découvrir, la charmante et noble Henriette ne put retenir un cri d'admiration, presque un cri de joie.

— Mon Dieu! dit-elle, qu'ils sont beaux!

Le joaillier triomphait.

— Madame ne peut se figurer, dit-il timidement, l'effet d'ensemble produit par le

collier auquel ces quatre diamants sont destinés. Ces diamants ne sont qu'une faible fraction de la magnifique parure dont il est question.

— Ah ! dit mademoiselle de Valency en s'adressant à M. de Bellegarde, convenez, M. le marquis, qu'il est bien naturel d'admirer et d'aimer les diamants en voyant ceux-là. Hélas ! il ne m'est pas permis de songer à les acheter ! ajouta-t-elle avec un léger soupir.

M. de Launay restait à sa place, comme foudroyé. Le son de la voix, l'accent, la physionomie, l'originalité de la phrase, tout était d'une ressemblance effrayante ; ou plutôt tout ce que voyait et entendait l'officier aux gardes était la réalité même. Il étouffa un gros soupir, et se résigna à rester témoin muet de tout ce qui allait se passer ; cependant, en voyant l'hésitation et en entendant les regrets exprimés par *Henriette* au sujet des diamants, le brave M. de Launay triomphait et lançait au joaillier des regards expressifs. M. Bœhmer comprit le danger que courait son collier de n'être pas acheté ; mais, en homme habile, il se garda bien d'insister

auprès de l'auguste personne devant qui il croyait se trouver.

— Oui, reprit-il, le placement d'un pareil collier ne sera pas une petite affaire. Il n'y a qu'une tête couronnée qui puisse acheter de pareils diamants. Dans tous les cas, je me résignerai à prendre le parti qu'un de mes confrères résidant à Constantinople me conseille dans sa dernière lettre ; ce sera de démonter la rivière et de livrer la collection des chatons à Sa Hautesse l'empereur de la Sublime Porte, qui veut, dit-on, compléter ses magnifiques assortiments.

— Comment ! dit mademoiselle de Valency avec une adorable petite moue qui donnait plus de grâce à sa bouche *autrichienne,* comment ! M. Bœhmer, vous voulez vendre ces beaux brillants à l'empereur des Turcs ? Mais il me semble que vous devriez bien plutôt en acheter aux cours du Levant. L'Europe en a-t-elle donc en si grande profusion ?

— Madame comprendra mon embarras, reprit Bœhmer, quand elle saura que j'ai engagé pour dix-huit cent mille francs de capitaux pour l'acquisition de tous les assor-

timents nécessaires au collier, le roi des colliers, par exemple !

— C'est beaucoup d'argent, ajouta Henriette en baissant un peu la tête ; et la cour de France n'est pas très-riche aujourd'hui...

— Ah ! madame, reprit le joaillier, ne suis-je pas le sujet le plus dévoué de la reine? Que la reine ordonne, j'accepterai toutes les conditions qu'il plaira à Sa Majesté de m'imposer.

M. de Launay, qui épiait toutes les paroles, tous les mouvements de mademoiselle de Valency, attendait la réponse qu'on allait faire à Bœhmer avec une anxiété excessive. Il en avait un accès de fièvre. Henriette ne se hâtait point de donner au joaillier la satisfaction qu'il espérait; elle se contentait de considérer encore les quatre chatons. Elle en prit un entre ses doigts effilés et le fit briller dans tous les sens aux bougies. Le diamant jetait des flammes prismatiques; c'était éblouissant et charmant. Les yeux, la bouche, toute la physionomie de mademoiselle de Valency prenait une expression de gaieté et de bonheur à la vue d'un si beau joyau,

et la comparaison de M. de Bellegarde au sujet des alouettes attirées et charmées par les prismes du miroir paraissait d'une justesse parfaite à ce bon M. de Launay, qui commençait à s'affliger sérieusement.

Tout à coup remettant le chaton dans une des cases de velours de l'étui, et déposant cet étui sur la console :

— Ah! bah! dit Henriette avec une ravissante brusquerie, qui a assez d'argent pour cela aujourd'hui? En vérité, ce n'est pas moi; et, du reste, j'en prends mon parti gaiement.

Une sueur froide gagna le front de M. Bœhmer et un petit frisson courut sur sa peau de la tête aux pieds. Quant à M. de Launay, il avait repris toute sa respiration et il tressaillait de joie. Le marquis de Bellegarde était là comme au spectacle; fort amusé de tout ce qui se passait devant lui et ne prévoyant pas du tout le résultat que pourraient amener ces méprises, ces *imbroglios*, ces illusions, ces *quiproquos* continuels. Cependant il s'aperçut du chagrin qui gagnait le visage et le cœur de Bœhmer et il craignit de l'affliger trop sérieusement. Il s'approcha de

lui et lui dit à l'oreille quatre paroles qui éclaircirent singulièrement le front du joaillier de la cour.

— Or çà, reprit M. de Bellegarde tout haut, et la parure en question, celle qui...?

— La voici, M. le marquis, dit Bœhmer en lui remettant une boîte avec empressement.

Et l'attirant à l'écart il ajouta :

— Toujours sans me compromettre, n'est-ce pas? Vous n'en direz rien à... Jenny.

— Soyez tranquille ! dit M. de Bellegarde en mettant la boîte de maroquin dans la poche de son habit.

— Ainsi, M. le marquis, reprit Bœhmer, j'ai rempli auprès de vous les ordres de M. le cardinal?

— Parfaitement, M. Bœhmer. Je serai demain matin à huit heures à la grande aumônerie.

— Vous! dit vivement Henriette, et pourquoi, s'il vous plaît?

— Mademoiselle, répondit Henri, pour y recevoir l'absolution de mes gros péchés, et de la main de M. l'évêque de Strasbourg. L'oncle Rohan me demande; c'est un excel-

lent homme avec qui j'ai besoin de me réconcilier.

— Allons, dit avec un peu de tristesse mademoiselle de Valency, pourvu que, dans ce château de Versailles, il ne vous arrive pas encore d'aller vous quereller avec les gardes du corps ! Messieurs des gardes françaises, vous êtes un peu mauvaises têtes...

— Nous ? reprit M. de Bellegarde en jetant un coup d'œil sur son ami, nous, mauvaises têtes ? Tenez, mademoiselle, regardez plutôt mon brave camarade, M. Arthur de Launay, que j'ai oublié de vous présenter, par parenthèse ; voyez s'il a l'air d'un querelleur, d'un rodomont, lui, l'officier de l'armée le plus sérieux comme le plus intrépide. Savez-vous que, pour avoir l'honneur de vous voir, il est venu à pied de Versailles et qu'il reviendrait de la Chine par le même véhicule ?

— Ah ! monsieur, dit la plus charmante des femmes en s'inclinant légèrement.

M. de Launay fut sur le point de se prosterner devant celle qu'il s'obstinait, malgré les aveux de Bellegarde, à nommer dans son cœur d'un nom auguste.

Cependant le joaillier avait réuni toutes ses boîtes à bijoux, et il les avait replacées dans les profondeurs de ses poches. Prenant sa canne à pomme d'or et son chapeau, il salua respectueusement Henriette qui, pour lui aussi, n'était pas mademoiselle de Valency, et après avoir serré la main d'Henri, il sortit et regagna sa voiture.

Un tête-à-tête à trois personnes succédait à la scène des diamants. M. de Launay, plus que jamais embarrassé, prenait conseil de sa prudence et de sa réflexion. Henriette, plus à l'aise, devenait d'un laisser-aller étourdissant. Elle courait à sa harpe, revenait aux fleurs de la jardinière, quittait ces belles fleurs pour une perruche qui bavardait sur son perchoir, grondait Henri, et, s'approchant quelquefois du respectueux de Launay, le priait avec une grâce irrésistible d'être moins cérémonieux et de se ranger sous son drapeau contre M. de Bellegarde, coupable de beaucoup de folies et de témérités.

— Enfin, disait-elle, il faudra bien cependant que cette guerre d'amour-propre finisse, car il y a vraiment de la démence à s'attaquer ainsi contre toute la maison militaire

du roi. M. le marquis de Bellegarde est un officier fort distingué, j'en conviens, il est dévoué à la cause royale, nul n'en doute; mais enfin d'autres aussi peuvent avoir les mêmes mérites et les mêmes sentiments. Pour être officier aux gardes françaises, on n'est pas pour cela un héros accompli... Pourquoi, sous l'uniforme de garde du corps ou de chevau-léger, par exemple, ne rencontrerait-on pas aussi de nobles cœurs? Allons, allons, Henri, guérissez-vous de cette fièvre d'orgueil qui finirait par du délire.

Ces propos étaient dits avec une grâce suprême, mais ils n'étaient pas de nature, le moins du monde, à détromper M. de Launay et à faire évanouir ses illusions. Au contraire, le brave officier croyait reconnaître, dans ces sages observations, une finesse de jugement et une liberté d'opinion appartenant à juste titre à la plus grande dame de la cour. Henri ne prenait plus la peine de chercher à éclairer son ami ; il y avait perdu son latin, et laissait aller les choses jusqu'à ce qu'un incident, une malice du hasard, un rien, un imprévu vinssent faire tomber le prisme des yeux du lieutenant aux gardes,

son camarade incrédule et obstiné à l'être.

Or, le hasard est quelquefois le plus habile homme du monde pour ouvrir une issue, dans une position difficile. Mademoiselle de Valency s'était assise devant le perchoir de sa perruche, à qui elle disait les plus jolies malices du monde; elle lui tendait un doigt blanc et rose, la recevait sur ce doigt charmant et la rejetait sur le perchoir. M. de Bellegarde, au coin de la cheminée, examinait en secret l'intérieur de la boîte que Bœhmer lui avait remise. M. de Launay, qui ne quittait pas des yeux les mouvements de la fée, se risqua une bonne fois et s'approcha du perchoir. Une grosse lampe était posée tout auprès, en sorte qu'Henriette se trouvait placée en pleine lumière. De Launay pouvait, sans être aperçu, contempler à loisir les reflets soyeux de cette magnifique chevelure, les contours rosés et neigeux de ce cou de cygne, la belle forme de ces épaules et la souplesse de cette taille de nymphe. Il dévorait des yeux, à la dérobée, tous ces trésors qu'il n'eût jamais osé regarder en face; lorsque tout à coup la perruche, qui venait de manquer du pied l'échelon du perchoir,

tomba sur le parquet. Henriette se baissa jusqu'à terre pour relever le pauvre oiseau.

Or, mademoiselle de Valency, dans ce gracieux mouvement, avait fait gonfler toutes ses jupes, et son buste se dessinait au milieu des flots abondants de l'étoffe de soie... mais le pied lui avait glissé et elle avait de la peine à se redresser. M. de Launay s'avança vivement, tendit la main et reçut celle de la fée pour l'aider à se relever. Cette fois, se trouvant si près de l'idole, il pouvait la contempler et la reconnaître beaucoup mieux. O surprise! ô joie inattendue! la mystérieuse Henriette avait près de l'œil gauche, à la hauteur de la trempe, une légère cicatrice. Or, cette trace d'une blessure ancienne manquait au visage de la reine que cet excellent M. de Launay s'était obstiné à voir dans la personne de la fée du salon. Il jeta un cri, et lorsque mademoiselle de Valency fut assise, il se pencha sur la main qu'il tenait toujours et se mit à la baiser respectueusement, à la grande surprise du marquis de Bellegarde. Celui-ci referma sa boîte à bijoux et courut à Arthur.

— Eh! eh! dit-il gaiement, la glace est

donc rompue, M. de Launay, et le goût vous est venu subitement, à ce qu'il paraît, de respirer le parfum de cette belle main blanche?

— Oui, monsieur, reprit Arthur en se relevant avec grâce, mademoiselle de Valency veut bien me faire l'honneur de ne pas m'en vouloir de cette liberté. Elle est digne d'admiration et de respect, et vous voyez, marquis, que je lui rends mes hommages.

— C'est un peu tard, mais c'est spontané! ajouta Bellegarde. Enfin, mon ami, vous y voyez clair maintenant, n'est-ce pas?

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda Henriette.

— Cela signifie, mademoiselle, reprit de Launay, que j'étais un grand fou tout à l'heure, et que si vous ne m'aviez donné l'occasion de contempler de plus près les perfections de votre visage, je serais mort de chagrin...

— Les perfections! répliqua Henri, dites l'imperfection, mon ami, car je parie que la cicatrice de la tempe gauche vous a rendu à la raison.

— Cela est vrai, dit Arthur.

— De manière, mademoiselle, ajouta Bellegarde, que si votre perruche n'était tombée, si vous n'étiez tombée vous-même comme votre perruche, si M. de Launay ne vous avait donné la main pour vous relever et qu'il n'eût pas eu l'occasion de distinguer les traces d'une blessure qui n'existent pas sur l'auguste visage de la reine de France, ce même M. de Launay que voici, épouvanté de l'apparition de sa souveraine dans cette maison où vous daignez me recevoir quelquefois, eût envoyé demain sa démission au roi pour aller se faire ermite dans quelque grotte de ses montagnes d'Auvergne! A quoi tient la destinée d'un des plus éminents officiers de l'armée? A une perruche et à une charmante enfant qui se laisse choir sur le parquet avec toute la grâce du monde. Eh bien, mon brave ami, êtes-vous content?

— Si je le suis!... dit de Launay en baisant avec délice, pour la seconde fois, la main d'Henriette.

— Mais il me semble, en effet, que vous ne pleurez pas de chagrin.

— Comment, monsieur, reprit mademoiselle de Valency, et vous aussi, vous me pre-

niez pour votre souveraine ? Cette malheureuse ressemblance me sera fatale, j'en ai peur, reprit-elle en soupirant. Mais ce que je ne saurais comprendre, c'est que, malgré toutes les apparences du monde, on puisse supposer...

— Vous avez grandement raison, mademoiselle, dit de Launay, c'est un crime ! Je me le reprocherai toute la vie ; ce qui ne diminuera jamais en rien mon admiration pour vous.

La nuit avançait ; la fée du salon était dans la louable habitude de mettre ses meilleurs amis à la porte de chez elle à une certaine heure. C'était spirituel et prudent ; c'était cruel aussi, mais quoi de plus impitoyable que les convenances ? Mademoiselle de Valency sonna et demanda à son laquais, avec un calme admirable, si la voiture de M. le marquis de Bellegarde était arrivée. Comme on lui répondit que oui, Henriette saisit un flambeau et précéda ses deux hôtes qu'elle voulut reconduire jusqu'à l'antichambre. M. de Launay et le marquis, ayant ainsi reçu leurs passe-ports, prirent congé de la fée, et se dirigèrent vers le carrosse arrêté devant le perron.

— A Versailles! dit M. de Bellegarde à son postillon.

— A Versailles! répéta avec un grand soupir de satisfaction l'excellent M. de Launay.

IX

De Paris à Versailles.

La chaise de M. de Bellegarde, attelée de deux excellents chevaux, roulait sur la route royale. La chaussée avait été rafraîchie dans la journée par une de ces pluies fines du mois de mai qui tombent à point nommé des nuages complaisants, comme une rosée à travers le tamis des arrosoirs; l'air était pur, léger et embaumé de ces aromes printaniers qui portent à la rêverie et surprennent les sens avec tant de volupté. Le ciel était d'une limpidité étincelante.

M. de Launay, libre désormais des doutes étouffants qui l'avaient obsédé pendant trois

ou quatre heures, était d'une gaieté charmante ; à son tour il raillait son camarade, le marquis de Bellegarde, qui de moment en moment devenait plus préoccupé.

— Eh bien, marquis, dit Arthur, nous allons donc essayer de toucher le cœur de notre excellent oncle, le cardinal, grand aumônier de France, en attendant de toucher son argent ?

— Oui, monsieur, répondit Henri sans trop songer à ce qu'il disait.

— Diable ! vous aurez un bel assaut à soutenir. Le cardinal n'ignore rien, à ce qu'il paraît : vos boutades contre la cour et vos provocations aux officiers de la maison, et vos emportements, et vos débordements, tout ce qui rime en *ents*, sans compter vos témérités...

— Ah ! oui, mes témérités, reprit Bellegarde, elles consistent surtout à montrer pour la reine un dévouement sans bornes.

— Et une passion qui tient du délire, marquis.

— Vous avez vu, M. de Launay, ce que j'adore ; c'est le portrait de la reine, cela est vrai.

— Mais, M. le marquis, si c'était le modèle de ce portrait que vous adoriez?

— Que ce soit l'un ou l'autre, il n'importe à personne, dit sévèrement le marquis, et je me charge de couper les oreilles au premier fat qui trouvera mauvais mon enthousiasme.

— Couper les oreilles! reprit de Launay, et si M. le cardinal lui-même...?

— Je vous comprends, mon ami, dit Bellegarde, on fait passer mon oncle Rohan pour être amoureux de sa souveraine, lui, tout prince de l'Église qu'il est. Ce sont les gardes du corps et les officiers des divers services qui font courir de pareils bruits; donc, j'ai beaucoup d'insolences à réprimer... Dans tous les cas, il faut convenir que la passion du pauvre cardinal n'est pas heureuse, car on ne saurait être plus en disgrâce que lui auprès de la reine; je crois que depuis deux ans Sa Majesté n'a pas daigné lui adresser la parole.

— Vraiment! dit Arthur. Son Éminence a cependant un noble cœur et je lui crois le meilleur esprit du monde; on dit qu'il n'est point aimé à la cour, par la maison militaire, mais qu'en revanche il a, lui, une prédilec-

tion particulière pour les gardes françaises, qui la lui rendent bien.

— Nos grenadiers l'adorent, reprit Bellegarde. M. de Rohan est un magnifique seigneur, mais en même temps un bon enfant, dans toute la force du mot; il aime à rendre service, et il le fait avec grâce, sans morgue, sans orgueil, et quant à sa prédilection pour les gardes françaises, elle a une cause toute naturelle; le cardinal est proche parent du prince de Condé, qui est colonel général de l'infanterie du royaume, et qui porte dans son cœur nos grenadiers. Tenez, mon cher de Launay, croyez-moi, nous avons tout à gagner à ce que l'oncle Rohan rentre en faveur; vous verriez alors bien des arrogances se traîner à plat ventre.

— Connaît-il le portrait vivant de la reine? demanda de Launay.

— Il ignore jusqu'à l'existence de mademoiselle de Valency, répondit Bellegarde, et je ne cherche pas du tout à produire en public ce ravissant portrait.

— Finalement, ajouta Arthur, vous m'avouerez bien, au point où nous en sommes, que vous me trompiez, n'est-ce pas? ce

n'est pas la reine que vous adorez dans son image?... vous êtes réellement épris d'Henriette de Valency, pour elle-même et sans une arrière-pensée, ou plutôt sans une arrière-passion? La divine fille est bien faite pour inspirer un violent amour. C'est donc elle que vous aimez?

Le marquis de Bellegarde resta silencieux. Arthur de Launay regarda cette réserve comme un aveu tacite; il en fut heureux pour son camarade, qu'il avait cru, quelques heures auparavant, atteint d'une monomanie dangereuse, ou plutôt d'un délire effrayant par ses conséquences. La voiture traversait la longue rue de Sèvres; Henri de Bellegarde avait la tête à la portière et paraissait absorbé dans ses réflexions. M. de Launay, un peu fatigué par tant d'émotions diverses qui l'avaient agité dans le cours de cette soirée, appuya la tête contre l'oreillère de maroquin et finit par s'endormir.

M. de Bellegarde ne vit pas sans envie la tranquillité d'âme et d'esprit dont jouissait son compagnon de voyage. Les deux lanternes allumées de chaque côté de la chaise de poste éclairaient aussi d'une chaude lu-

mière l'intérieur de la voiture. Henri considérait M. de Launay, dont le noble visage pendant le sommeil était empreint d'un calme sublime. Arthur, en effet, était une de ces natures d'élite, l'honneur de leur époque, enthousiastes du beau et du bien, sévères pour elles-mêmes et qui marchent tête levée à travers les vices et les mesquines passions du monde. C'était un officier, comprenant toute la dignité du commandement, rigide observateur de la discipline, donnant l'exemple de la subordination comme celui de la bravoure au moment du péril, ennemi de tout privilége, partisan sincère des réformes, mais les attendant de l'autorité royale, pour laquelle il professait un respect profond et une fidélité à toute épreuve; du reste, cœur chaleureux, ardent esprit, n'ayant jamais encore engagé sa liberté trop avant avec une femme; capable d'une grande passion, mais cherchant à l'éviter en toute occasion, non par dédain, mais par cet amour de l'indépendance qui le rendait un des plus fiers militaires de son temps. Comme M. de Bellegarde, il avait à un très-haut degré le sentiment de la dignité de son arme; à ses yeux

les compagnies des gardes françaises étaient les premières troupes du monde : celles qui, dans un temps de progrès, devaient remplacer, comme corps d'élite, autour du trône, toutes ces compagnies si riches de titres, de priviléges et de costume, qui étaient devenues pour la monarchie un embarras fastueux et un danger même, puisqu'elles établissaient une barrière dorée, une barrière de favoritisme et d'étiquette entre le roi et la nation.

M. de Bellegarde, lui, esprit fougueux, âme impétueuse, nature éternellement battue par tous les orages des passions, regardait dormir ce soir-là son digne camarade, avec une sorte de colère; volontiers il lui eût cherché querelle à propos de ce paisible sommeil, tandis que lui depuis longtemps avait renoncé au repos. Cependant, comme il avait l'esprit aussi élevé que le cœur, il reprima bientôt ces premiers mouvements d'impatience, et tout en considérant le tranquille dormeur, il se parlait ainsi à lui-même :

— Heureux de Launay! comme il repose paisiblement : ne dirait-on pas qu'il est arrivé

à l'âge où s'éteignent toutes les passions ardentes de la vie? Ne dirait-on pas qu'il est de glace? Mais je le connais, il y a au fond de cette âme une ardeur contenue, un feu caché. Comment est-il parvenu à se rendre aussi maître de lui-même qu'un écuyer l'est d'un cheval vigoureux mais dompté? De Launay a-t-il trouvé le secret de fermer son cœur, d'éteindre son imagination? Non, non, je n'y croirai jamais; j'ai les preuves du contraire. Il s'effrayait de ma passion... il prévoyait pour moi des malheurs inouïs, il frémissait comme un enfant candide à la pensée qu'une grande reine... O mon cher de Launay, que vous avez une belle âme! Et maintenant qu'il a vu de ses yeux la vérité, comme il est rassuré, mais comme il se trompe aussi sur les sentiments de mon cœur! Pourquoi le détromperais-je? Je ne lui ai que trop avoué ma fatale passion. Eh bien, puisqu'il a pris le change, puisqu'il me croit tout autre que je ne suis, laissons-lui son erreur. Va, de Launay, va, c'est le portrait que j'aime et non le modèle; c'est l'autre elle-même, la ressemblance parfaite et non la royale personne. Va, mon ami, dors paisi-

blement; ta souveraine est à l'abri de tout danger, à son Trianon bien-aimé. On la vénère, on l'adore, mais comme la divinité au fond du sanctuaire. Dors paisiblement, de Launay; ton ami n'est pas le fou pour qui tu tremblais, il a dans le cœur une douce et charmante passion pour une femme qui peut, en tout bien tout honneur, se vouer tout entière à un simple gentilhomme; tout est bien, mon cher de Launay, dors en paix; c'est une page d'un roman agréable que tu viens de lire; c'est une amusante comédie à laquelle tu viens d'assister; tes craintes sont dissipées, l'orage a fui, la foudre que tu entendais venir s'est éteinte dans les airs, tout est pour le mieux, rien ne sera troublé, ni le bonheur d'un ami, ni les hautes destinées d'une reine, ni la paix du monde; dors, ô mon cher Arthur, celle dont je suis véritablement épris, celle que je vois dans mes rêves, celle qui m'enivre de son sourire et de son regard, mon âme, ma vie... oui, tu l'as devinée, tu l'as reconnue, c'est Henriette de Valency.

La chaise de poste entrait dans la grande avenue de Versailles. M. de Bellegarde dé-

posa à la porte de son logis ce cher M. de Launay, qui s'éveilla avec une sérénité digne d'un sage, et lui-même se hâta ensuite de gagner son hôtel, situé à l'autre extrémité de la ville, près du Cours-la-Reine.

Il devait dans la matinée se rendre à la grande aumônerie, au château même où l'attendait Son Éminence l'oncle Rohan, comme l'appelait cet étourdi dans ses moments de folles joies.

X

La grande aumônerie.

A la cour, tout le monde est levé de bonne heure, la paresse n'existe qu'à la ville. Les gens de la cour, comme les gens de la campagne, renoncent à tout jamais aux habitudes d'oisiveté, aux prétendues douceurs du *far niente,* aux langueurs de l'esprit et du corps, au repos, à la quiétude, aux heures de paresse enfin. Un homme de la cour dort mal et rêve beaucoup les yeux ouverts, et ici il diffère essentiellement de l'homme des champs qui dort peu, cela est vrai, mais bien.

Ce serait une grave erreur de penser que

cette activité d'esprit et de corps n'existe à la cour que chez les subalternes ; montez l'échelle des grades et des dignités aussi haut que vous voudrez, et vous serez effrayé de trouver à chaque échelon des soucis plus inquiets, des insomnies plus fréquentes, des habitudes plus alertes, des renoncements plus intrépides à tout ce qui est joie et repos. Montez, montez toujours ; arrivez même au dernier échelon, au degré suprême, et voyez si le souverain lui-même n'est pas l'homme de la cour le plus vigilant et le plus actif? A la cour de France, surtout, cette remarque vous frappera, et non-seulement à notre époque, mais à toutes celles qui nous ont précédés. Les rois *fainéants* datent de bien loin, je vous assure ; et encore ces pauvres rois, détrônés bientôt par quelque maire de palais, la chevelure rasée et le froc sur les épaules, étaient-ils livrés à quelque abbé commendataire qui leur imposait l'oraison et le travail incessants.

Sous le règne de Louis XVI, ce roi laborieux et d'une vie si exemplaire, on ne dormait pas beaucoup à la cour ; tout le monde y était levé de bonne heure. Nous tenons à

constater ce fait, que nous aurions pu appuyer par des preuves plus positives encore, afin que nos lecteurs ne nous accusent pas d'invraisemblance quand nous leur dirons qu'un des plus grands seigneurs, un des plus hauts dignitaires de la couronne, un prince de l'Église, un duc et pair du royaume, monseigneur le grand aumônier de France, enfin l'*oncle Rohan,* donnait audience, à sept heures du matin, dans son cabinet au château de Versailles, après avoir travaillé avec ses chapelains pendant deux ou trois heures. Donc il faut augurer de là que le moment du lever de Son Éminence précédait de beaucoup le lever du soleil, attendu que la toilette de M. le cardinal duc, dont l'élégance et la grandeur étaient citées, demandait seule un temps assez long.

M. de Bellegarde fut exact au rendez-vous, et dès huit heures du matin, il traversait les deux salons d'attente de la grande aumônerie. Arrivé dans une pièce fort spacieuse et qui précédait le cabinet de Son Éminence, il y trouva trois personnes, au nombre desquelles était une femme de quarante ans environ, et dont le visage et les manières ne

manquaient pas de distinction. Henri fut surtout frappé de la finesse de son regard qui indiquait autant de ruse que d'intelligence. Cette femme s'adressait à l'huissier de Son Éminence toutes les fois que cet homme à chaîne d'or venait à passer ; elle sollicitait avec instance d'être admise au plus tôt à l'audience de M. le cardinal. L'huissier s'excusait de son mieux et parlait des rigueurs de sa charge, auxquelles il ne pouvait se soustraire.

Un prélat et un maréchal des camps furent successivement introduits auprès de Son Éminence, et presque aussitôt congédiés avec toutes les satisfactions dues à leur rang et à leur amour-propre. Le tour de la femme remarquée par Henri arriva ; elle se leva avec précipitation et courut plutôt qu'elle ne marcha sur le tapis, jusqu'à la porte dorée du cabinet, qui se referma aussitôt.

— En a-t-elle pour longtemps? demanda M. de Bellegarde à l'huissier de service.

— M. le marquis, dit celui-ci, Son Éminence ordinairement reçoit cette dame plus tôt ou plus tard, à des heures particulières.

— Diable ! pensait Henri, elle a donc quelque importance aux yeux de l'oncle Rohan ? Voulez-vous me dire son nom ? demanda-t-il à l'huissier. Vous hésitez ?

— Cette dame, M. le marquis, a l'habitude de se faire précéder chez monseigneur par une petite lettre bien fermée qu'elle me livre, et au moyen de laquelle elle est introduite sans être annoncée.

— Ah ! ah ! dit Henri, le moyen est joli et mystérieux ; alors vous ignorez son nom ?

— Je l'ignore, M. le marquis, j'ai mes ordres et voilà tout.

— Fort bien ! ajouta M. de Bellegarde en arrangeant la dentelle de son jabot devant une glace, à merveille ! j'ai grande envie d'user du même moyen chez mon oncle, cela me donnerait les petites entrées.

Mais dix minutes à peine s'étaient-elles écoulées que l'on vit le bouton doré de la porte du cabinet remuer, ce qui indiquait que la conversation achevait ses dernières phrases au moment où une main touchait déjà la serrure.

— Ils ne perdent pas une seconde ! se dit Henri ; que diantre l'oncle Rohan peut-il

dire à ce visage sans nom, orné d'une patte d'oie?

Le bouton tourna tout à fait; la porte s'entr'ouvrit discrètement; l'inconnue sortit et se retourna encore pour une dernière révérence à laquelle répondit par un salut assez vif la belle main blanche de monseigneur, que l'on vit un moment en dehors de la porte.

— A mon tour! dit Henri en s'approchant du cabinet.

Mais il ne fut pas surpris médiocrement en s'apercevant que la femme inconnue, tout en se retirant, le suivait des yeux dans une glace, avec un mouvement de curiosité très-significatif. M. de Bellegarde se retourna brusquement; l'inconnue précipita le pas et disparut.

Le cabinet de M. le cardinal de Rohan était une grande pièce, tendue d'un magnifique damas vert, à riches efflorescences, ayant pour encadrements de larges liteaux dorés. Deux portraits étaient appendus en face l'un de l'autre, celui de Louis XIV, et celui du dernier Rohan, duc de Bretagne. M. le cardinal prouvait ainsi devant le roi de France

l'origine royale de sa propre race, à lui, en même temps qu'il semblait protester contre l'occupation d'un duché dont la souveraineté appartenait au sang de la maison de Rohan. Du reste, ceci n'était qu'une satisfaction pure et simple donnée aux beaux souvenirs du passé et qui n'influait en rien sur le dévouement et l'attachement profond du grand aumônier pour la maison de France. Une large table couverte d'un tapis de velours à crépines d'or occupait le milieu du cabinet, des papiers, quelques beaux livres, un encrier d'argent monumental et ciselé comme une petite cathédrale modèle, étaient là sur une table en compagnie de deux tabatières d'or, d'une bonbonnière d'écaille et de deux ou trois couteaux à papier d'une richesse éblouissante comme celle des yatagans d'un padischah. Au milieu de la table, et comme symbole dominant toute pensée de grandeur humaine, s'élevait un christ en bois d'ébénier, quant à la croix; mais dont le corps d'ivoire était un chef-d'œuvre d'art, un ouvrage sans prix. Ce beau crucifix avait pour base un socle de vermeil. Sur la cheminée une grosse pendule à double mouvement et

à quatre aiguilles, marquait et divisait le temps depuis l'heure jusqu'à la seconde de manière que M. le grand aumônier pouvait parfaitement connaître ce qu'il donnait de son existence à ses fonctions pontificales et à ses relations du monde. Enfin, au milieu de plusieurs fauteuils charmants de forme, de dorure et de couleur, présidait le fauteuil de Son Éminence, remarquable par un grand dossier portant couronne fermée à son sommet, et l'écusson des princes de Bretagne sous la couronne; belles armoiries entourées d'une plus belle légende et qui devrait être la devise de toutes les noblesses possibles : « Fais ce que dois, advienne que pourra. »

M. le cardinal de Rohan était à quarante-huit ans un des plus beaux grands seigneurs de la cour. Il était vraiment né pour la pourpre romaine. Son visage, d'une coupe admirable, avait une expression de douceur et de fierté qui charmait ; sa taille était élevée, ses manières grandes, son langage sinon éloquent du moins facile et toujours de haute compagnie.

Le grand aumônier, ce jour-là, était vêtu

de noir de la tête aux genoux, ayant les bas rouges et la calotte rouge. Sa croix d'or (sa croix pastorale) était à moitié cachée dans sa veste de satin moiré. Quant à la plaque de l'ordre du Saint-Esprit, elle étincelait sur le vêtement appelé petit manteau qui, s'attachant au cou, retombe par derrière jusqu'aux jarrets; mais ce petit manteau si richement armorié du premier ordre de France était rejeté encore sur le dos d'un fauteuil, en attendant d'aller recouvrir les épaules et le dos de l'habit de monseigneur.

M. de Bellegarde n'avait pas vu le cardinal depuis près de dix-huit mois. Il fut frappé de l'altération que semblait avoir subie ce noble visage. Cependant Son Éminence avait plus que jamais, ce jour-là, les yeux beaux, animés, et la lèvre d'un rouge vif, ce qui révélait un bon état de santé.

— Vous voilà donc! dit le cardinal au moment où Henri entrait et refermait la porte avec soin. J'ai grand plaisir à vous voir, monsieur; je pense que, de votre côté, vous êtes bien aise de me retrouver, n'est-ce pas?

Le marquis de Bellegarde s'était incliné deux fois, mais avec un respect tempéré par

un certain air de parenté auquel il avait droit.

— Voyons, reprit le cardinal, asseyez-vous là. J'ai à vous parler beaucoup, et ma pendule ne me donne pour cela qu'un peu de temps. Passons sur les questions inférieures; j'arrive à des faits capitaux. Vos témérités sont inouïes, monsieur. Vous vous êtes mis en hostilité avec toute la maison du roi... surtout la maison militaire, que vous raillez avec inconvenance... Vous allez plus loin, vous chansonnez les ministres de Sa Majesté avec vos amis, dans je ne sais quels lieux publics... Vous partagez l'esprit d'insubordination qui gagne peu à peu l'armée aujourd'hui; vous êtes chaud partisan des réformes (Dieu sait lesquelles!), et vous criez beaucoup contre les priviléges des divers services militaires de la *maison*, apparemment parce que vous voudriez de ces priviléges uniquement pour votre arme, pour les gardes françaises, que j'honore beaucoup du reste, mais enfin qui ne sont pas instituées pour le service de Leurs Majestés le roi et... la reine.

Cette dernière parole se détacha de la phrase de M. le cardinal de Rohan, comme une belle perle qui s'échapperait seule du

fil et tomberait en vibrant sur un parquet de cristal. M. de Bellegarde releva la tête, assez surpris de l'accent avec lequel le grand aumônier venait de prononcer ce mot final : *la reine*.

— Monsieur, reprit l'*oncle* Rohan, cette conduite est intolérable et je ne la souffrirai pas plus longtemps. Votre mère était ma proche parente ; c'était une digne et noble femme. Elle vous recommanda à mes soins, à mon affection, en mourant ; je crois que j'ai rempli ses intentions. Après avoir complété votre éducation à Vienne, où je vous avais amené avec moi lors de mon ambassade, j'ai obtenu pour vous une lieutenance dans un corps d'élite. J'ai assuré votre avenir et comme carrière et comme fortune, car je vous ai rendu les biens considérables de votre mère, en bon et loyal tuteur.

Ici M. de Bellegarde s'inclina avec un profond sentiment de conviction.

— Fort bien ! vous savez cela ; mais moi, je sais aussi que vous reconnaissez peu mes soins et que vos désordres ont compromis non-seulement votre réputation, mais encore cette même fortune. A vingt-quatre ans, vous

aviez des dettes pour vingt mille écus; à vingt-cinq ans, vous en aviez pour trente mille. Je suis venu à votre aide. Mais à mon arrivée ici, après dix-huit mois d'absence, j'apprends aujourd'hui que vous devez encore cinquante mille écus. Vous n'avez que vingt-sept ans et demi, et il est certain que si vous y allez de ce train-là, monsieur, à trente-cinq ans, vous serez ruiné comme le premier venu d'entre les habitués de tripot et de maison suspecte. Passons cependant, j'ai quelque chose de plus sérieux encore à vous communiquer.

M. de Bellegarde s'accommoda dans son fauteuil comme un grenadier qui s'affermit sur lui-même au moment de recevoir à la baïonnette une rude charge de cavalerie. Le cardinal jeta un coup d'œil sur la porte du cabinet comme pour s'assurer qu'elle était bien fermée, et parla ainsi, mais en baissant la voix d'un ton, l'œil animé, la pommette des joues rouge et le geste nerveux.

— Serait-il vrai, monsieur, que dans votre délire de présomption, vous vous soyez vanté de fixer l'attention particulière de Sa Majesté la reine?

M. de Bellegarde allait répondre et protester contre cette accusation de fatuité, lorsque la main de monseigneur l'arrêta.

— Serait-il vrai, monsieur, poursuivit le cardinal, que vous affectez pour Sa Majesté une sorte de passion qui ressemble bien plutôt à une monomanie fougueuse qu'à un dévouement respectueux, une profonde vénération? Monsieur, ajouta-t-il, votre position est sérieuse, et je dois vous prévenir qu'on a l'œil sur vous. Comment! depuis près de six mois vous ne passez pas quinze jours sans vous prendre de querelle avec les officiers de la maison de Leurs Majestés! Vous avez eu trois duels avec les gardes du corps; vous avez failli en avoir un quatrième dernièrement, après la sortie du spectacle de la cour, en quittant votre service; et ce fut grâce à je ne sais quel incident que ce duel n'eut pas lieu. Vos camarades, animés du même esprit que vous, et probablement à vos instigations, ne cessent non plus de s'attaquer aux plus dévoués serviteurs de la maison royale. De tous côtés on n'entend parler que de cartels entre les gardes françaises et les gardes du corps. Mais vous voyez bien,

monsieur, qu'il faut un exemple. Or, apprenez que vous avez été signalé comme le plus fougueux d'entre les officiers des gardes et que, hier au soir même, le ministre de la guerre me disait, au jeu du roi, qu'il vous destinait une épaulette de capitaine dans le régiment du Perche, en ce moment en garnison sur la frontière d'Espagne, en Roussillon. Ainsi, monsieur, si le brevet vous en est adressé, vous accepterez avec reconnaissance et vous partirez immédiatement. A ce prix, je me charge de vos affaires, je verrai votre notaire, et nous aviserons au moyen de payer vos dettes, sauf à vous aider encore de ma bourse pour ces diaboliques cinquante mille écus, mangés ou bus, Dieu sait comment ! Allez, M. de Bellegarde, vous pouvez vous retirer.

— M. le cardinal, dit enfin le marquis, avant de me retirer, puis-je avoir l'honneur de faire ici une déclaration devant Votre Éminence ?

— Parlez, monsieur, ajouta le grand aumônier, mais soyez bref, je dois partir pour Paris, et j'attends mon carrosse.

— Je déclare en quatre mots, reprit Belle-

garde d'un ton ferme, d'une voix claire, je déclare que si M. le ministre de la guerre décide que je quitterai les gardes françaises et provoque ma nomination de capitaine, dans quelque régiment que ce soit, surtout éloigné de Versailles, moi, marquis de Bellegarde, j'irai trouver le roi et mettrai à ses pieds ma démission d'officier, afin de reprendre ma liberté pleine et entière, c'est-à-dire afin de pouvoir vivre à mon gré à Versailles et à Paris, et de tuer au gré de mes colères et de mes justes ressentiments tel officier de la maison militaire qui aura eu l'insolence de s'occuper de moi. Voilà, monseigneur, la franche déclaration d'un homme qui vous tient de près par la parenté, et qui est animé pour Votre Éminence de sentiments de profond respect et d'affection.

Après ces paroles, prononcées d'un ton déterminé, M. de Bellegarde s'était levé pour sortir lorsque le cardinal lui saisit le bras et l'obligea à rester. Son Éminence avait subitement rougi et pâli ; elle était loin de s'attendre à cette brusque réponse du marquis dont elle ne connaissait pas encore à fond tout le caractère.

— Comment, monsieur! s'écria le grand aumônier, vous osez, vous êtes assez ennemi de vous-même...?

— Tout ce que vous voudrez, monseigneur; mon parti est pris.

— Mais, malheureux, songez donc qu'en vous perdant, vous me ruinez en partie aussi dans l'esprit du roi, qui m'a boudé longtemps, je ne sais trop pourquoi.

— Ma résolution est irrévocable, monseigneur.

— Mais, mon enfant, reprit l'oncle Rohan que la frayeur rendait plus doux de moment en moment, mais mon pauvre enfant, ne voyez-vous donc pas que cette épouvantable conduite vous fera mettre à la Bastille pour le reste de vos jours...?

— La Bastille! dit Henri avec un sourire effrayant, c'est la retraite d'une infinité d'esprits distingués et de grands seigneurs. Tenez, mon excellent oncle, je gage que vous finirez par y prendre aussi un logement, comme le prince de Condé, le duc de Luynes votre cousin, le maréchal de Bassompierre, le surintendant Fouquet, et tant d'autres; alors, par exemple, quand vous serez écroué au

donjon, savez-vous ce qui arrivera ?... je me mettrai à la tête des gardes françaises et du peuple de Paris, et nous irons gaiement démolir les remparts et les demi-lunes de la Bastille, à coups de canon, et nous vous délivrerons mort ou vif...

— Mort ou vif ! s'écria M. le cardinal.

— Plutôt vif que mort, je l'espère, ajouta M. de Bellegarde.

— Mon ami ! mon ami ! dit l'oncle Rohan avec un accent pénétré, vous vous perdez décidément, et cela, je vous le répète, au moment le plus favorable, au moment où je rentre dans les bonnes grâces du roi, et peut-être aussi (ce que j'espère, mon Dieu !) dans les bonnes et belles grâces de la reine, dont les rigueurs envers moi n'ont duré que trop longtemps, et sans motifs, je le certifie. Oui, reprit-il, oui, il s'offre pour moi, aujourd'hui, une occasion magnifique, providentielle de prouver à Sa Majesté tout mon dévouement, et par conséquent de reconquérir son estime, sa royale amitié. Allons, soyons raisonnables, mon cher marquis; pas de coups de tête et je me charge de votre fortune.

— Ah! M. le cardinal, dit Bellegarde, vous avez un moyen excellent de vous gagner l'amitié de la reine! l'occasion de lui être agréable, de la servir avec dévouement, et vous me cachez cela, à moi, votre affectionné parent et serviteur!... Oh! que c'est mal!

— Monsieur, reprit sérieusement le cardinal, ce secret ne m'appartient pas; je dois le garder dans l'intérêt de Sa Majesté.

— Gardez-le donc, monseigneur, s'écria le marquis, et périssent mille fois ma curiosité, mon bonheur, mes joies, mon avenir et ma personne plutôt que d'affliger un moment cette adorable et charmante Majesté!

Les yeux de Henri brillaient d'un singulier éclat et son animation était telle, que M. de Rohan eut en ce moment de nouvelles frayeurs. La mauvaise tête de Bellegarde lui donnait de sérieux motifs d'inquiétudes; quelle ne fut donc pas sa perplexité quand il crut découvrir ce qu'il y avait de vrai dans l'exaltation du jeune officier aux gardes pour la reine! Prenant la main du marquis, il lui demanda de l'air le plus paternel et avec un sentiment bien caractérisé :

— Mon ami, serait-il vrai!... seriez-vous atteint de ce délire dont on m'a parlé?

— Quel délire? reprit Henri fort naturellement.

— De cette passion effrayante autant qu'audacieuse?

— Pour qui? dit Bellegarde.

— Vous me comprenez bien, répliqua Rohan.

— Moi! non, je ne trouve ni audacieux, ni effrayant, ni délirant d'aimer ma souveraine.

— Malheureux! s'écria le cardinal.

— Ni malheureux, ajouta Henri en prenant à son tour la main de M. de Rohan. Et vous, cher oncle, dit-il en le regardant fixement, et vous... n'aimez-vous pas la reine?

Le cardinal recula de deux pas et faillit tomber à la renverse, tant la question de M. de Bellegarde lui arrivait à bout portant, brutale et inattendue, comme un coup de feu. Il s'appuya de la main contre la table recouverte de velours, et ses yeux s'arrêtèrent sur le beau crucifix placé au milieu. Après quelques minutes de silence, M. de Rohan, reprenant du cœur sans doute par la

contemplation de l'image sainte, releva la tête et dit tranquillement à son neveu :

— Henri, vos paroles sont inconsidérées; mais je vous les pardonne, mon ami. Allez, nous voilà réconciliés. Je veillerai sur vous, sur vos affaires, sur votre bonheur. Calmez un peu votre tête par intérêt pour vous-même et aussi un peu et même beaucoup dans mes propres intérêts. C'est une grâce que je vous demande, mon cher Henri.

Il n'y avait pas moyen de résister à de telles paroles, dites d'un air amical et d'un son de voix attendri. Le marquis serra la main de M. le cardinal, son trouble était visible. M. de Bellegarde, dont la pénétration était grande et prompte, devina qu'il avait été peut-être excessivement cruel envers le grand dignitaire de la cour, le plus digne de ménagement, et son regret égala sa surprise. En attaquant les sentiments intimes, mystérieux de M. de Rohan, le lieutenant aux gardes venait de découvrir une blessure douloureuse, la même peut-être dont il souffrait, lui, Henri de Bellegarde; avec cette différence, cependant, que sa jeunesse et la carrière qu'il suivait pouvaient servir d'excuse

aux plus grandes folies, tandis que pour absoudre M. de Rohan, si la fièvre d'une passion lui avait gagné le cœur et lui brûlait le sang, que fallait-il?... Une amère et écrasante pénitence.

— Mon oncle, dit le jeune officier en se retirant, comptez sur moi; je veillerai à ce que rien ne survienne de fâcheux pour vous.

— Et moi, dit M. le cardinal, je veillerai à ce que vos dettes soient payées, mon enfant, et à votre avancement.

— Surtout, reprit Henri en se retournant, surtout pas de brevet de capitaine au régiment du Perche en garnison aux Pyrénées. Je préfère encore le plus petit vin de Versailles, le clairet de Suresne ou de Saint-Cloud le plus aigrelet, au plus généreux vin de Roussillon qui ait jamais vieilli dans un tonneau de chêne.

— Non, non, répétait l'oncle attendri, pas de régiment sur la frontière, pas d'exil; je vous comprends, mon ami. Adieu, Henri, soyez prudent.

M. de Bellegarde descendait quatre par quatre l'escalier de la grande aumônerie, lorsqu'il rencontra encore la femme de qua-

rante à quarante-cinq ans, qui revenait en toute hâte chez M. le cardinal. Il s'arrêta ; la figure de cette femme, son regard, toute sa personne, avaient aux yeux du jeune officier quelque chose de fatal.

— Madame, lui dit-il, si vous demandez à voir une seconde fois monseigneur, vous risquez de ne pas être reçue. Monseigneur part pour Paris à l'instant même.

— Je vous remercie, monsieur, répondit l'inconnue avec un sourire équivoque qui fit bondir le cœur de M. de Bellegarde ; je vous rends mille grâces, monsieur, et je suis d'autant plus aise de savoir que monseigneur va partir pour Paris, que je craignais de l'avoir fait attendre. Monseigneur a daigné m'offrir une place dans son carrosse.

Et cette femme monta l'escalier d'un pas ferme et rapide.

— Je voudrais te savoir au fin fond de l'Océan, double face d'intrigante ! murmura Henri en s'éloignant pour regagner les quartiers où étaient casernées les compagnies des gardes françaises.

XI

Un placard provocateur.

Il était environ midi lorsque M. de Bellegarde, qui n'était pas de service ce jour-là, se rendait en petite tenue au quartier des gardes pour y rencontrer son ami de Launay, à qui il voulait raconter probablement son entrevue avec l'oncle Rohan.

Henri était encore tout ému de la scène du matin et presque attendri du résultat de cette conversation intime, qui avait commencé par des menaces de la part du cardinal, et qui s'était terminée par deux larmes échappées des yeux de Son Éminence.

M. de Bellegarde, le chapeau légèrement

posé sur l'oreille et l'épée au côté, entrait assez résolûment dans la cour de la caserne au moment où trois compagnies allaient rompre les rangs. A peine M. l'aide-major marquis d'Agoult avait-il levé l'épée comme dernier signal, que le roulement des tambours annonça aux gardes françaises que l'*ordre* était terminé. Il y eut alors un grand pêle-mêle ; des grenadiers regagnaient leurs salles ; d'autres s'arrêtaient par groupes dans la cour ; d'autres couraient çà et là, très-affairés, comme des reclus qui ont à demander quelque permission de sortie. M. de Bellegarde remarqua avec surprise plusieurs groupes très-nombreux où se manifestait une animation bruyante ; ce qui ne l'étonna pas moins, ce fut de voir plusieurs officiers mêlés à ces groupes, et prenant part eux-mêmes aux chaleureuses conversations des grenadiers. Henri, une minute après, entendit son nom retentir de divers côtés et il se vit le point de mire de l'attention presque générale. Un grand silence succéda presque tout à coup au brouhaha qui venait d'avoir lieu.

— Évidemment, se dit en lui-même le marquis, c'est de moi qu'il s'agit ici.

Et il s'avança hardiment vers deux ou trois officiers de ses camarades qui le reçurent fort poliment, mais avec une certaine circonspection.

— Messieurs, leur dit Henri de Bellegarde, j'étais absent et je ne suis nullement au fait de ce qui se passe ici. J'ai entendu prononcer mon nom par des grenadiers, je vois que ma présence excite en ce moment une attention presque générale... Veuillez me donner quelques explications.

— Marquis de Bellegarde, lui dit un officier survenu tout à coup et qui lui prit le bras, venez, j'ai à vous parler en particulier.

Cet officier était le brave de Launay, qui était accouru vers son ami dès qu'il l'avait aperçu et qui voulait lui éviter des explications publiques avec les officiers mécontents. Arthur entraîna le marquis vers la voûte qui menait à un grand jardin sur lequel donnaient les fenêtres des appartements de plusieurs officiers supérieurs ; tous deux, sans articuler un seul mot encore, se dirigèrent dans une allée retirée ; là, M. de Launay rompant le premier le silence :

— M. de Bellegarde, dit-il, ce qui se passe

est sérieux, et cela vous concerne en particulier. J'allais envoyer à votre logement. Ce matin, reprit de Launay, au moment où les grenadiers sortaient du quartier, on a trouvé un placard affiché contre le mur extérieur de la cour, presque à l'angle de celui de la grande porte, où se trouvent les sentinelles. Le placard a été posé dans la nuit, par une main furtive. Les sentinelles n'ont rien vu, rien entendu.

— Et ce placard? demanda Henri pâle de colère.

— Il est injurieux pour vous, dit M. de Launay.

— Pour moi... seul? demanda Henri avec un amer sourire.

— Et pour les gardes françaises, ajouta Arthur en serrant le pommeau de son épée.

— Ah! quelle lâcheté! murmura M. de Bellegarde, qui tremblait comme un furieux, l'œil ardent et les dents serrées. Et que dit cet infernal placard?

— Les gardes l'ont arraché immédiatement, plusieurs l'ont lu, d'autres l'ont mis en pièces en jurant de se venger vigoureusement.

— Ils l'ont déchiré, dit Henri avec rage, et je ne saurai pas ce que disait l'insolent!...

— Voici à peu près dans quels termes il parlait de vous... et de nous, reprit M. de Launay en cherchant à se rappeler les propres expressions du placard anonyme : « Puis- « que M. le marquis de Bellegarde, au mo- « ment de vider une affaire d'honneur sur « le terrain, se met sous la sauvegarde d'une « personne devant laquelle il n'est pas per- « mis de tirer l'épée, MM. les lieutenants « aux gardes françaises, camarades du noble « marquis, sont priés de vouloir bien choi- « sir entre eux quatre champions pour don- « ner satisfaction à des gens de cœur que le « marquis, si bien sauvegardé, a insultés. « La rencontre aura lieu à l'épée ou au pis- « tolet, au choix de messieurs les gardes « françaises, au rond-point de la petite py- « ramide, au bois Robert, demain vendredi, « à six heures du matin. Le premier grena- « dier qui lira cet écrit sur le mur de la ca- « serne est invité à le porter fidèlement aux « officiers de sa compagnie. »

— Et point de signatures ! s'écria M. de Bellegarde en serrant les poings et en mor-

dant sa lèvre. Ah ! double race de valets de pied, continuait-il, je vous connais et je vous reconnais !

— Ainsi, marquis, dit M. de Launay, vous savez d'où nous vient la provocation ?

— Si je le sais, monsieur ! reprit Henri, mais c'est à moi seul qu'elle arrive, à moi seul, entendez-vous ? J'irai seul, et je jure Dieu de les tuer tous les quatre !

— Calmez-vous, mon cher Bellegarde, dit Arthur, la provocation a déjà été acceptée par vos camarades. Vous serez libre de faire partie des combattants. Il est inutile de vous dire, mon ami, que j'ai demandé le premier à être du nombre.

— Ah ! brave de Launay ! s'écria Henri en le serrant contre sa poitrine. Je vous reconnais là, mon noble ami.

— Vous avez remarqué la réserve des officiers vis-à-vis de vous, Henri ? ajouta de Launay. Ces messieurs ont vu avec un sentiment pénible que le placard osait vous accuser de lâcheté... Ils n'y ont pas cru, mon ami, mais enfin, le placard articulait un fait qui demande une explication. Ces messieurs l'attendent de vous ; après quoi, ils seront tous

à vos ordres. Voulez-vous que j'aille chercher nos camarades : Chaverny, d'Écouen, d'Épinay, n'importe qui? Vous vous expliquerez devant eux, et tout sera dit. Je dois vous prévenir en outre que, par un rare sentiment de délicatesse, les grenadiers n'ont communiqué le contenu du placard qu'aux lieutenants et sous-lieutenants des compagnies ; le secret a été admirablement tenu à l'égard des officiers supérieurs; vous comprenez le bon procédé de nos braves gardes...

— Admirables grenadiers ! dit Bellegarde avec autant d'attendrissement que d'exaltation. Ah ! voilà les véritables soldats dignes du roi et de la France ; dignes de garder le roi et de se battre pour lui, au premier rang ! Allez, de Launay, allez, ajouta-t-il ; je vous attends ici, vous et nos amis.

Arthur s'éloigna rapidement. Dans la première impétuosité de la colère, M. de Bellegarde ne réfléchit pas à l'impossibilité où il se trouverait de donner à ses camarades les explications franches et complètes qui lui seraient demandées. Henri avait une faiblesse, une secrète résolution prise avec lui-même, et à laquelle il tenait autant qu'à la vie ;

Henri tenait à cacher l'existence de mademoiselle de Valency, à la foule de ses amis, du moins. Cet amour mystérieux qu'il portait au fond du cœur à la souveraine, il croyait le profaner en divulguant le culte qu'il rendait à l'image vivante de la reine, à une personne d'une si parfaite ressemblance avec la fière et belle descendante de la maison de Hapsbourg. D'ailleurs ce secret connu, qu'en serait-il résulté? Le malheur d'Henriette d'abord, puisqu'elle saurait bientôt qu'elle ne servait que de prétexte à la passion du pauvre fou, qu'elle n'était qu'un jouet servant à tromper un cœur malade, un esprit exalté; et puis il en serait résulté du ridicule pour le noble officier aux yeux des railleurs et même des indifférents. Sans compter, ce qui eût été pire cent fois, que de très-méchantes gens, pour affliger la reine ou pour perdre M. de Bellegarde, n'auraient pas manqué l'occasion de faire tout savoir, par des moyens occultes, à Sa Majesté et au roi peut-être lui-même.

Ces réflexions arrivèrent en foule, comme un essaim ardent, à M. le marquis de Bellegarde; il en devint fiévreux, et il sentait

presque que des défaillances pouvaient survenir dans son moral en face de ses camarades.

Cependant M. de Launay revint suivi de MM. de Chaverny et d'Épinay seulement. Comme cela arrive presque toujours aux âmes généreuses devant un danger imprévu, Henri de Bellegarde reprit tout à coup son indomptable énergie, résolu à tout événement, et prêt à se perdre lui-même s'il le fallait.

Les officiers aux gardes françaises l'abordèrent avec une courtoisie calme. M. de Chaverny le remercia, au nom de tous ses camarades, des explications franches qu'il allait donner. Il lui posa une première question, donnant pour excuse légitime l'honneur du corps à soutenir.

— M. de Bellegarde, dit-il, permettez-moi de vous demander, au nom de tous nos camarades, s'il est vrai que vous ayez amené deux de vos adversaires sur le terrain et dans telle circonstance donnée qu'il devenait impossible à ces messieurs de se battre contre vous? Nous vous savons très-brave; cette supercherie de votre part nous paraît une fable inventée pour vous nuire et nous insulter.

— Monsieur, répondit Henri, il est très-vrai que j'avais provoqué l'autre jour deux gardes du corps. Il est vrai aussi que nous tirions l'épée déjà, lorsque ces messieurs ont cru devoir refuser le combat en voyant une femme descendre de carrosse près de nous.

— Vous saviez, monsieur, en amenant ces messieurs sur le terrain, que vous trouveriez là ce carrosse et cette femme?

— Je l'avais d'avance déclaré à mes adversaires, dit Henri d'un ton ferme et la tête haute.

— Et de quoi diable alors se plaignent-ils? s'écria le lieutenant, M. d'Épinay.

— Au fait! cela est vrai? dit Chaverny, de quoi se plaignent-ils?

— Messieurs, ajouta de Launay avec un frémissement de joie, vous le voyez, le placard est une lâcheté. On veut, en nous provoquant, essayer de flétrir dans l'opinion un homme de cœur, notre intrépide et loyal camarade; en jetant l'odieux d'un soupçon de lâcheté sur un de nous, on espère, comme Bazile, qu'il restera toujours quelque chose de la calomnie sur le corps entier des gardes françaises. J'ai donc l'honneur de vous pro-

poser de nous déclarer satisfaits des explications du marquis de Bellegarde et de prendre nos mesures et nos sûretés pour pouvoir le seconder à châtier vigoureusement ses ennemis qui sont aussi les nôtres. Marquis, je suis un de vos champions.

— Et moi aussi, dit vivement Chaverny.

— Et moi de même, ajouta aussitôt M. d'Épinay.

— J'accepte, messieurs, dit Bellegarde le chapeau à la main et remerciant du regard ses trois camarades.

— Ainsi, dit M. de Launay, la partie est engagée. Touchez là ! ajouta-t-il en ôtant son gant.

Alors, dans cette allée écartée, sous les grands ombrages des tilleuls et des chênes, eut lieu un serment solennel et terrible entre quatre officiers intrépides : le serment de n'accepter qu'un combat à outrance, un cartel à mort contre les ennemis des gardes françaises. Hélas ! ce serment avait plus d'extension que ne pouvaient se l'imaginer les quatre braves lieutenants qui, dans ce moment-là, ne croyaient venger qu'une querelle particulière.

On se sépara après s'être donné rendez-vous pour le lendemain de grand matin au bois Robert, au lieu désigné par le placard. Il fut convenu aussi qu'on prendrait toutes précautions pour que l'affaire ne fût nullement ébruitée jusqu'au moment du combat. M. de Launay fit sortir son ami Bellegarde par une porte dérobée qui donnait du jardin dans la rue, et il le suivit en fidèle camarade.

XII

Le gant de la reine.

Henri de Bellegarde et M. de Launay avaient beaucoup de choses à se dire ; ils se dirigèrent vers la porte de l'Orangerie et montèrent ensemble le grand escalier qui conduit à la plate-forme, vis-à-vis le château. Les appartements de la reine donnaient de ce côté, au midi, faisant face à l'Orangerie et à la pièce d'eau des Suisses, au second plan. M. de Bellegarde s'arrêta un moment, les yeux fixés sur ces grandes fenêtres, au nombre desquelles il distinguait celles du petit salon de Sa Majesté. C'était là que la

belle reine aimait à passer de longues heures en compagnie de ses meilleures amies. Henri connaissait parfaitement la distribution de ce royal appartement ; il n'ignorait rien non plus des habitudes journalières de sa souveraine. Un amoureux est comme un prisonnier; il a l'instinct de tout ce qui est en rapport avec son âme, il devine tout avec une merveilleuse sagacité.

— Eh bien, mon ami, lui disait M. de Launay, passerez-vous votre journée à regarder ces fenêtres ?

— Mon âme tout entière est dans ce corps de logis, répondit Henri.

— Vous revenez donc à vos chimères, marquis ? ou plutôt vous voulez encore me jouer? Est-ce que je ne sais pas positivement que vous êtes épris de mademoiselle de Valency, ce qui ne vous empêche pas d'être le serviteur le plus dévoué de Sa Majesté?

— Comme il vous plaira, dit M. de Bellegarde ; en attendant, je ne puis me défendre d'envoyer là-haut tous mes soupirs et tous les élans de mon cœur.

— Si nous allions un peu promener notre rêverie sur les bords du grand canal? ajouta

de Launay; d'autant plus que votre prétendue idole habite Trianon en ce moment, vous vous rapprocheriez d'elle.

— Vous avez raison, dit Henri. Ici la cage est magnifique ; mais le bel oiseau n'y est pas. Allons au grand canal.

Et nos deux amis, bras dessus bras dessous, se dirigèrent, par les allées latérales qui avoisinaient l'amphithéâtre de Flore, vers le tapis vert. Là, M. de Bellegarde se retourna encore, jetant un dernier regard sur le château de Versailles et toujours du côté des appartements où logeait son âme.

Arrivés à la pièce d'eau de Neptune, ils prirent à droite et sortirent par la grille qui donne sur l'avenue des deux Trianons ; mais traversant cette avenue dans toute sa largeur, ils gagnèrent la lisière des bois qui borde le grand canal. L'eau étincelait sous les feux du soleil ; quelques petites embarcations, ayant leur poupe dorée et leur voile blanche gonflée comme l'aile d'un cygne, se balançaient au milieu du canal, amarrées aux anneaux de la rive par des cordes de crin. Quelques mariniers, en livrée de fantaisie, s'occupaient au repliage des voiles et à l'ar-

rangement intérieur des jolies barques dont la quille fine posait à peine sur l'eau.

— Comme ces embarcations sont frêles ! disait M. de Bellegarde; mais un coup de vent pourrait faire chavirer cela !... Grand Dieu ! je ne comprends pas M. le premier gentilhomme qui permet que Sa Majesté monte ces petites barques dans ses promenades.

— Soyez tranquille, reprit M. de Launay, le premier gentilhomme répond sur sa tête des jours de la reine.

— Ah ! s'écriait Henri, elle pourrait trouver une garantie plus sûre contre tout danger.

— En vous confiant la garde de sa personne? demanda Arthur.

— Certainement, M. de Launay, répliqua Henri. J'ose me vanter que tous les premiers gentilshommes du monde ne vaudraient pas le lieutenant qui vous parle, comme surveillance et sécurité.

— Marchons, et laissons ces barques, dit Arthur. Ces amoureux se prennent à tout. Que mademoiselle de Valency est heureuse ! Quand elle n'est pas là, il faut que M. de Bellegarde se préoccupe d'elle encore en s'occu-

pant de son image ; car en vérité, je le répète, cette ressemblance entre ces deux femmes est extraordinaire.

— N'est-ce pas ? dit Henri. Pauvre Henriette ! ajouta-t-il avec un soupir.

Et ils continuèrent à marcher sur la lisière verte, entre le bord du canal et le bois.

— Or çà, dit M. de Launay, vous connaissez donc nos agresseurs ? Ces sont des gardes du corps ?...

— J'en connais deux, répondit Bellegarde ; il en est un brutal comme un tambour-major en colère, et l'autre astucieux comme un procureur. Je me chargerai demain de M. d'Argentan.

— Lui ! s'écria de Launay. En effet, il est vain de sa force musculaire. Par la taille il vous dépasse de toute la tête.

— Oui, mais l'épée à la main, je le remets à ma taille. Vous chargez-vous du procureur, M. de Launay ? Il est rusé, il doit avoir des coups de Jarnac, je vous en préviens.

— Va pour le procureur, ajouta de Launay ; va pour Jarnac ! seulement je ferai de mon mieux pour ne pas être la Châtaigneraie.

— Et vous ferez bien ! Du reste, entre vos mains, Arthur, M. de Charmont aura de la peine à s'en tirer : vous avez une audace et un calme admirables ; vous tuez les gens avec un horrible et magnanime sang-froid.

— J'ai pour principe, dit M. de Launay en regardant ses ongles, de discipliner ma main aux conseils de mes yeux, et mes yeux y voient toujours clair, car je ne permets jamais à la colère de les troubler.

— Vous êtes heureux ! reprit M. de Bellegarde. Pour moi, j'avoue que je ne connais qu'une méthode sur le terrain, c'est de pousser droit et à fond sur mon homme jusqu'à ce que je l'aie enferré... Je sais que le procédé est dangereux, mais que diable voulez-vous ? mon cœur bondit, il faut bien que ma main le précède, sous peine de le livrer au fer de l'adversaire.

— Chacun sa méthode, son art et sa nature, répondit Arthur ; que ce soit par bémol ou par bécarre, l'essentiel est que notre homme reste sur le pré.

La conversation changea de ton, et M. de Bellegarde se mit à raconter à son ami de Launay l'entrevue qu'il avait eue dans la ma-

tinée avec le cardinal, grand aumônier de France, l'oncle Rohan.

— Mais c'est un excellent homme ! dit Arthur après avoir écouté jusqu'au bout le récit d'Henri, il paye vos dettes... il vous aime sincèrement ; ce qui m'embarrasse pour vous, M. de Bellegarde, c'est l'engagement que vous avez pris avec l'oncle d'éviter toute affaire avec les officiers de la maison militaire de Sa Majesté. Le contre-temps est fâcheux ; le cas est diablement embarrassant !

— Oui, ce cartel arrive on ne peut plus mal ! reprit Henri, moi qui me suis presque engagé d'honneur !... mais aussi peut-on prévoir jusqu'où ce même honneur nous engage lui-même, de son côté et à notre insu ?...

— Le raisonnement est subtil, dit M. de Launay, et demain vous êtes décidé à trancher le nœud, la difficulté avec votre épée ?

— Ma foi, comme Alexandre ! s'écria Henri. Je répondrai au cardinal par les belles paroles de la devise de ses armes : *Fais ce que dois, advienne que pourra.*

— C'est fort bien dit, reprit de Launay. En attendant, mon ami, et selon la devise,

faisons ce que nous devons, et éloignons-nous d'ici.

— Comment et pourquoi ? demanda vivement le marquis.

— Parce que... parce que..., répétait M. de Launay d'un air embarrassé, parce que je crois reconnaître à cent pas de nous quelqu'un qu'il n'est pas permis d'approcher de trop près. Venez, M. de Bellegarde, venez...

Il avait déjà pris le bras du marquis, et il cherchait à l'entraîner en lui faisant rebrousser chemin, mais il avait affaire à la tête la plus ardente du monde. Henri regardait de tous côtés autour de lui, résistant à son ami. Tout à coup ses yeux se portèrent sur une allée fort longue et qui venait aboutir à un point demi-circulaire près du canal. M. de Bellegarde quitta brusquement le bras du prudent de Launay, et il s'arrêta, l'œil animé et un sourire étrange sur les lèvres.

— M. de Launay, dit-il, il n'est plus temps. Mon parti est pris. Vous pouvez vous éloigner si bon vous semble. Je vous avoue même que vous me rendrez grand service de rebrousser chemin.

— Monsieur, répliqua de Launay dont

l'émotion était visible, je vous parle à cœur ouvert et avec la cruelle franchise d'un ami dévoué : suivez-moi, éloignons-nous. Vous ne pouvez, vous ne devez pas rester ici plus longtemps... quelqu'un vient par cette avenue.

— Je le vois, monsieur, dit Bellegarde, et voilà pourquoi je reste. Dût le tonnerre m'écraser ici, je reste... Adieu, de Launay.

Arthur vit que la tête du marquis se montait à un degré dangereux. Il jugea qu'il était plus prudent, dans l'intérêt même de son ami, de ne pas prolonger le débat ; il prévit que le délire pouvait gagner ce brûlant cerveau, et agissant envers lui comme envers un fiévreux, il céda comme fait un grand médecin quand il y a péril extrême à braver la volonté du malade.

— Adieu, marquis, dit-il avec une gaieté qu'il était loin de ressentir, adieu... Soyez prudent. Je vais voir encore les jolies embarcations.

Il s'éloigna lentement, tournant quelquefois la tête à demi et jetant à la dérobée des regards sur M. de Bellegarde qui restait immobile à la même place. Tout à coup M. de

Launay vit le marquis prendre à pas lents la direction de l'allée qu'il aurait dû éviter, et deux minutes après, M. de Bellegarde avait disparu.

— Il est perdu! se dit Arthur ; perdu... si je l'abandonne complétement! Quelle folie ! et moi qui voulais absolument voir en lui une autre passion que celle dont il est dévoré ! Restons ici et attendons tout événement.

Triste, soucieux, livré à une anxiété extrême, il s'approcha du petit débarcadère près duquel se trouvaient les embarcations pour les promenades de la cour.

Qu'était devenu M. de Bellegarde? Arthur croyait qu'il s'était aventuré dans l'avenue désignée; il n'en était rien cependant. Dans toute la longueur de cette avenue écartée et ombragée par les feuillages des chênes, une femme seule se promenait à pas lents, un livre à la main, c'était la reine.

L'allée ombreuse dont il est question aboutissait d'un côté, au grand canal, et, de l'autre, elle touchait à une des grilles du parc réservé de Trianon. Sa Majesté aimait quelquefois à se promener seule aux alentours

des jardins de sa résidence d'été, suivie seulement, à une assez grande distance, par quelques femmes ou par un ou deux valets de pied, de manière à pouvoir être entendue si elle appelait, mais de manière aussi à jouir de cette douce et rare chose, si peu habituelle aux têtes couronnées, la liberté de la promenade.

La reine, ce jour-là, avait à la main, nous l'avons dit, un livre qui paraissait l'intéresser beaucoup. Elle portait un costume d'une élégance et en même temps d'une simplicité charmantes. Sa Majesté, ayant le projet de monter à cheval dans l'après-midi, était vêtue d'une sorte d'amazone d'étoffe légère couleur gris-perle, avec des passementeries d'argent au corsage et aux manches. De ces manches larges et s'arrêtant au milieu du bras, sortait un flot de mousseline des Indes qui, rétrécissant ses bouillons, venait gracieusement serrer le poignet. Le parement de la manche, roide et galonné, se découpait carrément sur le moelleux de l'étoffe blanche. La robe était ample, mais sa longue extrémité pouvait à volonté se rattacher et venir se perdre dans les grands plis de sa jupe;

ce qui permettait à la belle écuyère de marcher quand la fantaisie lui en prenait. Des bottines de maroquin mordoré et à talons rouges chaussaient les pieds élégants de Sa Majesté; une de ces bottines, celle du pied gauche, était armée d'un petit éperon d'argent. Un joli chapeau de feutre gris, ombragé d'une plume d'une nuance vert tendre, était délicatement posé et fixé sur le côté droit de la tête, laissant à découvert une abondante chevelure, irisée de poudre et enroulée à gros bouillons. Sa Majesté tenait un livre de la main gauche, et de la droite elle jouait avec une cravache dont elle frappait les pans de sa robe à petits coups et par distraction. La reine, ainsi vêtue pour monter à cheval, attendait l'heure de la promenade. Il est à remarquer aussi qu'une seule main de la reine, celle du livre, avait son gant; la main droite, qui jouait avec la cravache, tenait l'autre gant de peau de chevreuil bordé d'un cordonnet d'or, que Sa Majesté devait remettre en montant à cheval.

Certainement la lecture devait être très-entraînante, car la belle écuyère, allant et venant d'un bout de l'allée à l'autre, ne déta-

chait pas ses regards du livre, et ne s'inquiétait nullement de ce qui pouvait se passer autour d'elle dans le bois. Elle était loin de se douter que deux yeux ardents la suivaient du milieu d'un fourré de chênes, à quelques pas de là.

M. de Bellegarde, dont le premier mouvement avait été d'entrer résolûment dans l'allée, s'était arrêté au quatrième pas dans cette direction; l'irrésolution l'avait gagné, et cédant à un sentiment qui tenait de la crainte, de l'embarras et peut-être aussi du respect, il s'était rejeté à droite, dans l'épaisseur du taillis, marchant à pas de loup comme un chasseur avide de surprendre quelque belle proie. La tête montée, le cœur en feu, mais ne manquant pas cependant de cet admirable instinct qui nous guide dans les situations extrêmes, M. de Bellegarde s'était approché de l'allée à la distance de dix pas, sans être vu, ni entendu, et il s'était blotti dans un massif de manière à pouvoir lui-même tout voir et tout entendre d'un bout à l'autre de l'avenue. A mesure que la charmante liseuse passait non loin du fourré, la respiration d'Henri s'arrêtait presque complétement, il

était effrayant de pâleur; ses yeux dardaient deux rayons.

Il arriva un moment où la reine s'arrêta tout à coup, vers le milieu de l'allée, mais à un point plus rapproché cependant du canal que du parc de Trianon. Sa Majesté regardait autour d'elle le sable de l'avenue; elle fit quelques pas en avant, revint sur ses pas et se rapprocha de l'extrémité de l'allée qui avoisinait l'eau, sans toutefois dépasser la limite de l'ombrage. Évidemment la reine cherchait quelque chose qu'elle avait dû laisser tomber; c'était un gant, celui qu'elle tenait à la main droite en même temps que la cravache. Sans doute elle allait se rapprocher de ses gens pour les appeler, lorsqu'un officier des gardes françaises parut devant elle.

M. de Bellegarde avait une attitude respectueuse; le chapeau très-bas, la tête inclinée, la main gauche au fourreau de l'épée. La reine, après le premier mouvement de surprise, prit un air contrarié, presque boudeur; son teint s'était animé et son regard était loin d'être bon en ce moment. Elle avait pleinement sujet d'être mécontente, se

croyant suivie par un importun, un extravagant, un audacieux même, qui devait avoir quelque placet à lui présenter.

— Eh ! monsieur, dit-elle, ignorez-vous qu'il est défendu de me suivre et de m'adresser la parole ?

M. de Bellegarde ne répondait pas ; il restait immobile, n'osant même lever les yeux.

— Qui êtes-vous, monsieur ? demanda Sa Majesté, que me voulez-vous ? C'est au roi que tout officier doit s'adresser. Je ne me mêle en rien des affaires de l'armée... Est-ce de l'avancement que vous demandez ?... ajouta-t-elle avec une colère visible et qui donnait à ses yeux un singulier éclat.

— Non, madame, répondit Henri d'une voix altérée ; parmi tant de faveurs qui peuvent tomber de la main de Votre Majesté, je ne demande qu'une grâce...

— Laquelle, monsieur ? dit la reine, dont le mécontentement cédait à la bonté naturelle.

— Celle de remettre moi-même à Votre Majesté ce gant qu'elle a laissé tomber.

Et M. de Bellegarde, mettant presque un genou en terre, présentait à la reine le gant qu'il avait ramassé.

— Ah! oui... mon gant, dit Sa Majesté. Donnez, monsieur.

La main du marquis de Bellegarde tremblait d'un mouvement presque convulsif. La reine fut frappée de cette vive émotion, et un sentiment de bienveillance éclaira son noble visage; le sourire sur les lèvres et un doux rayon dans les yeux, elle tendit la main pour reprendre son gant. Henri, que le délire gagnait de plus en plus, oublia le monde réel où il vivait; il pressa le gant contre ses lèvres, et rencontra la belle main blanche, le carmin odorant, les doigts effilés de la souveraine.

— Monsieur! dit la reine en prenant le gant et retirant la main, mais lentement et sans colère; monsieur, que faites-vous?

— Je jure à Votre Majesté, reprit M. de Bellegarde, foi et hommage jusqu'à mon dernier soupir.

— Relevez-vous, de grâce! lui dit une voix d'une angélique harmonie; relevez-vous... le roi et moi connaissons les sentiments de fidélité des gardes françaises... nous ne demandons pas de nouveaux serments, monsieur. Mais avant de vous retirer,

dites-moi, je vous prie, à qui je dois le gant que j'avais perdu.

Ces derniers mots furent prononcés avec une expression de gaieté et une finesse de sourire qui arrivaient à propos, et admirablement pour rompre le sérieux que cette scène avait pris. La reine insistait en marchant du côté où se trouvaient ses gens. M. de Bellegarde l'accompagnait presque sur la même ligne, mais laissant entre elle et lui deux pas de distance ; il se nomma en s'inclinant.

— Ah ! dit Sa Majesté, c'est vous, monsieur ?

Et un regard d'une expression indéfinissable fut adressé au marquis, dont l'ivresse était au comble.

— Vous êtes allié aux Rohan, n'est-ce pas? ajouta la reine avec une ravissante petite moue. J'ai à me plaindre d'eux... Prenez garde, monsieur, à votre tour. Il y a beaucoup de témérités chez MM. de Rohan, et quant aux gardes françaises, il y a aussi parmi eux quelques mauvaises têtes. J'espère que vous ferez tout au monde, vous, monsieur, et les officiers vos camarades,

pour que rien ne puisse affliger le roi... ni moi. Vous comprenez; je désire que toute querelle, toute rivalité cesse entre vos compagnies et celles de la maison militaire du roi. Allez, monsieur, j'étais fâchée, je l'avoue, mais vous avez racheté votre faute... votre empressement un peu téméraire. Je compte sur vous : la paix, n'est-ce pas? la paix... Plus de rivalités, plus de querelles.

En parlant ainsi, elle rejoignit ses femmes au bout de l'allée et deux gentilshommes d'honneur qui ne furent pas peu surpris de retrouver Sa Majesté achevant sa promenade avec un lieutenant aux gardes françaises.

— Messieurs, leur dit la reine en remettant son gant de la meilleure grâce du monde, c'est M. le marquis de Bellegarde que j'ai rencontré. Je lui dois mon gant que j'avais perdu... Vous me laissez aller seule un peu trop loin, ajouta-t-elle en riant; il faudra bientôt que je me fasse escorter par une compagnie. Allons, allons, à cheval.

Et saluant encore de la main le marquis, elle passa la grille du parc de Trianon, suivie de beaucoup de gens de la cour qui étaient venus au-devant d'elle.

M. de Bellegarde resta seul en dehors de la grille, regardant encore l'entrée du parc, bien que tout le monde eût disparu, et écoutant le bruit des pas qui s'éloignaient, croyant toujours entendre cette voix d'un timbre ravissant, qui lui avait parlé pendant cinq minutes et qui devait toujours retentir au fond de son âme.

Combien de temps resta-t-il ainsi dans un extatique ravissement? Il ne le sut jamais; et ce fut une main amicale, lui frappant sur l'épaule, qui le rendit au sentiment de la réalité.

— Ah! s'écria-t-il en reconnaissant de Launay, mon ami, pourquoi m'avoir éveillé?

M. de Launay vit bien qu'il ne fallait lui adresser aucune question en ce moment; le marquis avait de l'égarement dans le regard, mais son visage était éclairé de la plus douce sérénité.

— Ma foi! dit en lui-même Arthur, s'il devient fou, ce sera du moins d'une charmante folie; il est vraiment d'un calme et d'une beauté d'expression que l'excès du bonheur seul peut donner.

Lui prenant alors le bras, il le ramena

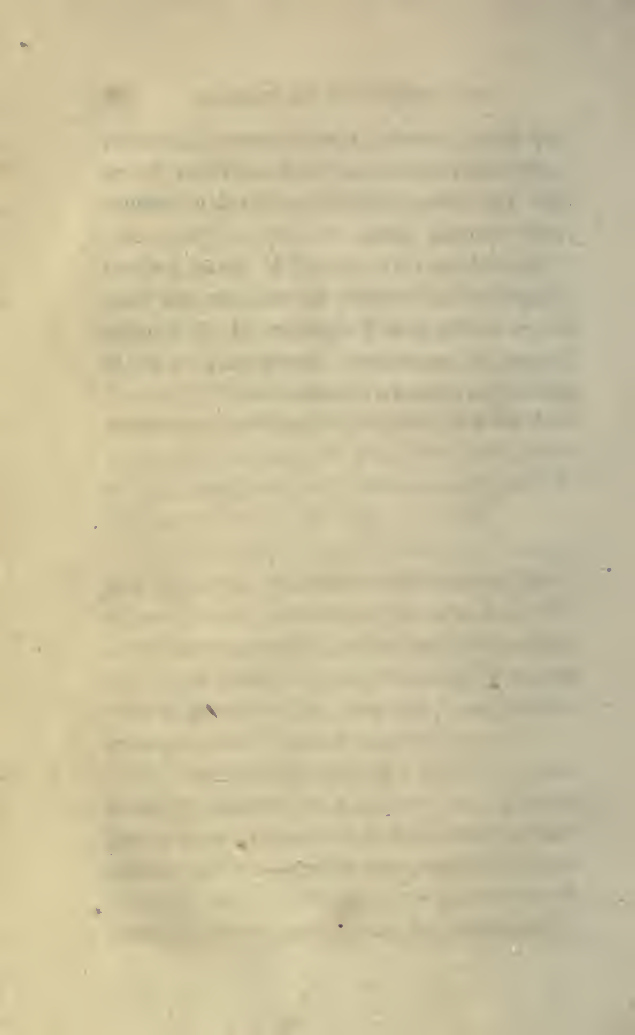
dans l'allée pour retourner avec lui vers le grand canal et dans le parc de Versailles. M. de Bellegarde se laissait conduire avec une angélique douceur; mais son regard ne quittait pas le sable de l'allée et comme ce sable un peu humide pouvait avoir gardé les traces d'un pied adoré, Henri épiait çà et là quelque chose que M. de Launay ne pouvait deviner. Tout à coup Arthur le vit courir devant lui, s'arrêter, plier les deux genoux et baiser le sol. Il le cru fou décidément. Mais M. de Bellegarde, se relevant avec le sourire à la bouche et la joie dans les yeux :

— Tenez, tenez, Arthur, lui dit-il; regardez donc ces empreintes d'un pied divin... suivez, suivez ces traces élégantes... ce sont ses pieds charmants... c'est la forme adorable de ses pieds... Regardez ce joli talon imprimé dans le sable... regardez quels ravissants contours ont ces empreintes.

Et d'un bout de l'allée à l'autre, il indiquait du doigt à son ami les traces laissées par la reine, évitant de marcher sur ces empreintes, comme s'il eût eu peur de les profaner. C'était du délire sans doute, mais c'était de l'ivresse aussi, et M. de Launay avait

trop de cœur et de délicatesse pour chercher à refroidir l'enthousiasme, la folle joie de son ami. Lui-même, Arthur, sentit deux larmes couler sur ses joues.

Tous deux traversèrent le grand parc et gagnèrent les guichets du château qui donnaient sur la cour d'honneur. M. de Launay ramena le marquis à son hôtel, et ne le quitta plus jusqu'au lendemain.



XIII

MM. les sous-officiers aux gardes françaises.

Le jour se levait éclatant et limpide, une rosée abondante couvrait les prairies et les champs de blés verts; les aromes les plus suaves s'exhalaient des bois d'alentour. Au mois de mai, la campagne est toute de fraîcheur et de parfums; le mois de mai rappelle tous les ans la naissance du monde; ce fut au mois de mai, que le premier rayon de l'aurore dut poindre à l'horizon et vint animer et féconder les grandes vallées de l'Éden.

La matinée dont nous parlons était char-

mante entre toutes celles du printemps, aux environs de Versailles. Déjà le bois Robert recevait à ses plus hautes cimes les premiers feux du soleil ; une brise rieuse et fraîche faisait frissonner les jeunes feuilles, et des milliers d'oiseaux chantaient dans les massifs et les futaies.

Vers le centre du bois, à un carrefour peu fréquenté, s'élevait une petite pyramide que le temps a renversée, mais qui servait alors de point déterminé pour les rendez-vous de chasse.

Il était six heures du matin, lorsque, d'une allée couverte débouchèrent sur le rond-point quatre sous-officiers aux gardes françaises en petite tenue; ils avaient devancé d'une heure leurs officiers qui devaient se battre contre des adversaires inconnus dont la provocation avait été si singulièrement formulée par le placard insultant.

Ces braves sous-officiers, dont nous citerons les noms, avaient imaginé aussi un moyen expéditif de donner de leurs nouvelles aux provocateurs de leurs officiers. Soupçonnant très-fort les gardes du corps d'être les agresseurs cachés, ils avaient envoyé par un

tambour, la veille au soir, une déclaration sans signature, à l'hôtel de MM. les gardes, dans la grande avenue; laquelle déclaration disait : « que la rencontre était acceptée pour « le lendemain, mais qu'elle aurait lieu à « six heures du matin, une heure plus tôt « que ne l'indiquait le placard, le service « des gardes françaises le voulant ainsi. » Le tambour avait résolûment livré la déclaration au premier garde du corps qu'il avait rencontré à l'hôtel, l'invitant à la communiquer à ses camarades, en évitant de la montrer aux officiers supérieurs. La chose avait parfaitement réussi, car, à six heures précises, les sous-officiers virent arriver par une allée opposée quatre militaires, simples gardes, en petite tenue de manége et venant droit à eux.

Revenons un instant à M. de Bellegarde, que nous avons laissé à son hôtel, en compagnie de M. de Launay. Dans les premières heures qui suivirent la scène de l'allée, près de Trianon, Henri avait été sous le charme d'une exaltation telle, que sa pensée ne s'était nullement reportée vers le lendemain ; cette première ivresse passée, la réflexion arriva,

amère et fiévreuse. Henri se rappela avec des frémissements les dernières paroles de la reine, ses recommandations expresses et auxquelles il avait promis d'obéir par un consentement tacite; son silence respectueux pouvait être regardé, avec juste raison, par Sa Majesté, comme un acquiescement, une obligation solennelle, un serment juré... et un cartel sanglant allait avoir lieu à cause de lui et pour lui; et lui-même allait y prendre une part violente. Cette affaire était très-sérieuse dans ses conséquences. Elle allait rallumer une rivalité haineuse, une soif de vengeance entre les compagnies des gardes françaises et les compagnies de la maison militaire du roi. Henri était donc placé dans cette terrible extrémité, ou de passer pour un lâche aux yeux de tous, ou de parjurer sa promesse à la reine et d'affliger le cœur de celle qu'il adorait.

Cependant il refusa toute explication à M. de Launay. Il prit une résolution extrême; une idée suprême et terrible le dominait; il voulait mourir; il était décidé inviolablement à se faire tuer par d'Argentan.

Plus calme après cette énergique conven-

tion faite entre son honneur et son amour, il écrivit deux lettres qu'il cacheta soigneusement. L'une était pour le cardinal, l'autre pour Henriette de Valency. Cela fait, il dit à son valet de chambre :

— Voici deux lettres : tu porteras l'une et l'autre à leur adresse, toi-même ; si je suis tué, tu remettras mon testament, que voici également, au cardinal.

Et il lui remit un troisième papier cacheté ; cela étant fait, il soupa avec M. de Launay buvant tous deux de très-grand cœur, mais sans s'enivrer. Puis ils préparèrent leurs pistolets, examinèrent la lame de leur épée et attendirent, chacun dans un fauteuil, le point du jour, pour se rendre à sept heures du matin au bois Robert.

Or, comme nous l'avons vu, ils avaient été devancés par quatre sous-officiers des gardes françaises ; ces braves champions se nommaient MM. Beaumanoir, la Corbie, Bagnolet et la Thibaudière ; tous les quatre sergents chevronnés dans les compagnies de MM. de Launay et de Bellegarde.

Les gardes du corps, arrivés au rond-point de la pyramide, abordèrent les sergents aux

gardes, et M. d'Argentan, s'avançant le premier, leur dit d'un air très-hautain :

— Il paraît, messieurs, que vos officiers prennent des précautions; nous n'avons pas amené de témoins de peur d'ébruiter l'affaire, et d'ailleurs, trouvant parfaitement inutile de nous faire garantir par des formalités, le combat devant être à mort; les survivants s'arrangeront comme ils pourront.

— Monsieur, répondit Beaumanoir, nous ne sommes pas ici des témoins, mais bien des adversaires.

— Vous! dit d'Argentan avec un affreux sourire de mépris.

Et se tournant vers M. de Charmont et les deux autres gardes du corps, il parut se consulter avec eux.

— Eh bien, reprit le sergent Bagnolet, vous décidez-vous?

— Est-ce l'épée ou le pistolet? répliqua la Corbie.

—Peut-être l'un et l'autre, dit la Thibaudière en dégainant une large lame.

— Or çà, sergents, riposta M. d'Argentan, est-ce que vous êtes fous? Depuis quand,

s'il vous plaît, les gardes du corps du roi se battent-ils avec des bas-officiers ?

Les quatre sergents mirent l'épée à la main et firent quelques pas en avant.

— Eh ! eh ! messieurs, dit M. de Charmont, vous faites ici les capitans ! Apprenez, vous dis-je, que l'épaulette ne croise pas le fer contre le galon.

— Si vous continuez à faire de l'insolence, répliqua d'Argentan d'une voix de stentor, je vous fais fourrer au cachot par votre aide-major et pour trois mois !

— Où sont donc vos officiers ? s'écrièrent les deux autres gardes ; ils se cachent ! Ils sont donc bien poltrons ou bien grands seigneurs qu'ils chargent la *livrée* de venir nous tenir tête ?

Le mot de *livrée* fut comme un signal donné par un coup de canon ; n'écoutant que leur colère, l'œil en feu, les dents serrées, l'injure à la bouche, les quatre braves sergents marchèrent de front et résolûment contre les gardes du corps, l'épée haute, et déterminés à les éventrer. Les gardes, forcés à la défense, tirèrent le fer ; alors s'engagea un combat terrible : ce ne fut point un car-

tel régulier, mais un pêle-mêle féroce, où huit adversaires rugissaient de rage et cherchaient à se plonger le fer dans la poitrine. Beaumanoir poussait vivement la pointe à d'Argentan, qui bondissait comme un lion: Bagnolet piqua M. de Charmont, qui lui rendit le coup par un revers affreux; mais la Corbie et la Thibaudière, poussant à fond, plongèrent leurs épées dans le corps des deux autres gardes qui tombèrent roides morts. M. d'Argentan, ivre de vengeance, jeta un grand cri et passa son épée tout entière dans l'épaule de Beaumanoir, dont il venait de recevoir un bon coup de pointe dans le flanc.

Tout à coup on entendit des clameurs s'élever d'une allée voisine. Les quatre officiers aux gardes françaises accouraient, jurant et menaçant comme des hommes à qui on enlèverait, par surprise, le droit de venger leur honneur.

Il était trop tard! deux gardes du corps gisaient roides sur le pré; les deux autres étaient hors de combat; et quant aux sergents, ils étaient grièvement blessés.

Toute explication devenait inutile. Le com-

bat parlait de lui-même ; les braves sergents avaient voulu les premiers laver dans le sang l'honneur des compagnies françaises (réparation qui leur aurait été refusée probablement par les voies ordinaires et légales du duel), sauf à leurs officiers de prendre leur part de vengeance contre d'autres gardes du corps.

On appela des paysans qui labouraient dans les champs voisins, on fit emporter les morts par des chemins détournés, jusqu'à un hôpital militaire hors la ville, et on transporta les blessés à l'hôpital ordinaire du quartier Saint-Louis. MM. des gardes françaises, après une délibération de cinq minutes, résolurent, après avoir serré la main de leurs braves sous-officiers, de prendre hautement sur eux la responsabilité du cartel, sauf à demander plus tard une satisfaction personnelle à MM. des compagnies militaires de la maison du roi.

M. de Bellegarde suivit son sergent à l'hôpital, et s'approchant de son lit, il lui prit la main et lui dit :

— Mon ami, tu m'as sauvé plus que la vie aujourd'hui ; tu m'as évité un parjure envers

la femme que j'adore et que je vénère le plus au monde. Guéris-toi vite. J'aurai une affaire ; cette fois je pourrai l'accepter librement, tu seras mon second.

Ce cartel fit grand bruit à Versailles. Il y eut des arrestations nombreuses et des condamnations d'une grande sévérité.

XIV

L'escadron de la reine.

S'il est souvent d'une bonne politique de tromper l'attente du public par un événement tout autre que l'événement prévu, il est toujours d'une politique excellente de procéder par de la générosité quand l'opinion publique s'attend à des rigueurs.

Une enquête sévère avait été ordonnée pour rechercher les véritables causes de cette malheureuse affaire du cartel, au bois Robert, où deux gardes du corps avaient été tués; mais à quel résultat eût amené l'enquête! A compromettre des noms, à provo-

quer des arrestations en grand nombre, à instruire des précédures, à donner au scandale une belle et bonne occasion de s'égaudir dans ses cruelles et criardes révélations. On fit mieux : après avoir puni comme on le devait, par les peines disciplinaires en usage, par les arrêts et la prison, les provocateurs véritables qui avaient figuré dans cette rencontre sanglante, on annonça comme devant avoir lieu à quelques jours de là une grande revue des compagnies des gardes françaises, en garnison à Versailles ; cette revue devait être passée par M. le prince de Condé lui-même. Mais les secrets de cour dépendent d'un souffle qui les emporte comme ces jolies bulles de savon que les enfants livrent à l'air, et qui éclatent à la grande joie des spectateurs.

La revue des gardes françaises était un beau spectacle, que la reine tenait à voir et qu'elle voulait honorer de sa présence, tout en conservant l'avantage de l'imprévu ; c'est-à-dire que cette charmante reine, qui cherchait toutes les occasions de se soustraire aux exigences de l'étiquette, voulait assister à une solennité militaire sans y être atten-

due, espérant même ne pas y être remarquée.

Sa Majesté était dans une complète erreur; si elle comptait avec raison sur la valeur et la fidélité des braves compagnies, elle ignorait à quel point ces aimables et fiers grenadiers admiraient les grâces royales de leur souveraine et avec quel enthousiasme ils auraient tous affronté le plus grand péril pour lui plaire. Oui, il faut l'avouer hautement, l'infanterie d'élite, celle qui composait les gardes surtout, était encore alors dans les sentiments les plus dévoués à la royauté; en vain avait-on cherché à affaiblir, chez les gardes françaises, cette fidélité chaleureuse qu'elles avaient jurée à la monarchie; en vain quelques zélés novateurs avaient-ils pu glisser dans les casernes certains écrits pamphlétaires, où la royauté était avilie aux dépens d'un principe révolutionnaire, fort imposant sans doute en lui-même, mais très-dangereux par les moyens indiqués et révélés pour son triomphe; les compagnies gardaient encore pour le drapeau du roi cette fidélité héroïque, ce respect inviolable, cette religion militaire enfin, qui sont des titres d'hon-

neur, des titres héréditaires dans l'armée.

La revue devait avoir lieu sur les terrains vagues situés au delà des bois de Versailles, au nord de Trianon, entre les lisières de la forêt royale et les dépendances du domaine de Marly-le-Roi.

Au lever du soleil, les habitants de Versailles virent défiler, tambours en tête et drapeau déployé, les grandes compagnies des grenadiers formant le corps d'élite tenant garnison dans la ville. D'autres compagnies, venant de Paris par la grande avenue, rejoignirent celles-ci et prirent rang pour se rendre au terrain de manœuvres. Le régiment du Royal-Dauphin ne tarda pas à se mettre en marche; il devait prendre position sur les mêmes lignes que les grenadiers de l'infanterie royale.

Il était sept heures du matin, lorsque cinq ou six mille hommes, formant environ trois régiments, furent échelonnés sur le Champ-de-Mars. La brigade avait deux maréchaux de camp, et chaque tête de colonne avait un colonel. Le commandement supérieur était réservé à M. le prince de Condé ; on attendait Son Altesse Sérénissime.

Bientôt parut au milieu d'un tourbillon de poussière que le soleil levant dorait, un gros de cavalerie qui arrivait au galop. C'était M. le prince de Condé, escorté d'un brillant état-major. Le prince montait un cheval bai clair, croisé anglais et normand, de haute taille et enharnaché d'or et d'écarlate. Le prince, revêtu de l'uniforme sévère d'un lieutenant général tenant la campagne, paraissait animé ce jour-là de cette chaleureuse intrépidité qui était héréditaire dans sa famille. Quand il s'avança sur le front de bandière, les troupes le saluèrent d'un vivat unanime. M. de Bourdon-Condé rendit le salut à toute la ligne, et allant se placer au centre en face de toutes les colonnes, il observa d'un œil rapide et exercé la masse des compagnies pour se mettre en rapport avec l'aspect et l'étendue des terrains. Quelques officiers l'entouraient, et parmi eux on distinguait bon nombre de *grosses épaulettes* qui n'étaient pas plus dans les sympathies du prince que dans celles de l'infanterie; mais les convenances et les exigences de position devaient être respectées, et Son Altesse Sérénissime, quoique général très-sérieux et

d'une fierté de caractère digne de son aïeul, n'était pas moins, comme cousin de Sa Majesté et comme sujet dévoué, très-circonspect envers tout officier supérieur ou inférieur attaché au service de la maison du roi.

Le temps était magnifique, mais la chaleur de la journée s'annonçait devoir être très-forte, et tout faisait craindre quelque orage. M. de Condé ne se hâtait pas cependant de donner les premiers ordres pour les manœuvres. Immobile sur son cheval de bataille, il faisait face aux régiments, répondant avec distraction aux officiers supérieurs qui venaient à lui de temps en temps. Cette grande figure militaire du prince semblait annoncer déjà à cette époque le rôle important et intrépide que le général en chef de l'armée de Condé était appelé à jouer, pendant de longues années, sur une terre étrangère. Le caractère du prince, son héroïque fidélité au roi, ses principes, qu'il ne faussa jamais, ses convictions profondes, son courage comme soldat, sa capacité comme général, tout a été jugé avec sévérité et souvent avec conscience; nous ne toucherons pas à de telles questions, elles sont encore

irritantes et dangereuses même pour l'historien le plus parfaitement impartial.

Mais M. de Condé, à la revue des gardes françaises dont il est question, appartient à ce livre, comme le *modèle* appartient à l'artiste qui l'étudie.

La tenue sévère du prince avait au premier aspect quelque chose du caractère prussien qui rappelait le grand Frédéric, à cheval, passant en revue son régiment. L'habit bleu-de-roi, à revers rouges, les grosses bottes, la queue longue, la forte épée, et jusqu'à ce grand chapeau à cornes, à l'aile duquel s'épanouissait une large cocarde, tout rappelait le roi de Prusse, quant au costume ; ce jour-là, il est vrai que ce costume était exceptionnel et qu'en sa qualité de colonel-général de l'infanterie française, M. de Condé portait d'ordinaire l'habit de drap blanc au revers de couleur, selon l'ordonnance de l'uniforme de l'infanterie ; mais en passant en revue un corps d'élite comme les gardes françaises, le colonel-général pouvait-il ne pas en adopter l'habit militaire ?

Ses traits et sa physionomie étaient parfaitement dans le type héréditaire de sa

race; nez aquilin, vivacité de regard, ovale de visage très-allongé, sourcil marqué, teint bruni et comme rouillé aux influences de l'atmosphère, par suite des exercices les plus violents, tenue de corps roide sous l'uniforme, mouvement brusque et précis, sourire bienveillant mais rarement épanoui : telle était à peu près Son Altesse Sérénissime. Le prince, on le voit, était par la ressemblance (il l'était par le cœur aussi) le noble descendant du grand homme qui donna tant d'éclat à un nom déjà si glorieux.

Cependant les chefs de corps ne comprenaient pas le retard apporté au premier signal des manœuvres. Un d'eux s'en inquiéta au point de quitter le front de bandière de son régiment. Il piqua droit au prince, mit le chapeau à la main et lui dit quelques paroles qui seules furent entendues de Son Altesse.

— M. le colonel, reprit M. de Condé, je vous remercie de votre observation; si nous perdons du temps à attendre, à l'heure qu'il est, nous le regagnerons plus tard. Il commence à faire très-chaud, cela est vrai, mais les gardes françaises et le Royal-Dauphin se

sont trouvés souvent sous un feu plus terrible.

Se retournant alors à mi-corps sur la selle, et comme frappé d'un bruit lointain :

— Tenez, M. le colonel, reprit-il, vous pouvez porter à vos officiers et à vos soldats la preuve qu'on ne perd rien pour attendre ; regardez !

En effet, du fond de la plaine, au sud, s'élevait un nuage de poussière au milieu duquel étincelaient des points lumineux. Bientôt on put distinguer ce clapotement sonore produit par le galop de nombreux chevaux lancés sur un terrain solide. Le nuage, comme une vapeur dorée, fuyait emporté par le vent, derrière les cavaliers qui arrivaient ; et, quelques minutes après, un brillant escadron se détacha tout à fait sur le fond poudreux de l'horizon.

— Allez, mon cher colonel, ajouta le prince ; la journée est magnifique décidément ; voici la reine !

Le colonel partit au galop, et à peine eut-il rejoint son régiment, que Sa Majesté, en costume d'amazone, et suivie du plus élégant et du plus noble état-major, arrivait sur le terrain de manœuvres, sans être attendue, et

très-heureuse de surprendre son monde. La reine montait un cheval isabelle dont les crins argentés flottaient au vent, comme un pavillon de soie ; doux et ardent, le magnifique cheval n'obéissait qu'en frémissant à la main de l'écuyère qui, du reste, fort habile et très-hardie, se jouait de lui avec un certain caprice orgueilleux. Sa Majesté avait adopté un costume en harmonie avec la rencontre qu'elle devait faire à la promenade. Elle portait ce jour-là des brandebourgs en argent sur le corsage d'une robe verte qui dessinait une taille *majestueuse*, mais cette taille était si souple, si ronde, si pure dans ses contours, qu'on en oubliait la majesté pour n'en admirer que la grâce voluptueuse. Un chapeau de feutre gris galonné d'une dentelle d'argent et une petite cravate de satin noir enroulée autour du cou, sans trop le cacher, complétaient ce costume un peu militaire ; j'oubliais la plume rouge et blanche dont la tige partait du chapeau près de l'oreille et dont le flot, comme un rameau de saule, ondulait jusque sur les épaules.

L'escadron de la reine se composait, ce jour-là, de deux jeunes femmes ; l'une des

deux était cette angélique princesse de Lamballe, dont l'âme ressemblait au visage; autour d'elles se groupaient de nombreux cavaliers, parmi lesquels MM. de Coigny, de Guiche, de Dillon et le prince d'Esterhazy se faisaient remarquer par la simplicité de leur costume et par le luxe de leurs chevaux. Venait ensuite la foule, c'est-à-dire ces fidèles satellites qu'un soleil emporte toujours après lui, dans le cercle de son attraction : jeunes seigneurs, heureux gentilshommes encore, pour qui Versailles était l'univers. Au nombre de ceux-ci se mêlaient quelques gardes du corps en tenue de ville, et venus, non comme escorte, mais dans un but d'observation que certainement Sa Majesté n'eût point approuvé; enfin tout ce bel escadron, l'élite de la grâce et de la noblesse, était suivi d'une légion de piqueurs, d'heiduques et de jockeys, écuyers de toutes livrées et de tous grades.

Le nom de la reine, parti de l'extrémité de la ligne, courut sur le front de bataille avec la rapidité de la pensée. Il y eut dans toutes les compagnies comme un frémissement électrique, et chacun comprit l'intention de

M. le prince de Condé en retardant le moment de commencer les manœuvres.

Le prince s'était avancé vers Sa Majesté, et, feignant d'être surpris par une arrivée imprévue :

— Madame, dit-il d'une voix claire et bien accentuée, de manière à être entendu des régiments, les gardes françaises, le Royal-Dauphin et moi, nous nous étions donné rendez-vous sur ce terrain pour des manœuvres ; mais ces exercices fatigants, Votre Majesté vient les changer en fête militaire ; que la reine daigne elle-même passer dans nos rangs... je ne commande plus ici ; je ne suis ici que le premier grenadier de Sa Majesté.

— Mon cousin, répondit en souriant la reine de France, je vous suis. Passons ensemble la revue, puisque ma bonne étoile m'a amenée de ce côté, dans ma promenade.

Le prince de Condé, remettant son chapeau sur la tête, prit la droite, à côté de la reine, et tous les deux, suivis seulement de trois officiers d'ordonnance à cheval, s'approchèrent du front de bandière pour en parcourir toute la ligne.

L'enthousiasme fut immense. Les grena-

diers ne doutaient plus des intentions de Sa Majesté, qui avait voulu leur donner une marque particulière de sa bienveillance, en venant ainsi passer une revue sans être escortée d'officiers appartenant à la maison du roi ; mais seule, tête à tête avec le colonel général de l'infanterie française, c'est-à-dire avec le chef qu'ils aimaient et qui pour eux était un frère d'armes et un protecteur illustre. Les grenadiers savaient en outre d'autant plus de gré à Sa Majesté de cette visite, qu'en la mettant sur le compte du hasard et de l'imprévu, elle la rendait plus particulière, plus familière, brisant l'étiquette de cour en leur faveur, pour l'aimable sans-façon du camp. Troisième raison qui justifiait pleinement les cris d'enthousiasme et l'ivresse qui gagnait tous les cœurs, c'est que MM. des gardes françaises et du Royal-Dauphin, après tant de faveurs accordées aux diverses compagnies privilégiées, dorées, éperonnées, pouvaient enfin, eux aussi, contempler la royauté au milieu de leurs rangs, et surtout cette royauté de la grâce et de la beauté dont ils étaient certainement, en France, les plus ardents admirateurs.

C'était, en effet, un spectacle charmant de voir cette belle écuyère, dans tout l'éclat de la jeunesse, dans toute l'élégance de ses manières, guidant son cheval à côté du cheval de ce sévère personnage de cinquante-deux ans, équipé comme un jour de bataille, l'attitude fière, l'œil martial, et adressant aux officiers quelques paroles énergiques jusque dans leur bienveillance.

Les gardes françaises présentaient les armes, mais chacun dévorait du regard cette rayonnante et souveraine beauté. M. de Bourbon-Condé saluait brusquement et parlait laconiquement aux gardes; la reine ne saluait pas, mais elle souriait. Arrivée à l'extrémité du second rang, Sa Majesté s'arrêta tout à coup.

— Qu'est-ce donc, madame? dit le prince.

— Rien! répondit la reine, rien, mon cousin.

M. de Condé jeta un regard pénétrant et rapide sur un officier aux gardes qui, aligné avec les grenadiers et en tête de la compagnie, paraissait en proie à un tremblement nerveux. Le visage du lieutenant passait alternativement et avec une effrayante rapidité

du rouge à la pâleur, ses yeux brillaient d'un singulier éclat.

— Monsieur, lui dit le prince, vous êtes souffrant; retirez-vous.

— Moi, monseigneur, reprit l'officier, non, je suis... ivre.

Cette singulière réponse surprit et indigna le prince de Condé, et se retournant brusquement vers l'aide-major qui le suivait à cheval :

— Marquis d'Agoult, dit-il, voilà un de vos officiers qui gardera les arrêts pendant un mois.

— Monseigneur, reprit le marquis, ce sera donc deux mois d'arrêts forcés ; car cet officier y est déjà par mes ordres. J'ai cédé aujourd'hui à ses instances ; il tenait, disait-il, à assister à cette revue.

La reine s'était arrêtée, et se retournant aussi, elle regardait ce lieutenant aux gardes, qu'elle croyait déjà avoir vu quelque part, mais dont le nom ne lui revenait pas. Il arriva que les yeux de Sa Majesté rencontrèrent ceux du jeune officier; la souveraine fut singulièrement frappée de la tendresse et de l'enthousiasme que décelait ce regard. Elle

était femme et femme charmante avant tout; prenant à son insu même un subit intérêt à l'officier qui venait d'être si rudement condamné :

— Mon cousin, dit-elle à M. de Condé, je me charge de punir le coupable, y consentez-vous?

Le prince s'inclina.

— M. d'Agoult, dit la reine à l'aide-major, pour qui elle avait une bienveillante affection, veuillez dire à cet officier de s'approcher.

Le marquis fit signe au lieutenant qui, abaissant la pointe de son épée, fit huit ou dix pas en avant, et se trouva auprès du cheval isabelle dont il touchait presque l'épaule droite. Sa Majesté alors s'inclinant un peu, dit quelques mots à voix couverte au lieutenant.

— Madame, répondit celui-ci également à demi-voix, je suis le plus dévoué sujet du roi et de la reine, je suis le marquis de Bellegarde.

— Ah! dit Sa Majesté, c'est vous, monsieur... Oui, je vous reconnais. Eh bien, croyez-moi, dévouez exclusivement cet atta-

chement enthousiaste (dont je ne puis, du reste, que vous remercier) à la royauté. Elle a besoin d'un grand dévouement aujourd'hui, et quant aux personnes royales, eh! mon Dieu, ne les voyez pas avec des yeux si prévenus! Marquis de Bellegarde, j'abrégerai vos arrêts.

Le lieutenant s'inclina et alla rejoindre sa compagnie.

—M. d'Agoult, reprit la charmante reine, je vous prie, avec la permission du prince de Condé, de ne pas doubler le temps des arrêts forcés de M. de Bellegarde, il m'a expliqué parfaitement le sens de sa réponse.

Et aussitôt piquant son cheval de la molette de son éperon d'argent, elle partit au petit galop, suivie de M. de Condé, assez surpris de cette conclusion. Mais l'aventure qui venait d'avoir lieu avait eu pour témoin toute une compagnie. Les vivats éclatèrent avec un délire qui gagna bientôt toutes les lignes : ce qui était contre les règlements, ce qui faisait froncer le sourcil au colonel-général, tout en lui donnant de la joie en secret. Le prince suivait toujours la fière écuyère dont le cheval s'animait aux cris des grenadiers,

et qui eut bientôt parcouru l'espace pour sortir du rang. Sa Majesté tourna bride en arrivant à une tête de colonne, et revint se placer au centre du front de bandière ; là, ayant toujours auprès d'elle le seul prince de Condé, elle répondit aux acclamations des gardes francaises et du Royal-Dauphin, par trois saluts envoyés de la main aux six mille soldats, et dont chacun, en particulier, reçut comme une enivrante émanation.

Les tambours battirent aux champs ; les drapeaux s'inclinèrent. Sa Majesté prenait congé du prince, et allait se retirer.

— Mon cousin, lui dit-elle, le sourire sur les lèvres, en vérité, je suis très-contente de votre magnifique infanterie.

La reine avait rejoint la princesse de Lamballe et le brillant escadron qui l'attendait à distance. Elle fit prendre le galop au cheval isabelle qui hennissait, et l'escadron disparut dans les profondeurs des bois.

Les gardes françaises et le Royal-Dauphin regagnèrent leurs divers quartiers de casernement. On donna permission de libre sortie pendant tout le reste de la journée, et jusqu'à dix heures du soir, la ville de Versailles

retentit de refrains joyeux et de bachiques pont-neufs chantés par les plus galants et les plus intrépides grenadiers du royaume de France.

Quand M. de Bellegarde rentra chez lui avec son ami, M. de Launay, il accrocha son épée au mur du salon, et, prenant Arthur par la main, il lui dit ces paroles :

— Mon ami, *ils* peuvent me faire fusiller demain si cela leur est agréable ; mais en m'ôtant la vie même, je leur porte le défi d'effacer de ce cœur l'image adorable de la reine. Entre *elle* et moi, c'est pour l'éternité ; *elle* ne saura jamais dans ce monde à quel point je l'aime. Voilà pourquoi je sens qu'il faut que je meure pour *elle* et à cause d'*elle*, un jour, bientôt peut-être !...

FIN DU PREMIER VOLUME.

LES CHARMILLES

DE TRIANON.

TOME SECOND.

Propriété franco-belge. — Déposé.

BRUXELLES. — IMPR. DE J. STIENON.
Chaussée de Louvain, 19.

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE.
Nouvelle Série.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

LES CHARMILLES DE TRIANON.

TOME SECOND.


BRUXELLES.
MELINE, CANS ET Cie, LIB.-ÉDITEURS,
BOULEVARD DE WATERLOO, 35.

1856

I

Le cabaret des Bons-Enfants.

De tous les temps, les habitants de Paris ont eu une sainte frayeur des chaleurs de l'été; pour eux, la canicule est réellement un astre fatal qui plane sur la ville pendant un mois, sous la forme d'une chienne aux dix têtes, et qui, haletante, écumante, peut-être même enragée, verse des flammes, du bitume et des cendres embrasées sur les toits et les pavés de Paris. Ce n'est donc pas l'*amour* des champs qui amène les Parisiens à la campagne (et ici nous parlons des bons bourgeois), c'est la peur d'étouffer et de

prendre feu sur le pavé brûlant, comme un tonneau de poudre.

L'été de l'année 1786 fut un des plus chauds, dans la dernière période des années du dix-huitième siècle. La glace menaçait de manquer à Paris; l'eau de la Seine baissait à vue d'œil, l'air devenait insuffisant; enfin il y avait péril à rester plus longtemps dans la ville, disait-on de tous côtés, et le plus sage était de se *sauver à la campagne* (expression consacrée), dût-on n'y trouver que de l'herbe à manger.

Vers les huit heures du soir, après une ardente journée de juillet, deux hommes d'une mise assez recherchée causaient vis-à-vis l'un de l'autre, à une table, dans un cabaret de la rue de Valois, près du Palais-Royal. La dénomination de cabaret en 1786 n'était point encore une sorte d'humiliation pour les restaurateurs, traiteurs et cafetiers de la ville de Paris. Un galant homme mangeait au cabaret et dépensait ses trois livres dix sous avec autant de satisfaction et d'élégance, qu'un *lion* d'aujourd'hui en éprouve à payer sa carte un *louis* au Café de Paris, aux Frères-Provençaux et ailleurs.

Nos deux convives du cabaret des *Bons-Enfants* avaient assez copieusement bu et mangé pour trouver fort doux de rester là, les coudes sur la table et la tête livrée aux parfums bachiques. La table était étroite; les deux fronts des convives se touchaient presque, car ces messieurs parlaient bas et avec certaines précautions. L'un des deux était un ex-gendarme de la compagnie rouge de la maison du roi. Des dettes de jeu, et quelques méchantes affaires dans lesquelles son honneur s'était fourvoyé, l'avaient obligé à quitter le service, à la grande satisfaction de ses camarades. Il portait un costume à demi bourgeois, à demi militaire; manière composite de s'habiller qui, en général, jette beaucoup de louche sur une position sociale. Un chapeau à cornes, une grande redingote bleue, des bottes fortes, une cravate noire, un gros catogan, fortement enrubané et orné d'une boucle d'acier, retombant lourdement sur le col de drap jusqu'à la naissance du dos, des gants de peau de daim et une grosse cravache comme maintien, telles étaient les différentes pièces du costume du sieur Lamotte, dont le *de* problématique n'avait point

encore été contesté cependant. A l'âge de trente-cinq ans, il s'était marié à une femme dotée de quelques années de plus que lui, et d'un talent d'intrigue prodigieusement développé. Cette femme, recueillie dans son enfance par la noble famille de Boulainvilliers, prétendait descendre en ligne collatérale de la maison de Valois, par les comtes de Saint-Rémy, dont elle se disait petite-fille. Depuis qu'elle avait quitté, jeune encore, le château de ses bienfaiteurs, sa vie était restée un mystère pour ceux qui l'avaient connue autrefois. Elle reparaissait sur la scène du monde après vingt ans, mariée à l'ex-gendarme, M. de Lamotte, dont il est ici question. Mais la descendante des Valois devait nécessairement porter un titre qui justifiât sa royale lignée : aussi donna-t-elle de sa propre main une couronne de comte et un comté à son mari. Le comte de Lamotte, ex-officier de la maison du roi, trouvait sa position fort avenante et commode, dans une ville comme Paris où le charlatanisme commençait alors à faire fortune et préludait aux grands succès d'aujourd'hui.

Quant à l'autre convive, le compagnon de

M. de Lamotte au cabaret des *Bons-Enfants*, il avait nom Réteau de Villette. Il appartenait à cette ingénieuse caste de détrousseurs de bourse, qui vivent si agréablement dans un certain monde, très-nombreux à Paris, le monde des dupes et des fripons. M. de Villette, décoré de plusieurs ordres étrangers, d'une mise élégante, selon l'occasion, d'une dextérité de manières, d'une souplesse de caractère et d'esprit qui tenaient du merveilleux, était un des meilleurs types du chevalier d'industrie, à l'époque dont nous parlons.

M. de Villette avait bu plus modérément que son ami, le comte de Lamotte : aussi dirigeait-il la conversation à son gré.

— Savez-vous, lui disait-il à voix couverte, que vous avez fait un fameux mariage?

— Fameux! répétait l'ex-gendarme dont l'œil brillait et la joue rutilait de plus en plus, très-fameux! nous descendons des Valois... rien que cela!

— Et les Valois ayant précédé les Bourbons sur le trône de France et leur ayant cédé la couronne faute de descendant mâle...

— La couronne de France pourrait tom-

ber dans notre maison, si la loi salique était abrogée un jour, ajoutait Lamotte.

— C'est ce que j'allais vous dire, reprit Villette. Cette magnifique affaire des diamants de Bœhmer est donc en bon chemin.

— La chose marche comme une montre montée sur rubis. Madame de Lamotte, ma femme, de la maison de Valois...

— C'est entendu, reprit Villette, une fois pour toutes, elle a du sang royal dans les veines.

— La comtesse de Lamotte, continua l'ex-gendarme, est depuis quelque temps en rapport de haute amitié avec M. le cardinal de Rohan, grand aumônier de France et évêque de... Philipsbourg, Pétersbourg, Hambourg, Presbourg...

— De Strasbourg, dit Villette; son diocèse ne fait rien à l'affaire.

— Donc, dit le comte, le cardinal étant amoureux de la...

— Ne nommez pas ainsi les personnes, reprit Villette.

— Étant amoureux de quelqu'un... veut acheter le collier pour ce quelqu'un.

— Je comprends, et le joaillier Bœhmer veut du collier?

— Dix-huit cent mille livres.

Les deux yeux de Villette s'agrandirent et brillèrent d'un singulier éclat.

— Bœhmer, reprit Lamotte, est un niais, je veux dire un honnête homme, sans esprit.

— Je comprends parfaitement, dit Villette, continuez.

— Le cardinal achète le collier; mais le cardinal est obligé d'emprunter.

— Ah bon!

— Il y a ici un capitaliste anglais, nommé Saint-James, qui fait de l'or à volonté.

— Bah!

— Comme Cagliostro, et avant lui le comte de Saint-Germain; avec cette différence que, pour faire de l'or, M. de Saint-James ne prend que la peine d'écrire dix lignes sur un morceau de papier, lesquelles dix lignes sont envoyées au trésor, d'où on rapporte des sacs de louis à M. de Saint-James, en échange de son chiffon de papier.

— Je comprends, il a un crédit illimité.

— Infini, ajouta le comte; il peut aspirer

de l'or à volonté. M. le cardinal emprunte à l'Anglais trois cent mille livres demain pour premier payement : Bœhmer livre le collier...

— Au cardinal ? demanda Villette.

— Sans doute.

— Mais alors, M. le comte, où est l'affaire, puisque le cardinal, recevant le collier, le donnera lui-même à la personne qui est son idole ?

— Où est l'affaire ? dit M. de Lamotte en se frottant le nez qui passait en ce moment du pourpre au violet et du violet au safran, où est l'affaire ?

— Sans doute ; Bœhmer reçoit cent mille écus, il livre le collier au cardinal, le cardinal en fait présent à son amour. Voyons.

— C'est vrai ! dit le comte avec stupeur.

— Dans tout ceci, je ne vois que M. de Saint-James qui avance cent mille écus, et une femme (que je ne veux pas nommer) qui reçoit un cadeau magnifique ; entre donner et recevoir, je ne vois pas de terrain intermédiaire pour nous pour établir une affaire. Entre ces deux points, c'est le vide...

— Attendez ! dit Lamotte en lâchant son

nez, j'y suis!... Madame de Lamotte est une femme de génie!

— Après?

— C'est elle qui reçoit le collier des mains du cardinal pour le remettre elle-même à la personne au nom de qui le cardinal fait cette acquisition.

— Cela change, dit Villette. C'est mieux, beaucoup mieux! Alors madame de Lamotte a ourdi la trame et conduit les choses de manière que M. le cardinal se croit seulement un prête-nom entre le joaillier qui vend et la personne qui achète. Madame de Lamotte s'est posée comme intermédiaire officieuse entre cette personne et le cardinal, de sorte que le collier étant une fois livré au susdit cardinal, celui-ci ne fera aucune difficulté de le confier à madame de Lamotte pour qu'elle le porte secrètement à la personne à qui il est destiné. C'est ici le bon point, n'est-ce pas? — Madame de Lamotte, après avoir reçu le précieux écrin, se dirige avec ce trésor...

— Hôtel des Trois-Roses, à Versailles, dit le comte, où elle a pris un logement et où nous l'attendrons vous et moi, monsieur.

Les deux convives se regardèrent pendant une ou deux minutes sans proférer une parole, mais avec une inexprimable expression de joie.

— C'est admirable! dit Villette; je vous l'ai dit, mon cher comte, il y a du sang royal dans les veines de la comtesse ; elle était née pour diriger les plus grandes affaires du monde.

— Oui ! dit avec un profond sentiment d'admiration M. de Lamotte, oui, mais il reste une difficulté à lever, ajouta-t-il.

— Diable ! et laquelle ? demanda Villette.

— Le cardinal ne doute pas que madame de Lamotte (descendante des Valois) ne soit reçue intimement par l'auguste personne et qu'elle n'ait ses confidences ; cependant, avant de se décider à acheter le collier, ce diable de cardinal ne s'avise-t-il pas de vouloir entendre, de la bouche même de la reine, que Sa Majesté consent à l'acquisition des diamants.

— Ah ! dit Villette, l'affaire craque de ce côté-là.

— Non, monsieur, ajouta le comte ; l'affaire est solidement montée, vous avez déjà

écrit plusieurs billets au cardinal ou à madame de Lamotte, avec ce talent admirable d'imitation qui trompe les yeux les plus clairvoyants. Le cardinal n'a jamais élevé un soupçon sur ces billets qui pour lui sont écrits de la main même de la reine. Or vous aurez la bonté (c'est madame de Lamotte, descendante des Valois, qui vous en prie), d'écrire sur du joli papier les dix lignes dont voici le texte rédigé par ma femme. Vous me remettrez ce mot charmant, je le porterai à Versailles, à madame de Lamotte, elle le montrera au cardinal qui deviendra fou de joie. Un rendez-vous sera convenu...

— Entre qui? demanda Villette.

— Entre le cardinal et l'auguste personne.

— Allons donc! dit Villette, c'est un rêve, c'est une tentative impossible... la descendante des Valois se perdra... je commence à le croire.

— Monsieur, reprit le comte en se rengorgeant comme un dindon, madame de Lamotte est une femme de génie! Écoutez, et admirez. Un rendez-vous sera convenu par l'intermédiaire de ma femme, le soir, dans un bosquet à Trianon; M. le cardinal s'y

rendra d'un côté; deux minutes après, du côté opposé, arrivera l'auguste personne...

— Fable! c'est une fable! dit Villette. J'ai assez d'esprit et de jugement pour être convaincu que jamais la reine...

— Monsieur! dit le comte sérieusement fâché, j'ai eu l'honneur de vous dire que madame de Lamotte, descendante de la maison de Valois...

— C'est bon! ajouta Villette. Vous voulez le billet? je l'écrirai; donnez-moi le modèle, et veuillez me remettre aussi les dix louis d'honoraires que madame de Lamotte m'adresse pour chaque billet écrit de ma main *royale*. Que l'affaire ne marche plus que d'un pied ensuite, ma foi, je m'en lave les mains... Si vous vous noyez, ne comptez pas sur moi, je ne sais pas nager.

— C'est bon, monsieur! répondit le comte avec majesté. Voici le modèle du billet.

— Et les dix louis, monsieur?

— On paye donc d'avance, monsieur?

— Il est certaines écritures qu'on ne fait jamais gratuitement, monsieur.

— J'entends. Celles qui peuvent mener aux galères, *currente calamo*, monsieur.

M. de Lamotte prononça ces dernières paroles presque dans l'oreille de son compagnon : n'importe, Villette rougit et pâlit coup sur coup. Appuyant fortement son pied droit sur le pied gauche de son vis-à-vis :

— Êtes-vous fou? lui dit-il. A qui croyez-vous donc parler, monsieur?

— A un galant homme, répondit le comte en souriant, voici le petit paquet contenant les dix louis, prix de la rédaction.

Villette tendit la main, glissa le petit paquet dans sa poche, plia le papier en quatre et le mit dans un portefeuille. Les deux convives n'ayant probablement plus rien à se dire, se levèrent de table. M. de Lamotte, toujours assez bien pourvu d'argent par la descendante des Valois, paya la carte et donna même royalement une pièce de douze sous au petit garçon, comme on disait alors de tout servant de cabaret, aurait-il eu cinq pieds dix pouces.

M. le comte de Lamotte reçut en se retirant les saluts et les remercîments du maître du logis et de ses garçons. C'était un si bon gentilhomme et qui payait si bien !

II

Le magasin de M. Bœhmer, joaillier de la couronne.

Les deux personnages dont nous avons surpris la conversation excentrique au cabaret des *Bons-Enfants*, se dirigeaient bras dessus bras dessous vers le logis de l'un d'eux, lorsque, en passant dans la rue Richelieu, ils ne purent se défendre de jeter un coup d'œil appréciateur sur la riche devanture du magasin du joaillier de la couronne de France. Si l'or et les diamants sont la joie des yeux, chez les femmes du monde, ils n'attirent pas avec moins de volupté les regards de certains industriels, dont les

mains sont frottées d'un singulier aimant, celui du vol. Entre un bijou de prix et un filou, il y a une attraction indicible, irrésistible.

Or MM. de Lamotte et de Villette, en vrais connaisseurs, s'arrêtèrent un moment devant les glaces de Bohême du magasin, le seul, peut-être, à Paris, qui se permît alors ce luxe de vitrage. Les échantillons de parures et les sébiles remplies de rubis, de brillants, d'émeraudes, de perles fines, de camées précieux, étaient soumis à l'examen raisonné et éclairé de ces messieurs, lorsque la belle idée leur vint à l'un et à l'autre, en même temps, d'entrer chez M. Bœhmer. Pourquoi cette visite? Mon Dieu! ces messieurs n'auraient pas pu dans ce moment-là définir précisément quel en était le but. Cette visite leur était devenue agréable, nécessaire même par un de ces goûts subits, savoureux et irritants à la fois, qui sautent à la gorge de certains industriels, un jour de bonheur.

Le joaillier connaissait M. le comte de Lamotte, officier en retraite, et époux d'une descendante de la maison de Valois; surtout, M. Bœhmer connaissait beaucoup madame

de Lamotte, dont le crédit et la bonté l'avaient mis en rapport avec M. le cardinal de Rohan d'une façon plus particulière que M. Bœhmer n'était autrefois avec ce grand dignitaire. Donc, le joaillier avait de la considération pour M. de Lamotte et même une assez haute confiance en ses mérites.

Les deux amis trouvèrent l'honnête joaillier occupé à cacheter soigneusement une petite boîte destinée sans doute à quelque jolie personne qui la devait venir chercher.

— Bonjour, M. Bœhmer, dit le comte de Lamotte. Je me serais fait un scrupule de passer devant le magasin le plus riche de Paris sans entrer pour vous offrir mes compliments.

— Ah! M. le comte, vous me faites bien de l'honneur; vous prenez un bien grand intérêt à mon magasin, n'est-ce pas? dit Bœhmer.

— C'est-à-dire, reprit Lamotte, que je regarde tout ce que vous possédez de richesses avec des yeux de tendresse; en tout bien tout honneur...

— Bien entendu, ajouta le joaillier.

— Je vous présente un de mes bons amis,

un gentilhomme normand, M. de Villette, grand connaisseur en pierres précieuses, camées, etc.

— Monsieur, je suis flatté...

— Voyons, mon cher M. Bœhmer, reprit le comte, et notre affaire, où en est-elle? Madame de Lamotte, ma femme, m'a dit avoir pour vous les plus grandes espérances.

— Ah! que ne dois-je pas à madame la comtesse! Oui... il paraît que l'on tient décidément à avoir les plus beaux diamants de l'Europe.

— N'est-ce pas, et vous en demandez toujours?...

— Un million huit cent mille livres, messieurs. Il vaut cela, je vous le jure. Il y a des chatons de mille pistoles chacun; il y en a un qui vaut cent cinquante mille livres à lui seul.

— Jour de Dieu! exclama le comte de Lamotte, ce doit être un coup d'œil ravissant!

— Ravissant! dit Bœhmer, digne de sa royale destination.

— Or çà, reprit Lamotte, le roi décidément n'a pas assez d'argent pour faire cette galanterie à notre belle reine.

— Monsieur, dit le joaillier, Leurs Majestés sont obligées à des réformes... les temps sont mauvais; telles sont les raisons qui font hésiter Leurs Majestés.

— C'est sage, reprit M. de Villette, c'est très-louable; mais en même temps c'est fâcheux pour M. Bœhmer.

— Eh! oui, ajouta celui-ci; cependant dix-huit cent mille francs ne ruineraient pas la royauté.

— Non, dit Lamotte, moi qui vous parle, je connais à fond les ressources du domaine privé, l'épargne, les revenus des domaines de la couronne, et bien d'autres choses...

— Vraiment? répondit Bœhmer, eh bien, M. le comte, vous croyez donc...?

— Ayez toute confiance en madame de Lamotte, ma femme, dit-il.

— Si j'ai confiance en elle, bon Dieu! s'écria l'honnête joaillier; je lui livrerais tout mon magasin.

— Et il ne saurait tomber en de meilleures mains, dit imperturbablement M. de Villette; la comtesse est une femme...

— De haute distinction, répliqua le mari.

— Et d'une bonté! dit Bœhmer dont les

yeux devenaient humides d'attendrissement.

— Oui, oui, dit Villette, c'est la Providence du pauvre et le soutien du riche ; elle a l'œil sur tout le monde. Quant à moi je lui dois beaucoup, elle m'a réconcilié avec un parent qui est trois fois millionnaire.

— Mais, à propos, reprit Bœhmer, seriez-vous bien aises, messieurs, de voir le collier? Je ne le montre qu'aux vrais connaisseurs.

MM. de Lamotte et de Villette se regardèrent avec autant de surprise que de sensibilité. Dix-huit cent mille livres étincelèrent tout à coup devant leur imagination échauffée. Ils ne purent répondre au joaillier qu'en s'inclinant par manière de consentement.

— Le collier est au premier étage, dit le naïf Bœhmer, et sous clef... sous trois clefs... Ah! ah! il faut des précautions à l'époque où nous sommes. Le pain est cher... Dame! c'est à M. de Calonne d'y pourvoir. Si j'étais premier ministre, il me semble que j'arrangerais si bien les choses, que tout le monde en France serait à même de porter un brillant au doigt.

— Eh! eh! reprit M. de Villette avec une

gaieté nerveuse, vous êtes orfévre, M. Josse !

Bœhmer répondit par un éclat de rire d'une grande franchise, et laissant le magasin aux soins d'un petit commis, il précéda ces messieurs, et tous trois montèrent l'escalier intérieur qui conduisait au premier étage.

On arriva dans une petite antichambre assez obscure; mais une porte s'ouvrit sous la main du joaillier, et une grande chambre étincelante d'argenterie et de bijoux parut tout à coup. Elle était splendidement éclairée, la nuit était venue et à chaque instant M. Bœhmer pouvait recevoir quelque belle visite. De grandes armoires à vitres, des étagères, des dressoirs, étaient plaqués aux murs : tout cela étincelait d'un éclat qui rappelait les richesses des contes arabes.

— Mais, c'est un palais enchanté ! s'écria M. de Lamotte.

— C'est la trésorerie d'une fée ou d'un sultan ! reprit Villette.

— On n'a jamais vu tant de richesses unies à tant de goût et de beauté. Vraiment, M. Bœhmer est un homme de génie; il en donne à ses ouvriers.

— M. Bœhmer est l'âme, l'esprit, la poésie... ; les ciseleurs sont les mains qui travaillent. Minerve présidait seulement aux labeurs merveilleux des filles des rois et des héros...

— Vous me comblez ! s'écriait le joaillier. Je ne mérite pas... je suis confus. Messieurs, reprit-il, voici le coffre-fort ; c'est le tabernacle de mes vases précieux. Le collier est là. Ouvrons !

— Ouvrons et admirons ! dit Lamotte.

— Ouvrons et adorons ! repartit M. de Villette avec un certain air de componction qui sentait son larron d'une lieue.

M. Bœhmer choisit trois clefs parmi celles d'un énorme trousseau et il procéda à l'ouverture du coffre-fort, scellé dans la muraille par des bandes de fer.

— Tue-Dieu ! dit M. de Lamotte, un voleur aurait de bonnes griffes s'il arrachait cela.

— Ah ! le gredin de voleur ! ajouta Villette, ne nous y fions pas. Il y en eut un qui trouva moyen, au château de mon père, de voler six chevaux de race, sans ouvrir la porte de l'écurie. Je vous conterai cela plus tard.

Le joaillier ouvrit les deux battants du coffre merveilleux. Il était en cœur de chêne, doublé de lames de fer. Formidable à l'extérieur, il était élégant et charmant à l'intérieur. Une belle tenture de velours cramoisi doublait les parois, et cette tenture était relevée par des filets d'or comme encadrement. Les étagères étaient de cristal de roche, de manière que les bijoux hors de prix, placés dessus, ne perdaient rien au premier coup d'œil de leur grâce et de leur richesse de travail. M. Bœhmer savait combien est importante la première impression que ressent l'acheteur placé en face de ce qu'il veut acquérir. Le coffre était presque rempli : il y avait là, entre autres magnificences, des couronnes ducales et royales à éblouir les yeux.

— Voici notre collier, dit Bœhmer en plongeant le bras dans un coin du coffre.

L'étui qu'il retira était large et assez haut en épaisseur; il était de forme circulaire et du plus fin maroquin vert qui jamais eût été préparé dans les officines parfumées du Maroc. Le joaillier repoussa les battants du coffre par une sage habitude, et, se dirigeant

vers une table couverte d'un tapis de damas grenat et sur laquelle brûlait un gros candélabre à cinq bougies, il y déposa l'écrin et invita ses nouveaux amis à s'asseoir; ce qu'ils firent avec empressement.

L'étui fut ouvert avec une sorte de respectueuse précaution et au milieu d'un profond silence. MM. de Lamotte et de Villette étaient là comme deux mages contemplatifs, attendant le lever du soleil. L'astre parut... il étincela.

— Ah! s'écria Lamotte en mettant la main devant ses yeux.

— Oh! dit Villette en feignant un éblouissement.

— N'est-ce pas, messieurs? ajouta le joaillier. Je ne vous avais pas prévenus, cela est vrai. Dame! nous jetons des flammes... Eh! eh! des feux de diamants! eh! eh! les feux de l'étoile, froids et étincelants... Nous sommes beaux, certes; nous ne consentirons à entourer que le cou d'une reine... Ah! messieurs, vous ne vous attendiez pas à une telle surprise?

— Ma foi! dit Villette, ce collier vaut deux millions... et je m'y connais.

— Il en vaut trois, dit Lamotte, et je les donnerais... si je les avais.

— Eh bien, reprit Bœhmer, je le cède, moi, à dix-huit cent mille livres. C'est donné. Mais je suis le plus dévoué serviteur de Sa Majesté.

Le comte de Lamotte s'était levé, laissant Villette causant avec le joaillier qu'il étonnait par ses connaissances variées comme lapidaire, ciseleur, orfévre et tant d'autres professions. M. de Villette suivait d'un œil son compagnon qui allait d'une armoire à glace à un bahut, examinant en amateur sérieux tout le magasin de bijouterie et chaque pièce en détail. M. de Villette ne perdait de vue pour cela ni le magnifique collier déposé sur le damas de la table, ni son intéressante conversation avec Bœhmer.

— Voyons, monsieur, dit-il tout à coup, combien de carats?

Et prenant le collier dans sa main droite qu'il creusait en forme de coupe :

— Oh! Dieu! reprit-il, mais c'est à ne pas y croire. Qu'il est lourd!

— C'est que nous sommes les plus fins brillants du monde, monsieur.

— Oui, M. Bœhmer, certainement, mais

comment une femme délicate peut-elle porter cela autour du cou et sur la gorge?

Le joaillier se prit à sourire, et hochant la tête :

— Monsieur, répondit-il d'un petit air narquois, chargez de diamants la plus faible femme, donnez un poids égal en verroterie à la plus forte...

— Et la plus faible vaincra la plus forte, n'est-ce pas? reprit Villette avec un éclat de rire.

En ce moment on entendit un bruit sourd dans le fond de l'appartement. M. de Lamotte venait de renverser par mégarde un lourd guéridon en bois d'ébénier.

— Ah! s'écria-t-il aussitôt, je viens de m'écraser le pied.

Et il alla se jeter dans un fauteuil feignant de souffrir horriblement. M. de Villette s'était levé en jetant un cri, il courut à son ami, car M. Bœhmer, malgré toute l'émotion que lui causait cet accident, avait repris le collier et le replaçait dans l'étui.

— Mon ami, disait Lamotte en gémissant, vite, vite de l'eau... la douleur est si vive!... je me trouve mal...

— Marguerite! Marguerite! criait le joaillier tout en enfermant ses bijoux; Marguerite! montez... apportez de l'eau fraîche.

— Le coup est manqué, monsieur, disait à voix basse Villette à son compagnon. Le rustre m'a repris des mains le collier au moment où j'allais le glisser dans ma poche.

— Tonnerre de Dieu ! répétait Lamotte à voix couverte, j'aurais dû casser un ou deux vases du Japon.

— Cela valait mieux, reprenait Villette. Il aurait été plus saisi... il aurait couru... oubliant un moment les diamants dans mes mains.

— Marguerite ! Marguerite ! répétait l'honnête Bœhmer en se dirigeant vers son coffre-fort pour le fermer.

— Si la servante monte, reprit Villette, tout est manqué définitivement. Monsieur, vous avez sur vous votre couteau-poignard ?

— Je l'ai dans la poche, dit Lamotte au milieu des aïe ! des hélas ! des soupirs que lui arrachait la douleur; oui, il faut en finir... sautez-lui à la gorge... prenez l'étui... je frapperai juste... Vous filerez; vous m'attendrez à la porte Saint-Denis. Dans qua-

rante-huit heures nous serons en Angleterre.

— Marguerite!... venez donc, Marguerite! exclamait le prudent Bœhmer.

— Allons! feu!... dit vivement Lamotte en se dressant comme un tigre.

Villette et lui allaient sauter sur le joaillier, lorsque tout à coup la portière de damas qui donnait sur l'antichambre se souleva. Un officier aux gardes françaises, en grande tenue, parut sur le seuil. Lamotte et Villette pâlirent et se regardèrent. Le comte retomba dans son fauteuil comme si ses forces cédaient à la douleur. Villette, anéanti devant l'apparition, feignait de chercher à ranimer son ami. Marguerite arrivait portant une carafe d'eau fraîche. M. Bœhmer, après avoir fermé son coffre, s'approchait du blessé d'un air affligé. L'officier aux gardes françaises, debout au milieu de l'appartement, contemplait cette scène en silence sans la comprendre.

Cependant l'eau fraîche et une certaine force de volonté apportèrent quelque soulagement au blessé. M. de Lamotte finit même par se lever et par appuyer le pied sur le parquet. Au bout de deux minutes, il put mar-

cher. S'appuyant alors fortement sur le bras de Villette, il voulut prendre congé du joaillier, disant qu'il marcherait jusqu'à la rue, où un fiacre lui serait amené. M. de Villette soutenait son compagnon qui, clochant d'un pied, finit par gagner sans accident nouveau l'escalier qu'il descendit même assez bien. Tous deux, après avoir traversé le magasin, offrirent un dernier remercîment à Bœhmer, et comme un fiacre vide passait, ils montèrent en voiture et s'éloignèrent.

— C'est singulier! disait Bœhmer en revenant dans le salon du premier étage, où il avait laissé l'officier, je le croyais estropié... et le voilà qui marche comme par enchantement.

— Qui sont ces deux messieurs? demanda l'officier.

— Deux grands connaisseurs et amateurs de bijoux, répondit Bœhmer. Deux hommes charmants!

— Charmants? dit l'officier. Fiez-vous-y! Mais chacun a ses affaires, M. Bœhmer... Je viens ici en toute hâte pour vous prier de rendre un grand service à M. de Bellegarde, mon ami, qui, vous le savez, est

aux arrêts forcés depuis huit jours... depuis une certaine rencontre entre des gardes du corps et nos sous-officiers. Voici une lettre que vous adresse mon ami M. de Bellegarde.

Or, l'officier qui parlait ainsi était l'honnête et charmant M. de Launay.

En entrant dans le fiacre, M. de Lamotte avait dit, avec force jurons, à son compère :

— Le coup était hardi, mais prompt et décisif ! Il est manqué. Allons, il faut tout attendre de la stratégie de la descendante des Valois.

III

M. de Launay.

Assis dans un grand fauteuil placé près de la table, l'officier aux gardes françaises contemplait avec calme la bonne figure de M. Bœhmer, qui lisait fort attentivement, aux lueurs des bougies, la lettre du marquis de Bellegarde. Cette lettre en contenait une autre soigneusement cachetée. Le tout avait été apporté au joaillier sous une grande enveloppe scellée d'une cire aux armes de la maison de Rohan.

— Monsieur, dit Bœhmer en repliant le papier et en déposant sur le damas la lettre

cachetée, je suis certainement très-flatté de la confiance que me témoigne M. le marquis ; mais mon crédit à la cour est bien mince... M. le marquis aurait pu s'adresser beaucoup plus haut...

— M. Bœhmer, reprit Arthur de Launay, mon ami de Bellegarde est aux arrêts forcés par ordre du roi... par conséquent en disgrâce momentanément. Vous connaissez trop bien les gens de cour pour ne pas comprendre à quel point ils respectent les ordres de Sa Majesté. Ils se feraient bâtonner plutôt que de servir en rien aujourd'hui un officier en disgrâce.

— C'est juste, dit le joaillier. Ainsi donc, M. le marquis désire que cette lettre, incluse dans la mienne, puisse parvenir, n'importe par quel moyen, jusqu'à la reine... Eh ! ce n'est pas pour moi une petite affaire. Je suis reçu par Sa Majesté en audience privée, cela est vrai, mais je me garde bien de dire un seul mot étranger à ce qui regarde mon état. Ainsi, demain, je dois porter chez la reine une paire de girandoles destinée à Sa Majesté; mais il est possible que je ne puisse parler qu'à la première femme de chambre...

— Eh bien ? dit M. de Launay.

— Sans doute, c'est un moyen, reprit Bœhmer. Je remettrai la lettre à la femme de chambre de service, sans explication. La suscription porte ces mots : *A la reine;* le cachet armorié prouve que la lettre vient de bon lieu... C'est bien, la commission sera faite. D'autant plus, ajouta Bœhmer avec un sourire qui décelait une arrière-pensée, d'autant plus, monsieur, que je ne crois pas être porteur d'une déclaration de guerre... eh ! eh !

— Vous êtes porteur d'une lettre respectueuse et qui supplie Sa Majesté la reine de prendre pitié d'un pauvre prisonnier consigné aux arrêts forcés, sans limite, sans terme... La reine, admirable de bonté, parlera au roi ; les arrêts seront levés ou du moins abrégés par ordre supérieur.

— Je le crois aussi, répondit Bœhmer ; mais comment diable M. le marquis a-t-il été assez imprudent... ?

— Trêve là-dessus, monsieur, répliqua de Launay. D'ailleurs, le combat déplorable qui a eu lieu entre les gardes du corps et nos sous-officiers a fait assez de bruit pour que

vous en connaissiez les causes et les détails. Comme le nom seul de M. de Bellegarde était mêlé là dedans, lui seul officier a été puni. Quant à nos braves sergents, deux sont encore à l'hôpital et les deux autres sont au cachot, ce qui exaspère d'autant plus nos compagnies, que les deux gardes du corps survivants, non-seulement n'ont pas même été réprimandés, mais sont l'objet de toutes les sollicitudes et les cajoleries de la cour. Il y a même des femmes assez évaporées pour envoyer leur livrée savoir des nouvelles des deux héros blessés. Cette partialité pour la maison militaire du roi est déplorable, je vous le dis ici sérieusement, mon cher monsieur : les gardes françaises sont un corps d'élite aussi, et par leur dévouement, leur conduite, leurs sentiments, elles méritent plus d'égards. D'ailleurs, nous appartenons à l'armée même, et cette considération est grave. Mécontenter les gardes françaises, les humilier, c'est offenser l'armée... offenser la brave infanterie française dont M. le prince de Condé est colonel-général, c'est mécontenter le prince de Condé... c'est jeter un dangereux levain de fermentation au milieu

des troupes et s'aliéner en même temps un prince du sang... Déjà la cour n'est pas en si grande vénération, mon Dieu ! les temps sont mauvais, et de bien méchantes gens exploitent l'époque. Les intentions toutes paternelles du roi sont souvent méconnues... La reine, la plus noble des femmes, est souvent attaquée dans l'opinion. J'ignore, je ne puis m'expliquer comment elle peut avoir tant d'ennemis, elle qui est digne d'être adorée !...

— C'est la vérité même, dit Bœhmer en essuyant une larme.

— Une femme d'une grande modération dans les goûts, quoi qu'on dise.

— Comment ! s'écria Bœhmer, le roi a eu toutes les peines du monde à lui faire accepter les girandoles en brillants que j'apporte demain à Versailles, et depuis près de deux ans Sa Majesté n'a fait prendre chez moi que deux bracelets et une parure de rubis... le tout d'une valeur qui serait en rapport avec une fortune ordinaire.

— Une femme douée d'un esprit vif et charmant, mais d'un cœur loyal...

— Oh ! dit le joaillier de la couronne, c'est cela ! c'est cela !

— Qui aime la vie de famille; qui serait la dame châtelaine la plus heureuse du royaume, si elle n'était la souveraine.

— Mon Dieu! répliquait Bœhmer, ne refuse-t-elle pas obstinément d'acheter mon incomparable collier, ni plus ni moins que si elle n'avait que cent mille livres de rente?

— Enfin, ajouta M. de Launay avec un accent d'enthousiasme chevaleresque, une femme pour qui je me ferais tuer, moi, ici présent, si ma vie pouvait apporter à la sienne une heure de bonheur de plus.

— Ah! monsieur, s'écria Bœhmer, vous êtes le digne ami de M. de Bellegarde!

— Je m'en fais honneur, reprit de Launay en se levant. Ainsi, monsieur, la lettre à Sa Majesté...

— Lui sera remise par un intermédiaire sûr et discret, ajouta le joaillier.

— Adieu, M. Bœhmer. Il est tard; j'ai une visite encore avant de me rendre à Versailles.

— Comment! dit le joaillier; M. de Launay part sans témoigner le moindre désir de voir mon fameux collier?

— A quoi bon? reprit Arthur, je suis

peu connaisseur, et, d'ailleurs, voulez-vous que je parle avec franchise? Eh bien, mon cher, mon excellent M. Bœhmer, la vue de ce collier superbe me donnerait de la tristesse.

— Pourquoi cela? les diamants sont la joie des yeux.

— Parce que je suis certain que Sa Majesté (en eût-elle envie) ne peut l'acquérir, et même qu'elle ne le veut pas.

— Oh! oh! dit Bœhmer. Mais... non, ne touchons pas cette corde. Ce que je sais, moi aussi, je le sais bien. D'ailleurs, les diamants ont toujours leur valeur, et Sa Majesté ne ferait que placer son argent. Je tiens à vous montrer le collier, monsieur, ajouta-t-il.

— Et moi, je tiens à ne pas le voir, reprit M. de Launay en lui serrant les mains; que diable! La vue des bijoux de grand prix me fait mal, là! êtes-vous content?

— Je ne comprends pas pourquoi. Le diamant, je le répète, récrée les yeux...

— Et attriste le cœur, quelquefois.

— Par exemple, monsieur!

— Eh! mon Dieu, dit l'honnête de Launay, vous voulez donc toute ma confession?

J'aimerais à donner beaucoup... et je ne suis pas riche.

— Mais le collier destiné à la reine doit faire exception, répliqua Bœhmer. On peut bien l'admirer sans avoir la moindre envie de l'acheter.

— Tout ce que vous voudrez, M. Bœhmer ; mais je répondrai, moi, que je ne connais pas de borne aux ambitions, aux rêves du cœur humain, et que plus on voit, plus on désire.

— Vous êtes un sage, M. de Launay, dit Bœhmer en remettant ses clefs dans sa poche. Diable ! si tous les jeunes gentilshommes vous ressemblaient... je serais ruiné depuis longtemps. Je n'admire pas moins ce beau caractère, et tiens M. de Bellegarde pour très-heureux de vous avoir pour ami.

— Adieu, M. Bœhmer, répliqua Arthur en descendant l'escalier ; surtout, ajouta-t-il, défiez-vous de certains visages et de certains grands connaisseurs en joaillerie, tels que les deux *quidams* qui m'ont précédé chez vous. J'ai le coup d'œil bon et je n'aime pas du tout ces figures-là.

— Merci pour vos bons avis, dit Bœhmer ;

mais, je vous le répète, monsieur, vous êtes un sage.

M. de Launay quitta la maison du joaillier et s'achemina vers une voiture de place qui l'attendait à dix pas de là. Il monta en carrosse et dit au petit laquais qui fermait la portière :

— Rue de la Chaussée ; je tirerai le cordon devant la porte où il faudra s'arrêter.

La voiture partit au grand trot des deux chevaux de remise.

— Ah ! disait Arthur de Launay, seul dans la voiture et causant avec lui-même, je suis un sage ! Honnête Bœhmer, vous croyez cela ! et vous ignorez où m'emporte cette voiture, et vous ne vous doutez pas de l'orage enfermé dans ce cœur qui pour vous est un sage ! Belle et forte sagesse, ma foi ! qui n'a pu tenir contre l'œil animé et le sourire caressant d'une femme ! Moi, moi qui me croyais invulnérable et qui passe pour l'être ! ah ! mon cher Bellegarde, qu'avez-vous fait là ? Pourquoi m'avoir amené chez le ravissant sosie de votre idole ? et pourquoi surtout m'avoir avoué votre véritable et téméraire passion ? C'est fatal ! reprenait-il, c'est fatal ! il brûle pour le modèle et moi pour le

portrait... Cette adoration audacieuse le perdra, et mon amour, à moi, ne sera ni compris, ni partagé... que dis-je? oserais-je jamais en faire l'aveu à une femme qui aime M. de Bellegarde?

C'est ainsi que M. de Launay courait les rues de Paris, un soir du mois d'août, par une nuit magnifique, ayant avec lui-même ce singulier dialogue. Hélas! la chose n'était que trop réelle : comme cela arrive d'ordinaire, l'ami, devenu confident, était devenu amoureux aussi. Il est vrai que M. de Bellegarde trompait sa passion véritable en passant une grande partie de sa vie chez mademoiselle de Valency; mais il était vrai aussi qu'Henriette trompée, abusée, crédule, rassurée, aimait le marquis et que M. de Launay avait un rôle bien triste à jouer auprès d'elle; celui de dénonciateur ou celui de martyr. Entre les deux en était-il un autre? Je ne le crois pas, et M. de Launay n'en trouvait pas non plus, bien qu'il se creusât l'esprit pour imaginer une troisième position à prendre chez mademoiselle de Valency, qu'il brûlait de revoir ce soir-là, et de revoir en tête-à-tête, le malheureux!

La voiture de place courait le long des boulevards, bien différents encore alors de ce qu'ils sont aujourd'hui; elle longeait de nombreux jardins, ayant leur grille sur le trottoir; elle atteignit enfin la descente faisant face au pavillon de Hanovre, de galante mémoire, et tourna à droite dans la rue de la Chaussée-d'Antin. M. de Launay venait de doubler le cap de Bonne-Espérance, que l'on nomme aussi le cap des Tempêtes.

La voiture s'arrêta devant une grille des deux côtés de laquelle s'élevaient deux jolis pilastres, surmontés chacun d'un vase de fleurs. Une brise fraîche agitait le feuillage des peupliers du jardin qui dépassaient de beaucoup le toit ardoisé et luisant de la maison. Un énorme dogue enchaîné dans la cour et qu'on ne lâchait qu'à minuit, aboyait gravement aux chevaux du carrosse. M. de Launay avait donné son nom au domestique qui était venu le recevoir au coup de cloche de la grille. Arthur attendait près du perron, allant de la loge du dogue à l'angle de la maison, de la maison à la claire-voie du jardin. Le domestique revint.

— Monsieur, dit-il, mademoiselle est bien

occupée en ce moment; mais elle prie M. de Launay d'avoir la bonté de l'attendre un peu de temps dans le salon du rez-de-chaussée.

— Bien occupée! disait en lui-même Arthur tout en suivant le domestique qui lui ouvrait les portes.

Le salon du rez-de-chaussée était parfaitement éclairé. M. de Launay y retrouva une ancienne connaissance, la perruche verte, la petite brésilienne, à qui il devait certainement beaucoup, puisque, grâce à elle, Arthur tendit la main à Henriette tombée sur le parquet, et qu'il lui fut possible ainsi de remarquer la cicatrice légère qu'avait au coin de l'œil, près de la tempe, mademoiselle de Valency, circonstance qui tira ce bon M. de Launay d'un bien grand embarras, d'un doute accablant.

Il s'approcha de l'oiseau américain et lui fit mille avances aimables, comme s'il voulait se rendre favorable cet ami de la maison. Un soupirant est crédule, superstitieux, poltron même bien souvent. Combien en voyons-nous qui font la cour au petit chien du logis, chez leur belle, et qui se laissent mordre les

doigts plutôt que de taper le hargneux épagneul si peu sympathique à leurs sentiments! M. de Launay eût volontiers accepté des coups de bec de la perruche d'Henriette, mais la perruche, à moitié endormie sur son perchoir, ouvrait un œil qu'elle refermait aussitôt, allongeait une patte, puis l'autre; frissonnait un peu et se replongeait dans sa somnolence, peut-être même dans ses rêves de forêts vierges et de savanes fleuries.

Arthur comprit qu'il était plus digne, et plus commode aussi, d'attendre dans un fauteuil. Il s'assit, cherchant toujours dans sa logique aux abois et dans son imagination en feu un moyen mixte de n'être ni martyr ni dénonciateur.

Une question se présente, et comme elle intéresse la loyauté de M. de Launay, nous sommes obligé d'y répondre. Arthur, avant de partir de Versailles, en acceptant la mission amicale de porter une lettre des plus importantes à Bœhmer, avait-il prévenu M. de Bellegarde qu'il était dans l'intention de rendre visite à Henriette de Valency?

Eh bien, non. M. de Launay n'avait pas soufflé mot au sujet de son projet de visite;

M. de Launay avait éloigné même toute conversation relative à mademoiselle de Valency dans l'intervalle d'une heure qu'il lui avait été permis de passer auprès de son ami. Donc, Arthur de Launay, lieutenant aux gardes françaises, manquait-il à la loyauté en cette occasion?

Eh bien, non, répondrons-nous encore. Pourquoi? Le voici. De deux choses l'une, s'était dit Arthur, ou mademoiselle de Valency aime M. de Bellegarde ou elle ne l'aime pas. Dans le premier cas, je saurai me taire et souffrir. Dans le second cas, je me tairai également, mais je chercherai à plaire. Dans l'un et l'autre cas enfin, à mon retour de Paris, j'irai porter des nouvelles de la charmante personne au pauvre prisonnier, ce qui sera pour lui une surprise, une distraction, une joie.

Tel était le beau raisonnement que s'était fait M. de Launay en partant de Versailles, et telles étaient les résolutions qu'il prenait héroïquement dans le salon du rez-de-chaussée, chez Henriette de Valency. Mais une note désagréable troublait de temps en emps l'harmonie de ses pensées et la séré-

nité de ses sentiments : ce malheureux domestique avait dit : « Mademoiselle est bien occupée en ce moment. »

— En ce moment! répétait à part lui M. de Launay, et il est près de dix heures du soir? Si elle écrit à M. de Bellegarde, ma visite n'est pas une importunité pour elle. Si elle est en tête-à-tête avec quelqu'un... (et cette idée lui donnait le frisson) elle ne peut avoir la témérité de me recevoir, moi, l'ami du marquis. Très-occupée! mais à quoi donc? les femmes ont de singuliers moyens de nous tourmenter! par l'arrangement de certains mots, elles donnent à une phrase un vague désespérant, une incertitude, une ambiguïté insoutenables. Ah! les ravissantes et perverses créatures!... Mais non, je suis fou... Je suis bien autre chose et bien plus à plaindre... je suis amoureux! et pourtant je n'ai vu qu'une fois cette femme!... S'éprendre à première vue, moi, un sage! comme dit Bœhmer. Mais les minutes passent. L'occupation de mademoiselle de Valency est bien sérieuse... ou bien douce! Ah! déjà de la jalousie, grand Dieu! des soupçons injurieux, juste ciel! mais je suis perdu!...

Il en était là de ses réflexions, assez fiévreuses, comme on le voit, lorsque le tintement d'une sonnette se fit entendre. Bientôt un laquais portant deux flambeaux se montra dans l'escalier. M. de Launay avait laissé les portes ouvertes, et du fauteuil où il était assis, dans le salon, il pouvait distinguer ce qui se passait au vestibule de la maison. Le laquais attendait quelqu'un pour éclairer, bien qu'une grosse lanterne fût allumée, appendue au milieu de la cage de l'escalier. Arthur distingua la voix harmonieuse d'Henriette, ce son de voix clair et doux à la fois. A qui parlait-elle? à une femme... M. de Launay respira à pleine poitrine.

— Oui, madame, disait Henriette, c'est convenu, vos explications me paraissent satisfaisantes. Adieu, madame; tout cela me paraît parfaitement loyal.

— Adieu, mademoiselle, reprenait une voix inconnue, mais d'un timbre faux, d'un accent équivoque. A bientôt, et rappelez-vous bien toutes nos conventions.

— Je ferai de mon mieux, madame.

— Adieu, ma belle demoiselle. Tout ira à merveille, si vous le voulez.

Henriette, arrivée sous le vestibule, salua la femme étrangère dont M. de Launay ne put distinguer que la mante noire qui devait être un point d'Alençon fort à la mode alors, et la coiffure haute, poudrée et à aigrette, coiffure en usage dans la belle compagnie. Un carrosse entra dans la cour et sortit presque immédiatement.

Mademoiselle de Valency, belle, grande, parée avec une adorable simplicité, entrait au salon, répandant autour d'elle un enivrant parfum qui monta à la tête de l'aventureux officier aux gardes françaises.

— Comment! monsieur, dit-elle, c'est vous! que vous êtes aimable de m'apporter des nouvelles de M. de Bellegarde.

M. de Launay s'inclina, de l'air le plus courtois; il prit la belle Henriette par la main et la conduisit au canapé. Lui-même, assis sur un fauteuil, vis-à-vis d'elle, le chapeau à la main et l'épée au côté, chercha à donner à sa visite le prétexte le plus plausible.

— De toutes manières, reprit Henriette avec son sourire de reine, vous êtes le bienvenu. Voyons, racontez-moi donc ces terri-

bles affaires de Versailles. Vous êtes donc toujours de bien mauvaises têtes ; vous voulez donc faire une guerre d'extermination aux compagnies de la maison militaire du roi? J'écoute, M. de Launay.

IV

Sous les charmilles de Trianon.

M. de Launay était entré chez mademoiselle de Valency, très-épris de cette belle personne; il sortit de chez elle, la tête en délire et le cœur battant la campagne.

Henriette avait-elle deviné la passion naissante d'Arthur pour elle? Il serait difficile de l'affirmer et imprudent de le nier. Ce qu'il y eut de certain, c'est qu'elle fut d'une amabilité charmante pour le plus galant des officiers, tout en se montrant la personne du monde la plus aimante pour Henri de Bellegarde. Quoi de plus mystérieux, de plus in-

compréhensible que l'esprit d'une femme quand elle le veut ainsi? Rien, si ce n'est son cœur.

A quelques jours de là, on vint annoncer au marquis que le roi, cédant à une auguste demande, avait ordonné à M. l'aide-major commandant la 4e compagnie des gardes françaises que les arrêts de M. de Bellegarde seraient levés après quarante-huit heures. Henri sauta de joie et se jeta au cou de M. de Launay.

— Dans deux jours! s'écria-t-il, dans deux jours, il me sera permis de la revoir!

— Qui donc? demanda Arthur.

— Eh! qui, dites-vous? *elle* d'abord... Henriette après.

— Ainsi, mon cher marquis, reprit de Launay, vous commencez toujours par le modèle...

— N'est-ce pas dans l'ordre, ami? Le divin modèle n'a-t-il pas droit au premier hommage? La belle copie doit-elle s'en fâcher?

— J'ignore, reprit le loyal de Launay, ce que mademoiselle de Valency penserait de cela et comment elle accepterait le second

rang dans votre cœur; ce que je sais bien, c'est que la douce et belle personne vous aime sincèrement.

— Mon Dieu! et moi aussi je l'aime, dit le marquis, mais par réaction, cela est vrai : elle est la planète de mon soleil.

— Elle croit être pour vous l'étoile fixe, ajouta l'honnête de Launay. Marquis, tenez, pardonnez à ma franchise, je ne puis me défendre d'une très-grande sympathie pour elle... Vous la trompez.

— Non, monsieur, dit Henri.

— Comment cela? demanda son compagnon avec une vive émotion, comme s'il espérait.

— Comment? c'est très-facile à expliquer. Je continuerai ma comparaison astronomique. Une planète n'a de lumière que par le soleil : si nous admirons et nous aimons notre globe, c'est par la vie qu'il reçoit de l'astre solaire. Ces deux amours se confondent en nous si bien, que rien ne peut les séparer. Terre et soleil ne sont pour nous que le même univers. Ainsi j'aime Henriette en adorant la beauté de la souveraine. Je suis clair.

— Comme le jour, dit M. de Launay, mais comme lui impénétrable dans son principe. Revenons à la terre. Vous sortirez d'ici dans quarante-huit heures. Je crois, mon cher marquis, que vous devez vous attendre à un cartel sérieux. Les gardes du corps ont juré de venger la mort de leurs deux camarades; rien ne peut leur ôter de la tête que nous les avons fait sabrer par nos sous-officiers.

— Ils nous supposent donc d'une grande lâcheté!

— Ou ils feignent de nous croire tels. C'est une guerre déclarée.

— Nous la soutiendrons, mon ami.

— Comptez sur moi et sur vos camarades. En attendant, il faut éclairer l'esprit du roi et nous justifier aux yeux de la reine. Leurs Majestés ont trop de préventions contre les gardes françaises... et pourtant Dieu connaît le fond des cœurs...

— Ah! si ma belle souveraine lisait dans le mien! s'écria M. de Bellegarde.

— A propos, ajouta de Launay, on dit que le prince de Rohan, votre oncle, rentre en grâce.

— Il en serait bien temps, reprit Henri.

Voilà plus de deux ans que la reine ne lui a adressé la parole. Pauvre cardinal!

— Serait-il vrai, marquis, que Son Éminence eût au fond de l'âme...?

— Dieu seul voit le fond des cœurs, M. de Launay, vous l'avez dit vous-même. Dans tous les cas, j'aime encore mieux ma position que la sienne.

— Pauvre cardinal! répéta à son tour Arthur.

Le jour baissait, M. de Launay quitta le prisonnier pour se rendre à l'ordre du soir. Il devait prendre le service de Trianon à l'entrée de la nuit. Le marquis soupira en serrant la main de son excellent camarade.

Il était environ huit heures du soir, M. de Launay et ses grenadiers avaient relevé la garde aux deux Trianons. Ne sachant trop comment charmer ses loisirs, le lieutenant se promenait au clair de lune dans les allées et les contre-allées qui avoisinaient la demeure royale. Arthur rêvait beaucoup à Henriette comme tout homme de cœur qui a mis son amour au secret. A ses yeux mademoiselle de Valency était une victime. Il prévoyait pour elle la plus amère des déceptions, et il se

voyait dans l'impossibilité de l'éclairer. Quant à M. de Bellegarde, il devenait un être inexplicable pour Arthur. La comparaison du soleil et de la planète l'avait fort peu éclairé au sujet de la passion d'Henri. M. de Launay se sentait secrètement entraîné vers cette opinion que le marquis agissait envers une charmante femme avec la dernière déloyauté. N'avait-il pas lui-même une passion contrariée, à la veille d'être *malheureuse?* et dans cet état de cœur n'accuse-t-on pas l'univers entier? n'éprouve-t-on pas un irritant besoin de se plaindre de tout le monde, et Dieu lui-même est-il à l'abri de nos folles accusations? Le lieutenant aux gardes, ce soir-là, aurait donné sa vie pour rien, et malheur à celui qui fût venu lui chercher querelle.

Tout en causant ainsi avec son chagrin, Arthur s'éloignait des bâtiments de Trianon et se trouva, sans y songer, à un carrefour solitaire du parc nommé les Charmilles. C'était une sorte de labyrinthe de verdure. La futaie était très-élevée dans ce massif, et de grandes charmilles, fortes et épaisses comme des murailles, bordaient ou plutôt encaissaient en les suivant les sentiers tortueux. M. de Lau-

nay s'arrêta, ne voulant pas s'engager dans ce mystérieux bocage, ne sachant trop comment il en sortirait. Mais un léger bruit vint frapper son oreille, et bientôt il vit deux femmes se glisser dans l'ombre. Arthur, dont la curiosité était fort éveillée dans ce moment-là, se blottit derrière le tronc mousseux d'un hêtre et resta en observation. Presque en même temps arrivait du côté opposé une forme humaine d'assez haute taille, et dont l'ampleur annonçait un personnage qui devait avoir dépassé l'âge de la première jeunesse. M. de Launay ne put distinguer les traits de l'inconnu, bien que le clair de lune fût très-brillant, mais il remarqua parfaitement que le nouveau venu portait un redingote de couleur sombre et qu'il avait le chapeau sous le bras. Le personnage en question entra dans le massif et s'arrêta précisément dans la petite allée sombre qui n'était séparée du gros arbre, servant d'observation à Arthur, que par l'épaisseur d'une large et haute charmille.

L'inconnu allait et venait dans la petite allée, s'arrêtant souvent et laissant échapper quelques soupirs. Le sable craquait sous ses

pieds, ce qui paraissait le contrarier, car il allégeait le pas de son mieux, marchant sur la pointe du pied et très-près de la charmille. Trois ou quatre minutes s'écoulèrent, fort longues sans doute pour celui qui attendait et pour M. de Launay qui se trouvait là, malgré lui, en flagrant délit d'espionnage. Enfin le frôlement d'une robe se fit entendre. Une femme, seule cette fois, entra dans le massif, et fit quelques pas dans l'allée où se trouvait l'inconnu. En le voyant, sans doute, elle se sentit vivement émue, car elle s'arrêta. Le personnage mystérieux s'approcha d'elle, mais d'un pas si mesuré et d'une façon si respectueuse, que le frisson gagna le lieutenant aux gardes, dont l'œil ardent voyait tout, et dont l'oreille pouvait tout entendre.

L'inconnu salua deux fois et très-bas la femme qu'il avait attendue. Celle-ci inclina légèrement la tête et fit un pas en avant comme pour rassurer le personnage fort intimidé. Ce premier pas fait, elle se mit à marcher décidément dans l'allée, mais lentement, en compagnie de l'inconnu, qui se tenait toujours un peu en arrière, comme s'il n'avait pas le droit de marcher de front. Or, M. de

Launay, parfaitement placé, entendit le dialogue suivant, bien qu'il eût lieu à voix couverte, les promeneurs ne faisant jamais plus de trente pas sans revenir sur leurs traces.

— Madame, mon émotion est extrême... elle prouve un profond respect pour votre personne... un dévouement sans bornes.

— Remettez-vous, monsieur. Vous avez à me dire?...

— Que ce moment est le plus beau, le plus heureux de ma vie, puisqu'il m'est permis de croire que vous daignez ne plus me voir avec colère.

— J'avais... je croyais beaucoup avoir à me plaindre, monsieur.

— On n'a cessé de me calomnier aux yeux de la plus auguste et de la plus noble des femmes... les méchants !

Et comme le personnage dans le lyrisme de son indignation élevait un peu la voix, la femme se hâta de l'interrompre.

— Laissons le passé, monsieur. Aujourd'hui *je suis contente de vous* [1], continuez

[1] Tous les mémoires sur l'affaire du collier.

à me servir avec zèle. Je saurai reconnaître votre dévouement.

— Madame ! madame ! toute mon existence vous est consacrée, et dès ce moment...

L'inconnu mit un genou en terre, et prenant la belle main, qu'on ne chercha point à retirer, il la porta à ses lèvres avec une vivacité que le respect vint bien vite tempérer.

— Ah ! mon Dieu ! dit aussitôt la femme en tournant la tête subitement, j'entends venir... retirez-vous... Adieu, monsieur. Voilà madame et la comtesse d'Artois qui viennent me rejoindre. Tenez, monsieur, prenez cette boîte. C'est un gage de réconciliation. Vous y trouverez un papier contenant mes instructions.

Se relevant aussitôt, le personnage se glissa dans un étroit passage qui fendait en deux la charmille ; il effleura presque, en se dérobant, la basque de l'habit de M. de Launay, blotti contre le hêtre, et gagnant rapidement une contre-allée il disparut bientôt dans l'obscurité du bois. Le lieutenant aux gardes françaises venait de reconnaître le

cardinal, le prince Louis de Rohan, l'oncle Rohan de M. de Bellegarde.

Quant à la mystérieuse femme devant laquelle s'était prosterné un si grand dignitaire, il fut aisé à M. de Launay de la deviner. D'ailleurs, ô terrible surprise ! n'avait-il pas distingué dans un pâle rayon ce profil impérial, cette grâce douce et majestueuse qui distinguait la plus belle d'entre les descendantes de la maison de Hapsbourg? Et puis comme preuve suprême, irrécusable, cette voix d'un accent si harmonique n'avait-elle pas vibré jusqu'au fond du cœur du lieutenant aux gardes?

L'apparition s'était éloignée. M. de Launay, qu'un tremblement nerveux avait gagné, quitta sa retraite et chercha par un détour à revenir au poste des gardes sans être remarqué. Ce malheureux clair de lune était si éclatant ce soir-là ! Arthur hâtait le pas, lorsque en doublant l'angle d'une allée large et droite, il crut revoir la femme du rendez-vous qui s'acheminait à pas précipités vers les grilles donnant sur les avenues du parc de Versailles. Cette direction opposée à celle de Trianon fit naître d'incroyables soupçons

dans l'esprit du brave lieutenant. Il reconnut que la femme qui fuyait était accompagnée d'une autre personne vêtue d'une sorte de domino noir, dont les reflets de satin s'argentaient au clair de lune. Cette conversation interrompue si brusquement, et pour une cause imaginaire; ce déguisement, cette fuite précipitée, tout cela parut suspect à Arthur. L'indignation le saisit, la colère lui monta à la gorge, et le voilà qui se mit à la poursuite des deux femmes qui cherchaient à se dérober et à dépasser les grilles du parc royal des Trianons.

M. de Launay était jeune et d'une agilité incomparable ; il prit une allée latérale et courut, sans être remarqué, de manière à dépasser les deux femmes qui avaient sur lui une grande avance et qui marchaient très-vite. Se montrant à elles tout à coup et les prenant en face, il leur barra le passage.

— Qui êtes-vous? dit-il, et d'où venez-vous?

La plus grande et la plus jeune, sans doute, se voilait le visage avec le capuchon de sa mante, qu'elle avait subitement relevé sur sa tête. Sa compagne, vêtue d'un do-

mino de satin noir, répondit sans hésiter :

— Laissez-nous passer, monsieur. Nous revenons de chez la reine.

— Vous mentez! dit le lieutenant. Je vous ai suivies, je sais d'où vous venez.

— Alors, monsieur, pourquoi le demandez-vous? répliqua la même femme avec une insultante ironie.

Or, cette femme-là paraissait âgée de quarante ans environ; elle avait une certaine distinction dans les traits et dans les manières. Son aisance, sa parfaite impassibilité faillirent imposer à M. de Launay. Cependant irrité du soin que mettait la compagne du domino noir à se cacher, le lieutenant tint bon, et s'adressant à celle-ci :

— Vous vous cachez, dit-il; je dois vous arrêter jusqu'à nouveaux renseignements. Je suis l'officier de garde au poste des jardins.

— Ah! monsieur, répliqua toujours la plus âgée, que vous êtes peu courtois! Arrêter des femmes de qualité qui reviennent de chez Sa Majesté...

— Votre costume, madame, dit l'officier, indique une intention de n'être pas reconnue. On ne se rend pas chez la reine en domino.

— J'ai mes raisons pour cela, monsieur.

— Et j'ai les miennes, madame, pour vous arrêter.

Saisissant alors le bras de la personne qui se cachait sous sa mante, M. de Launay intima à la duègne l'ordre de le suivre.

— Je vois, monsieur, que vous choisissez avec discernement, reprit celle-ci avec un affreux sourire de méchanceté. Vous abusez de votre position comme officier de service pour chercher à enlever brutalement une jeune personne de haut rang confiée à mes soins !... La reine sera instruite de cela, monsieur. J'ai du crédit auprès de Sa Majesté.

— Vous ? dit l'officier en haussant les épaules.

— Moi, monsieur.

— Allons, madame, répondit Arthur, vous n'êtes qu'une intrigante...

— Vous êtes un insolent ! répondit la grosse voix d'un homme qui sortit tout à coup d'un taillis voisin.

Cet homme était grand, robuste et armé d'un couteau de chasse dont il fit briller la lame aux rayons de la lune. Presque immé-

diatement parut un second personnage armé comme le premier.

— Ah! ah! dit M. de Launay en tirant l'épée, c'est une bande de voleurs...

Et sans lâcher un moment la jeune femme dont il tenait le bras de la main gauche, il se mit en garde, prêt à bien recevoir ses deux adversaires. Le poste était loin et hors de la portée de la voix. Les deux inconnus parurent délibérer un moment s'ils attaqueraient ou non l'officier aux gardes dont l'attitude ferme les surprenait beaucoup. M. de Launay cherchait à les reconnaître, mais ces deux hommes s'étaient grimé le visage. Cependant, aux quelques mots qu'avait dits l'un d'eux en l'abordant, le lieutenant crut se rappeler le timbre et l'accent de cette voix.

— Eh bien, dit-il, vous ne cherchez pas à m'enlever ma prisonnière? Vous êtes deux lâches!

Lâches, certainement, mais prudents comme deux renards qui, ayant une belle proie en vue, rusent et temporisent. M. de Launay vit avec surprise la femme au domino noir abandonner sa compagne et s'enfuir à toutes jambes escortée de ses deux es-

tafiers. Bientôt il distingua une voiture dans l'éloignement et qui s'approchait de la grille. Les deux inconnus et le domino se jetèrent dans le carrosse qui partit à fond de train, suivant la route de Versailles pour regagner probablement la ville de Paris, ce grand refuge de tant de chevaliers et tant de chevalières d'industrie.

Resté seul dans l'avenue au milieu de la nuit, avec sa charmante prisonnière, M. de Launay sentit sa colère s'éteindre par degrés. Il était pour lui de la dernière importance de connaître celle qu'il avait arrêtée comme suspecte. Il lâcha le bras délicat qu'il avait peut-être serré avec trop de rudesse, et voulant réparer un peu son emportement (M. de Launay était poli envers tout le monde), il offrit ses excuses à l'inconnue en termes très-convenables, mais avec un trouble qu'il était impossible de méconnaître.

— Madame, ajouta-t-il, je vous en supplie, veuillez me dire votre nom et découvrir votre visage. Je ferai de mon mieux pour concilier mon devoir avec la protection que l'on doit à une femme... qui, je l'espère, est digne d'égards.

Alors se plaçant en face des rayons de la lune, la jeune femme rejeta en arrière son capuchon de soie, et M. de Launay poussa un cri déchirant.

Il venait de reconnaître Henriette de Valency.

Le lendemain de ce jour, vers les quatre heures de l'après-midi, deux hommes attendaient, dans une grande anxiété, près des murs du cimetière Saint-Louis, à Versailles, qu'une femme, leur complice, vînt les retrouver et leur rendît compte d'une négociation secrète. L'un était M. de Villette et l'autre le comte de Lamotte, que le lecteur a sans doute reconnus dans les deux estafiers qui avaient favorisé l'évasion du domino noir. Celle qu'ils attendaient était madame de Lamotte, la descendante des Valois et le domino même qui, la veille, à Trianon, était sorti si heureusement d'une intrigue si audacieuse.

— Que diable doit avoir fait l'officier aux gardes de la demoiselle? demanda Villette.

— Qu'importe! répondit le comte, elle a joué son rôle. L'actrice, rentrée chez elle, n'est plus rien aux yeux du public.

— Oui, mais si elle parlait, ajouta Villette.

— Vous êtes trop spirituel, monsieur, reprenait le comte, pour vous fourrer dans la tête qu'une femme compromise et qui n'a joué la ruse que pour venir à bout de ses fins et épouser un marquis qu'elle aime, puisse articuler un seul mot au sujet de l'intrigue dans laquelle elle a trempé ses jolis doigts. Si la demoiselle Henriette de Valency était sans fortune, sans distinction, si elle avait secondé ma femme pour de l'argent, on pourrait la faire parler, la séduire, l'intimider. Mais son but unique a été de déterminer le cardinal de forcer son neveu à l'épouser, elle Henriette. Le billet enfermé dans la boîte donnée au cardinal contient, entre autres choses, vous le savez bien vous, l'injonction de conclure ce mariage... Le cardinal n'aura garde de vouloir déplaire à la reine, en ce moment. Henriette a des chances pour devenir marquise. Donc, je vous le répète, elle gardera le plus profond secret sur notre parade des charmilles.

— Mais l'officier aux gardes qui l'a arrêtée?

— Eh bien, reprenait Lamotte, il aura touché ses honoraires, c'est-à-dire qu'il aura déposé mille baisers tendres sur les mains

de la belle Henriette ; celle-ci, fine et prévoyante, se sera fait ramener à Versailles par le bel *Alcindor,* et elle aura gagné Paris une heure après. L'officier, en revenant au poste, aura fait de l'héroïsme et raconté à ses vieilles bêtes de grenadiers comme quoi il avait été surpris par des voleurs.

— Allons, allons, disait Villette, vous arrangez les choses comme dans un roman.

— Je fais de l'histoire, monsieur. Mais voici, je crois, notre providence...

Une femme arrivait, en effet, par une allée déserte. C'était madame de Lamotte. Elle était pâle... une émotion extrême rendait sa marche incertaine...

— Tout est perdu ! dit Villette, elle n'a pas les diamants !

— Allons donc, oiseau de mauvais augure ! répliqua Lamotte qui connaissait mieux que personne la descendante des Valois.

Les deux compagnons coururent au-devant d'elle.

— Eh bien ? dit le comte.

— Eh bien, mon ami !... voici...

Elle ne put articuler un mot de plus en ce moment, mais elle sortit de dessous sa

mante le grand et bel écrin que ces messieurs reconnurent parfaitement, pour l'avoir vu et admiré chez Bœhmer.

— Ah ! c'est du génie ! dit Villette. Comment ce royal collier est-il donc arrivé sans encombre du magasin du joaillier sous les murs de ce cimetière ?

— Taisez-vous donc, corneille ou corbeau ! répliqua Lamotte en s'emparant de l'étui dont le poids le fit sourire de joie et d'orgueil.

— Mes amis, dit d'une voix saccadée la dame Lamotte, en deux mots, voici la chose : le cardinal, ravi, fasciné, transporté de son rendez-vous d'hier soir, a fait mander chez lui, ce matin, Bœhmer, qui est arrivé à Versailles avec le collier. Il l'a remis au cardinal ; le cardinal lui a compté cent mille écus en or, que, grâce à mes soins, le financier Saint-James lui avait prêtés. Plus, il lui a souscrit des billets pour le reste de la somme. Bœhmer est reparti pour Paris, ivre de joie. Je me suis rendue chez le prince de Rohan. Le cardinal m'a baisé les mains... oui, messieurs ! puis, après avoir relu le billet de la reine, celui de la boîte, qui le priait de me

remettre le collier pour Sa Majesté, il me l'a... livré !

— Et le voici, dit Lamotte. Allons, fouette postillon ! la chaise de poste nous attend. Nous serons à Calais demain soir et à Londres après demain. Madame, ajouta-t-il en la saluant avec admiration et tendresse, nous sommes vos dévoués serviteurs et vous nous retrouverez à l'hôtel de *Lancastre,* que vous connaissez fort bien, en la Cité de Londres.

— Adieu, mes amis, et bon voyage ! vous emportez les plus beaux diamants de l'Europe.

On se sépara après de rapides serrements de mains. Une demi-heure après, la descendante des Valois partait pour Paris.

V

Le petit salon du roi.

Le 15 août de l'année 1786, de grand matin, les cloches de toutes les paroisses de Versailles carillonnèrent à toute volée, en l'honneur de la grande et joyeuse fête de l'Assomption. Ce jour-là aussi était pour la cour de France une fête particulière; à pareil anniversaire, on renouvelait, tous les ans, à la chapelle du château royal, la solennité du *vœu de Louis XIII.*

A la grande aumônerie tout le monde était sur pied dès l'aube du jour. M. le cardinal de Rohan devait officier avec toutes les pompes du pontificat. Le prince venait d'expé-

dier quelques lettres importantes, et il était encore dans son cabinet en compagnie de son grand vicaire, M. l'abbé Georget, et du baron de Planta, un de ses amis, lorsque l'huissier vint prévenir Son Éminence de l'arrivée du marquis de Bellegarde.

— Mon neveu! dit le prince de Rohan, certainement, qu'il entre. On a levé les arrêts pour lui hier soir. Je lui sais gré de son empressement à venir me voir.

Henri de Bellegarde entra et alla se jeter dans les bras du bon cardinal qui le reçut avec attendrissement.

— Eh bien, lui dit-il, vous voilà libre... et bien décidé à être sage, n'est-ce pas?

— Sage! oui, mon oncle, je le serai, car j'espère qu'on le sera envers moi. Mais, M. le cardinal, ajouta-t-il, je vous trouve aujourd'hui un air de bonheur qui me ravit de plaisir.

— Mon ami, j'ai sujet d'être content. Mes ennemis, grâce à Dieu, ne peuvent plus me nuire... j'ai tout pardonné, ajouta Son Éminence avec beaucoup de noblesse.

— Et moi, dit Henri, je chercherai à oublier.

— Il faut pardonner, Henri, dit le cardinal.

— Donnez-moi donc un peu de vos trésors de charité, monseigneur ! répliqua le marquis.

Son Éminence avait quelques confidences à faire à M. de Bellegarde. Elle congédia amicalement le baron de Planta et l'abbé Georget; quand ils furent seuls, l'oncle et le neveu se prirent les mains encore et se regardèrent en souriant.

— Mon ami, dit M. de Rohan, j'ai à vous parler sérieusement; nous avons peu de temps aujourd'hui. Il est déjà six heures du matin, et je dois me rendre à neuf heures à la chapelle, c'est jour de grande solennité... Vous assisterez, si cela vous est agréable, à ma toilette... Oh ! nous serons très-brillant !

— Monseigneur, reprit Henri, je dois moi-même prendre le service dans la matinée; c'est une galanterie de M. l'aide-major, marquis d'Agoult; le lendemain de ma sortie des arrêts, il m'a désigné pour le poste du château, voulant que le roi puisse me parler; vous me voyez, pour cela, en grande tenue.

— En effet, dit le cardinal, vous êtes très-

beau, l'uniforme vous va à ravir. Mais il s'agit d'autre chose, voici en deux mots ce que j'ai à vous dire, sauf à en reparler plus tard ; asseyez-vous.

M. de Bellegarde prit un fauteuil près de la table sur laquelle étincelaient quelques ornements pontificaux. Le prince de Rohan resta debout, ayant à la main des papiers qu'il déposait, un par un, sur une étagère près de la cheminée.

— Parlez, M. le cardinal, dit Henri, vous me donnerez la moitié de votre esprit, l'autre moitié restera aux grandes affaires de la grande aumônerie, à ce que je vois : César dictait à quatre secrétaires en même temps.

— Fort bien ! reprit Son Éminence en continuant à classer ses papiers. Voici : il y a par le monde une personne charmante à laquelle vous vous intéressez vivement et dont l'intérêt pour vous n'est pas moins sincère, ardent même. Je me sers du mot *intérêt*, monsieur, comme expression très-affaiblie d'un autre sentiment.

— Oui, monseigneur, dit Henri ; nous sommes ici à la grande aumônerie.

— C'est cela. Or, cette personne est de

bonne maison, à ce qu'il paraît; elle a les meilleurs sentiments; elle s'est attachée à vous aveuglément... Elle est digne d'une honorable position... Me comprenez-vous?

— Parfaitement, M. le cardinal, dit Henri. Mais comment savez-vous...?

— C'est mon secret. Or, cette personne m'est recommandée très-vivement.

— Par qui, monseigneur?

— C'est encore mon secret. Voyons, mon cher Henri, mettez la main sur votre conscience : ne devez-vous pas en homme d'honneur songer à légitimer...?

— Un mariage, monseigneur! dit M. de Bellegarde avec saisissement. Mais... c'est impossible!

— Ne dites pas cela, Henri, reprit le cardinal. Il est toujours possible d'être honnête homme. Je prendrai des renseignements positifs sur la personne en question et nous verrons.

M. de Bellegarde baissa la tête, sérieusement préoccupé.

— Vous devenez triste, Henri, reprit le cardinal. Oh! je ne veux pas qu'il en soit ainsi aujourd'hui. C'est un beau jour pour

vous, pour moi, pour tout le monde. Allons, allons, mon cher enfant, de la joie, s'il vous plait. Vous êtes désigné pour un poste d'honneur ; vous vous rendrez dans la grande galerie à l'heure de la réception. Je vous présenterai moi-même au roi... Sa Majesté vous parlera... N'êtes-vous pas très-heureux ?

— Enchanté, monseigneur ! dit Henri en soupirant.

— Eh ! oui, certainement, reprit le bon prince de Rohan, les choses humaines sont ainsi : bonheur et tristesse ; alternative douce et cruelle ! Allons, voyons donc, mon cher lieutenant aux gardes françaises, vous rentrez en grâce aujourd'hui, et j'y suis rentré moi-même depuis deux jours.

M. de Bellegarde releva subitement la tête à ces paroles ; il remarqua avec surprise l'expression de joie triomphante qui éclairait le front du prince de Rohan.

— Depuis deux jours, monseigneur ! reprit Henri. Eh ! qu'est-il donc arrivé ?

— Rien, rien, dit M. de Rohan. Je suis content, ne m'en demandez pas davantage.

En ce moment, la porte du grand cabinet s'ouvrit à deux battants, et l'huissier pro-

nonça ces paroles qui suffisaient seules pour être introduit :

— De la part du roi !

Un gentilhomme de la chambre de Sa Majesté parut sur le seuil, en grand costume, et s'avança vers M. le cardinal, après l'avoir salué deux fois. M. de Bellegarde s'était levé, comme frappé d'un coup électrique. Il céda le passage au gentilhomme qui, s'approchant du prince de Rohan, lui dit avec un calme officiel :

— Le roi m'a ordonné d'inviter M. le cardinal, prince de Rohan, à se rendre à neuf heures moins un quart dans le cabinet de Sa Majesté.

Sans prononcer un mot de plus, M. le gentilhomme de la chambre salua et allait se retirer, lorsque le cardinal fit quelques pas pour l'accompagner jusqu'au milieu de l'appartement ; là il s'inclina et répondit :

— Je me rendrai aux ordres du roi.

Le gentilhomme sortit ; les deux battants de la porte se refermèrent, et le cardinal, frappé d'étonnement, se retourna vers le marquis de Bellegarde dont la surprise était extrême aussi. Une vague inquiétude était

venue assombrir le beau visage de M. de Rohan. Henri avait, à part lui, des pressentiments singulièrement tristes. Rompant tout à coup le silence :

— Qu'est-ce que cela, monseigneur? dit-il.

— J'ignore..., répondit le prince en regagnant le côté du cabinet où il classait ses papiers. J'étais au cercle du roi. Sa Majesté fut pour moi d'une extrême bonté, cependant je crois avoir remarqué chez elle une assez vive préoccupation en m'adressant la parole.

— M. le cardinal, reprit Henri de Bellegarde, vous avez beaucoup d'ennemis.

— Ils me font bien de l'honneur de me haïr! répondit le cardinal; quant à moi, je les connais trop bien pour leur rendre la pareille.

— Les connaissez-vous tous, monsieur?

— Hélas! non, dit M. de Rohan en jetant les yeux sur le crucifix posé sur la table, mais Dieu m'aidera... les calomnies cesseront.

Le marquis le vit prendre une sonnette d'argent pour appeler ses gens. Il était temps de songer à la toilette de monseigneur. Un

valet de chambre entra. Henri prit congé du prince en le priant de l'informer de tout ce qui pourrait survenir, *heur* ou *malheur*.

— Heur ou malheur ! répéta le cardinal, oui, mon ami, vous saurez tout. Adieu, rendez-vous au poste qui vous est confié.

— Au grand vestibule du rez-de-chaussée, près de l'escalier d'honneur, reprit M. de Bellegarde ; je serai là avec mes grenadiers.

Il sortit, laissant le cardinal de Rohan aux mains de ses gens qui allaient le revêtir de ses habits pontificaux ; l'audience du roi ne devait précéder la messe solennelle que de quelques instants.

Huit heures et demie sonnaient à la grande horloge. MM. les gardes du corps, réunis dans leur salle, répondirent à l'appel du major qui désignait à chacun le poste qu'il devait occuper à la chapelle pendant la messe du roi. Un gentilhomme de la chambre attendait dans le grand vestibule, attenant au salon des gardes, l'arrivée du grand aumônier pour l'introduire aux appartements de Sa Majesté. Des bruits étranges circulaient parmi les officiers et les dignitaires de la cour qui arrivaient successivement, tous

en grand costume. Enfin, parut un huissier à chaîne d'or précédant Son Éminence.

M. le cardinal de Rohan était revêtu de la robe rouge et de l'hermine des princes de l'Église. Le cordon bleu en sautoir descendait sur sa poitrine, soutenant l'étincelante plaque de l'ordre des chevaliers du Saint-Esprit; la croix archiépiscopale d'or ciselé se montrait au-dessus. Il avait à la main la barrette rouge. Un valet de chambre, portant l'habit noir et l'épée d'acier, soutenait la queue de la robe. M. de Rohan était certainement dans ce moment-là le plus majestueux prélat de la chrétienté. Quand il parut, les deux gardes du corps, placés en faction à la porte de la salle, le saluèrent du salut militaire; les deux autres gardes, debout et la carabine au bras, formaient la haie. Le gentilhomme de la chambre s'inclina devant Son Éminence et il la précéda, passant par les grands appartements pour se rendre au salon du conseil. Le prince de Rohan devait être introduit dans le petit salon du roi.

Là le battant doré de la porte s'ouvrit; M. le gentilhomme de la chambre s'arrêta,

cédant le pas au cardinal, et il dit à haute voix :

— Monseigneur le grand aumônier de France !

Deux personnes étaient seules dans ce joli salon vert dont l'ameublement était une merveille d'élégance et de bon goût, comme toutes les fantaisies coquettes de Louis XV. On remarquait, entre autres choses précieuses, la statuette équestre de Henri IV, en argent massif; ce chef-d'œuvre de ciselure qui depuis Louis XIV était conservé dans les petits appartements; statuette qui plus tard fut emportée dans l'exil comme un palladium par les descendants directs du grand roi.

Louis XVI se promenait d'un angle à l'autre du salon, les mains dans les poches, l'air soucieux. Il était vêtu d'un habit de soie gros bleu, bordé d'un filet d'or d'une admirable broderie. Le chapeau et l'épée étaient déposés sur un fauteuil. Au nom du cardinal, le roi s'arrêta au milieu du salon, faisant face à la porte d'entrée, et il jeta un coup d'œil inquiet sur le prince de Rohan. Celui-ci entra, seul, l'air majestueux, mais doux et soumis, saluant avec dignité, et attendant les

ordres de Sa Majesté avant de s'approcher d'elle.

— Venez, M. le cardinal, venez, dit le roi dont la figure s'éclaira tout à coup d'un rayon d'affabilité; approchez-vous.

Et comme Louis XVI se retournait pour aller à une petite table sur laquelle quelques papiers étaient déposés, M. de Rohan vit tout à coup près de la cheminée la plus belle, la plus triomphante des femmes, dans tout l'éclat d'une toilette de cérémonie. C'était la reine. Sa Majesté, paraissant fort occupée d'un rosier de Java placé dans une jardinière, ne daigna pas se retourner; elle touchait les unes après les autres les tiges des roses dont les reflets pourpre et nacarat absorbaient toute son attention. Le cardinal, immobile au milieu du salon, le regard baissé, mais le front haut, attendait tout événement.

— Voici, lui dit le roi avec une vivacité contenue, un papier que je vous invite à lire. Reconnaissez-vous cette écriture?

— C'est la mienne, sire, répondit le cardinal dont le visage se colora légèrement.

— Ah! fort bien, reprit le roi. Cette lettre est adressée à une femme très-suspecte,

que je ne nommerai pas ici. Cette lettre est écrite dans des termes affectueux qui prouvent une confiance illimitée en cette femme.

Le cardinal ne répondit pas. Le roi reprit le papier et il en remit un autre au cardinal.

— Ceci, monsieur, dit-il d'un accent plus sec, est un placet du joaillier Bœhmer adressé à la reine. Bœhmer félicite la reine d'avoir acquis depuis peu de jours les plus beaux diamants de l'Europe. Il la remercie d'un à-compte de cent mille écus que la reine lui a fait remettre; il la supplie de ne pas l'oublier pour les quinze cent mille francs qui lui restent dus. Connaissez-vous *cela*, M. le cardinal? Quant à la reine, elle suppose que Bœhmer est devenu fou...

Le prince de Rohan voulut répondre; la parole expira sur ses lèvres.

— Enfin, dit le roi dont le visage s'enflammait par degrés, voici un billet saisi dans les papiers de la femme suspecte; lisez-le.

Il le livra au cardinal qui, en le prenant d'une main tremblante, essaya de le lire. Le billet était adressé à la comtesse de Lamotte, et censé de l'écriture de la reine. Sa Majesté remerciait madame de Lamotte de ses soins;

elle acceptait les offres de M. le cardinal de Rohan, qui se chargeait d'acheter en son nom le collier au joaillier Bœhmer, et parlait de sa vive reconnaissance pour le service que lui rendait le cardinal. Il était signé : *Marie-Antoinette de France.*

— Comment se fait-il, dit le roi en reprenant brusquement le papier des mains de Son Éminence, qu'un prince de la maison de Rohan, et un grand aumônier, ait pu croire que la reine signait *Marie-Antoinette de France?* Personne n'ignore cependant que les reines ne signent que leurs noms de baptême. J'ai d'autres lettres de vous, monsieur; à Bœhmer, à la dame Lamotte. Vous avez trempé dans une intrigue, ou bien vous avez été dupe d'une odieuse trame ourdie par des faussaires. Expliquez-vous.

Le cardinal pâlissait à vue d'œil, il s'appuya contre la table et répondit d'une voix altérée :

— Sire, je suis trop troublé pour pouvoir me justifier complétement. J'ai été victime d'une horrible intrigue. J'ai été fasciné... l'envie que j'avais de plaire à S. M. la reine m'a aveuglé... J'ai cru, je l'avoue...

Ici la voix s'éteignit. La reine, oubliant les roses de Java, s'était vivement retournée. Un sourire de dédain était sur ses lèvres; dans ses yeux brillait un regard d'une telle colère, que M. de Rohan en fut comme foudroyé. Et pourtant qu'elle était noble et belle, dans ce moment-là, la fille de Marie-Thérèse, la fière archiduchesse de la maison d'Autriche, la souveraine de France!...

— Remettez-vous, M. le cardinal, dit le roi que la pitié venait de gagner. Je désire ne pas vous trouver coupable. Passez dans mon cabinet; vous y aurez des plumes, du papier et de l'encre; écrivez ce que vous avez à me dire.

Lui-même alors ouvrit la porte du cabinet voisin. Le cardinal revint un quart d'heure après. Il présenta au roi une feuille de papier qu'il avait remplie d'une écriture rapide.

Le roi lut des yeux la prétendue justification. Froissant ensuite le papier, il dit sèchement au prince de Rohan :

— Retirez-vous, monsieur.

Le cardinal, en traversant les grands appartements, semblait reprendre tout ce qui

lui avait manqué de courage dans le salon du roi. Sa démarche devenait plus assurée, et il levait la tête comme pour essayer d'une fierté héréditaire dans sa famille. Il était suivi par le baron de Breteuil. La cour entière regardait en silence passer le grand aumônier ; une vive anxiété se montrait sur tous les visages. Arrivé à la salle des gardes du corps, Son Éminence ralentit le pas ; c'était un défi...

Ce fut alors que cet ordre terrible éclata comme un coup de tonnerre :

— Arrêtez M. le cardinal de Rohan !

L'ordre partait de la bouche de M. de Breteuil, qui l'appuya d'un geste impératif. Un frémissement général succéda au silence. Trois gardes du corps s'avancèrent et firent escorte au grand aumônier pour le reconduire à son appartement. Le prince de Rohan marcha entre deux gardes ; le troisième le précédait ; tous trois ayant le mousquet au bras.

Une heure après, au rez-de-chaussée du bâtiment royal donnant sur la rue des Réservoirs, une porte s'ouvrit sous le vestibule qui menait à un escalier de service ; des gar-

des du corps réunis attendaient le cardinal. Le prince descendit cet escalier et s'arrêta pour donner le temps à un carrosse de s'avancer. Alors un brigadier des gardes du roi, s'adressant à un lieutenant aux gardes françaises qu'on avait mandé, lui dit ces paroles sévères :

— Monsieur, voici un ordre écrit du cabinet de Sa Majesté. Le roi vous ordonne d'escorter, en compagnie d'un garde du corps, M. le cardinal, prince de Rohan, et de l'écrouer à la prison de la Bastille. Vous monterez dans le carrosse avec M. d'Argentan.

Le grand aumônier passa du vestibule à la voiture très-résolûment ; le garde du corps, M. d'Argentan, le suivit, et celui qui monta après eux était le marquis de Bellegarde, officier aux gardes françaises, de service ce jour-là.

Henri, pâle, les yeux ardents, le cœur soulevé de rage, escortait son oncle jusqu'à la tour de la Bastille et il avait pour acolyte, dans cette terrible mission, son ennemi mortel à lui, le garde du corps avec qui il devait se couper la gorge.

Le carrosse partit au galop, sans escorte

à cheval, mais ayant deux exempts de la lieutenance de police en place du laquais. L'heiduque du prince voulut s'élancer derrière la voiture pour suivre son maître ; les exempts le repoussèrent brutalement.

M. de Rohan vit cela, et il fut assez heureux pour lancer, par la portière, un papier plié qu'il cachait dans sa main. L'heiduque sauta sur le papier et partit comme un trait, en gagnant des rues détournées.

VI

Une visite inattendue.

Le soir même du jour de l'arrestation de M. le cardinal de Rohan, des crieurs publics colportaient dans toutes les rues de Paris la relation imprimée de l'événement du matin, avec les noms de tous ceux qui avaient pris part dans l'affaire du collier. Cette relation était officielle. Mais ce qui échappait à la police, c'était bon nombre de pamphlets très-acerbes pour la cour et qui circulaient sous main. Une vive agitation se manifestait dans la ville.

Les bruits les plus étranges couraient le

monde. On parlait de plusieurs arrestations importantes pour le lendemain. Quelques personnes même assuraient que M. le prince de Condé, proche parent du cardinal de Rohan, avait le jour même adressé verbalement au roi et à la reine des réclamations qui ressemblaient fort à des remontrances. On ajoutait que les gardes françaises prenaient parti pour le prince de Condé, et que plusieurs cartels avaient été déjà adressés à des gardes du corps de la part de quelques amis fort effervescents du marquis de Bellegarde.

Dans cette même soirée, vers les neuf heures, une voiture s'arrêtait devant la grille de la maison de mademoiselle de Valency. Un jeune homme vêtu d'un habit de chasse sortit du carrosse et sonna brusquement. Le dogue se mit à aboyer avec fureur, et le domestique qui survint fut effrayé de l'extrême agitation du cavalier qui sonnait.

— Tu ne me reconnais donc pas? s'écria celui-ci. Ouvre donc...

La grille fut ouverte. Le carrosse partit. Le cavalier traversa la cour, et ouvrant lui-même la porte de la maison, sans attendre le domestique, il traversa rapidement le ves-

tibule et gagna le salon du rez-de-chaussée. Là, passant le seuil sans être annoncé :

— C'est moi, mademoiselle, dit-il, c'est moi !

C'était lui, en effet, M. de Bellegarde. Mais après avoir fait deux pas, le marquis s'arrêta tout à coup, comme pétrifié. Un homme était aux genoux d'Henriette et lui baisait les mains avec passion. Cet homme avait le dos tourné, Henri ne le reconnut point d'abord. Dans le premier mouvement de colère, M. de Bellegarde tira son couteau de chasse. Henriette jeta un cri. L'étranger se releva brusquement, faisant volte-face : c'était M. de Launay.

— Ah ! dit le marquis en rengainant la lame. L'aventure est charmante, elle est le complément de ma journée d'aujourd'hui.

M. de Launay fit quelques pas vers son ami, et lui répondit avec beaucoup de calme .

— Ne jugez pas si vite. Je suppliais mademoiselle de céder à mes conseils...

— Par Dieu ! je n'en doute pas, monsieur ! répliqua Bellegarde avec une amère ironie.

— Marquis, si vous vous trompiez ?... ajouta de Launay.

— Me tromper? mais la chose est assez claire, monsieur! Voulez-vous que je vous prie de recommencer? Et vous, mademoiselle, ajouta-t-il, serez-vous de cet avis-là aussi?

Henriette ne répondait pas. Elle était fort pâle, mais rien n'annonçait chez elle un grand embarras.

— Allons, dit le marquis, on ne cherche pas même à justifier la chose par tous les mensonges roses et délicats qui, ordinairement, viennent voltiger sur les lèvres d'une jolie femme prise en flagrant délit.

Le visage d'Henriette se colora subitement. Elle fit une charmante moue et regarda le marquis avec assurance.

— En flagrant délit! s'écria M. de Launay. Non, monsieur.

— Et comment appelez-vous cela, monsieur? demanda Henri dont les regards flamboyaient.

— Mon ami, dit Arthur, je comprends votre colère... vous avez eu aujourd'hui un très-grand sujet de chagrin, vous avez déployé une fermeté admirable, mais les forces manquent à la fin, n'est-ce pas? il faut céder à l'irritation...

— Or çà, M. de Launay, répliqua le marquis en riant d'un rire nerveux, voulez-vous railler?...

— Moi? répondit Arthur, non, mon ami.

— Tonnerre de Dieu! s'écria Bellegarde, me prenez-vous pour un niais?

— Je vous prends pour une tête emportée, souvent en délire, mais pour un cœur généreux aussi.

— Allons donc, monsieur! dit Henri, laissons les compliments. Vous étiez ici en bonne fortune à mes dépens, quand j'achevais mon service à Versailles, moi, après avoir rempli jusqu'au bout le plus cruel devoir. Vous profitiez, monsieur...

— Assez! dit de Launay. Je vous répète que c'est assez et que vous êtes un fou.

— Et vous un traître! répliqua le marquis.

Mademoiselle de Valency se leva pour mettre fin à cette querelle qui prenait un caractère violent. Mais M. de Launay l'assura avec une grande dignité que tout s'arrêterait après qu'il aurait dit quatre paroles à M. de Bellegarde. S'approchant alors du marquis, il l'invita à venir dans un coin du salon. Là il lui dit très-posément :

— Écoutez-moi, monsieur. Entre vous et moi on peut parler la main sur le cœur. Quel est le traître ici? quel est le traître, ou de celui qui abuse de la crédulité d'une femme qui se croit aimée, et qui n'est au fond qu'un passe-temps, un pis-aller... ou de celui qui au fond de l'âme a conçu pour cette femme une violente mais sincère passion?

— Vous? s'écria Bellegarde.

— Moi! dit de Launay.

— Vous me trompez...

— Plût au ciel! répondit Arthur.

— Et mademoiselle sans doute acceptait?...

— Mademoiselle, à qui je montrais les dangers d'une position compromise, acceptait mes conseils, monsieur.

— Et vos baisers sur ses belles mains.

— Et mes baisers sur ses belles mains.

— Fort bien, monsieur! fort bien! Et cette position compromise était sans doute celle que je lui ai faite?

— Non, monsieur.

— Je ne comprends pas, dit Bellegarde en ouvrant de grands yeux.

— Il est inutile que vous compreniez en-

core, répliqua de Launay. Mademoiselle de Valency court en ce moment un grand danger et je veux la sauver.

A peine de Launay achevait-il de prononcer ces mots, qu'on ouvrit les deux battants de la porte du salon. Un officier à robe courte, un huissier délégué par le procureur général au parlement, parut dans le salon escorté de deux exempts.

— Au nom du roi, dit-il, je viens arrêter la demoiselle Henriette de Valency, accusée d'avoir pris une part active dans l'affaire d'escroquerie relative aux diamants enlevés à Bœhmer, joaillier de la couronne; d'avoir, sous un déguisement, et comme complice de la dame Lamotte, abusé du nom de Sa Majesté la reine et donné un rendez-vous la nuit, à Trianon, à M. le prince de Rohan...

— N'achevez pas! s'écria Henriette presque folle d'épouvante. N'achevez pas! me voici, emmenez-moi.

M. de Bellegarde tira le fer, et rugissant de colère il allait s'élancer sur l'officier du parquet, lorsque de Launay l'arrêta par ces mots:

— Monsieur, au nom de la reine, revenez à vous, cessez toute violence.

Le couteau de chasse tomba des mains d'Henri de Bellegarde, une sueur froide lui gagnait le front; il se sentit défaillir. M. de Launay le reçut dans ses bras et le déposa sur un fauteuil.

Tandis que cela se passait ainsi dans un angle du salon, les deux exempts s'étaient avancés. Mademoiselle de Valency consulta du regard Arthur de Launay, qui lui fit signe d'obéir. Sonnant alors une de ses femmes, elle demanda une mante. Elle prit ce vêtement avec vivacité, puis elle dit à l'huissier et aux exempts :

— Marchons, messieurs, je saurai me justifier.

M. de Launay courut à elle et lui serra les mains.

— Allez, dit-il, allez, je veillerai sur vous.

Henriette, pâle, mais très-digne et sans peur, sortit du salon en suivant les gens du roi. Arrivée dans la cour, elle trouva une voiture qu'on avait amenée; elle y monta seule et résolûment. L'huissier ordonna aux deux exempts de se placer, l'un sur le siége à côté du cocher, l'autre derrière la voiture. Lui-même sortit à pied. La voiture roula sur

le pavé de la cour, gagna la rue de la chaussée dans la direction des boulevards et prit le chemin de la prison de la Conciergerie.

Quand M. de Bellegarde revint à lui, il se retrouva avec étonnement dans le salon solitaire et tête à tête avec M. de Launay. Se rappelant la scène qui venait d'avoir lieu, il jeta un cri. Arthur lui prit les mains :

— Ami, lui dit-il, je suis là, vous m'avez mal jugé... mais je suis encore à vous, mon ami.

— Ah ! s'écria Bellegarde en se jetant dans ses bras, c'est trop d'épreuves douloureuses!...

Deux larmes tombèrent des paupières de ce fier et bouillant jeune homme ; deux larmes de colère et d'indignation.

— Oui, oui, s'écria-t-il encore, je me vengerai !... On m'a poussé à bout... On a abusé du pouvoir, de la force; on a été impitoyable... mon ami, je me révolterai avec les mécontents... avec nos grenadiers, la Bastille tombera !

— Marquis de Bellegarde, reprit M. de Launay avec une admirable dignité, vous êtes officier du roi... vous avez prêté ser-

ment au drapeau. En attaquant la royauté vous devenez parjure, et... vous vous rangez du côté des ennemis de la reine.

— Ah! que dites-vous là? répliqua en frissonnant Henri. La reine! jamais! Douce et cruelle Majesté! elle a été impitoyable; et pourtant, ô mon ami! je sens que j'aime cette femme plus que jamais.

M. de Launay amena son ami à Versailles et il ne le quitta plus pendant quelques jours. M. de Bellegarde fut atteint d'une fièvre cérébrale qui donna de sérieuses inquiétudes à ses amis et aux grenadiers de la 4e compagnie des gardes françaises, qui avaient pour lui un vif et sincère attachement.

VII

Trois ans après. — La terrasse du château.

Vers les derniers jours de février de l'année 1789, le froid rigoureux qui depuis quatre mois n'avait cessé de sévir, perdit tout à coup de son intensité. Aux vents du nord succédaient de tièdes haleines. La nature engourdie semblait renaître à la vie. Un soleil pâle se montrait enfin, se dégageant peu à peu de ces immenses amoncellements de nuées qui fermaient l'horizon depuis si longtemps. A ces limpides rayons tout reprenait le sentiment de l'existence. Les premières brises étaient encore bien loin ; mais on les

pressentait cependant à ce je ne sais quoi de doux et de vital qui égayait le cœur; à ces aromes inconnus dont l'air s'imprégnait.

Paris et Versailles, comme toute la France, avaient beaucoup souffert pendant cet hiver désastreux. La cherté du bois et du pain était venue ranimer chez les classes pauvres ce vif sentiment de colère contre les castes élevées, qui couvait et s'alimentait sourdement au fond des cœurs. La cour de France cependant avait donné pendant tout l'hiver l'exemple de la modération pour elle-même et l'exemple de la prodigalité envers le peuple souffrant. Les fêtes de Versailles s'étaient réduites à quelques réceptions intimes, à quelques soirées de famille où les enfants de France et leurs jeunes amis avaient eu seuls des amusements. Une vague inquiétude gagnait les esprits. On aspirait à un avenir meilleur, mais inconnu; et cette renaissance dont on se sentait le besoin, que l'on désirait avec ardeur, on la redoutait en même temps.

Sur la terrasse du château de Versailles, du côté de l'Orangerie, un officier portant l'uniforme des gardes françaises paraissait attendre quelqu'un avec une assez vive im-

patience. Il était environ onze heures du matin ; la journée était belle, fraîche et égayée par un soleil éclatant, mais tiède ; un soleil de février. La gelée avait cessé, quoique tous les bassins du parc de Versailles, le grand canal et les étangs fussent encore pris sous une énorme couche de glace.

L'officier aux gardes portait un large manteau bleu, brodé au collet d'un galon d'argent. Le sable de la terrasse était sec, à moitié condensé par le froid, l'officier pouvait en toute sûreté se promener du *parterre d'eau* à la rampe de fer de l'Orangerie, sans craindre d'altérer l'éclat de ses souliers à boucles d'or, et la pureté de ses bas de soie d'un blanc rosé.

Cependant au bout d'une demi-heure passée à regarder tantôt la façade du château, tantôt les groupes de bronze et les vases de marbre de la terrasse, tantôt le ciel qui s'irisait d'un bleu pâle, l'officier vit venir du côté du grand escalier de l'Orangerie un homme portant, comme lui, un manteau d'uniforme, et suivi d'un domestique en livrée. L'officier se hâta d'aller à lui ; c'était un de ses chefs, un aide-major aux gardes fran-

çaises. Le domestique reçut de son maître quelques ordres à voix basse, et se dirigea seul du côté du château.

— Vous m'attendiez avec impatience, dit l'aide-major au jeune officier. J'avais à expédier un courrier pour le colonel qui, par parenthèse, devrait être arrivé depuis quelques jours. Eh bien, ajouta-t-il d'un air amical, nous voici au moment de notre audience. Il est midi... la garde montante vient de relever les postes... nous serons reçus bientôt.

Il jeta un coup d'œil sur la toilette de son jeune compagnon dont le manteau entr'ouvert laissait voir toute la personne.

— Oh! oh! dit l'aide-major, vous voilà en grande tenue! c'est à merveille. Ah! l'étiquette! l'étiquette!... on ne l'a que trop souvent mise à la porte de ce magnifique château. Si Louis XIV revenait à Versailles...

— Oui, M. le major, reprit le jeune officier, il serait assez surpris. Mais le roi est le meilleur de tous les souverains, c'est un père qui veut le bonheur de ses enfants; il comprend les exigences, les besoins des temps...

il cède, il accorde, il se dépouille... Espérons qu'on lui en tiendra compte.

— Espérons! dit le major avec un grand soupir d'incrédulité.

Si le lecteur est impatient d'apprendre les noms des deux officiers qui se promenaient ainsi sur la terrasse du château par une belle journée du mois de février, nous lui dirons sans plus de détours que l'un, le plus jeune, était M. de Launay, toujours lieutenant aux gardes françaises, et l'autre, l'aide-major, M. le marquis d'Agoult que nous avons entrevu déjà quelquefois.

Qu'était devenu M. de Launay depuis l'*affaire du collier,* comme on disait alors, et M. de Bellegarde, son ami, quelle avait été sa destinée? Le lieutenant aux gardes françaises, causant avec le major sur la grande terrasse de Versailles, prendra soin probablement de nous apprendre tout cela. La conversation entre eux s'était engagée cordialement. M. d'Agoult était un des plus nobles types de l'honneur militaire; il avait une estime toute particulière pour de Launay, qu'il regardait comme un des officiers les plus distingués et les plus intrépides.

— M. le major, reprenait de Launay, j'ai promis d'être sincère, je le serai. De retour au régiment depuis quinze jours, et après une absence de près de deux ans, par suite d'un congé illimité, je n'ai pu encore trouver l'occasion de répondre à l'intérêt que vous me témoignez. Le lieu et l'heure ne sont pas très-favorables pour un récit assez long et fort sérieux; mais je puis vous rendre compte en quatre mots de ma destinée, sauf à reprendre les détails un autre jour.

— Fort bien, dit le major en tirant sa grosse montre d'or enrichie de rubis, nous avons une demi-heure. Voyons; le cardinal de Rohan fut écroué à la Bastille d'où il sortit quelques semaines après avec tous les honneurs du procès jugé par le parlement. La dame Lamotte, condamnée, marquée (elle méritait d'être fouettée) et enfermée à l'hôpital pour la vie, trouva moyen de se sauver par l'entremise d'une bonne religieuse qui l'invita, en prenant congé d'elle, à ne pas se faire *remarquer* (ces charmantes sœurs grises ont toutes de l'esprit); le faussaire Villette fut banni à perpétuité; Lamotte fut condamné par contumace aux galères pour

la vie; et ces deux bons sujets courent, dit-on, ensemble l'Europe pour la vente des diamants; la famille de Rohan, sans y être obligée par l'arrêt, paya cependant (et ce sera son éternel honneur) une somme de seize cent mille francs au joaillier Bœhmer qui, par parenthèse, a disparu. Quant à M. de Cagliostro, impliqué je ne sais comment dans le procès, il fut mis hors de cause. A merveille jusque-là. Mais la jeune femme, ou la jeune fille, comme vous voudrez, celle qui fut arrêtée et mise à la Conciergerie, c'est une autre question. Je ne puis rien préciser sur ce point-là, et l'on m'a dit, monsieur, que vous seul peut-être avez le mot de ce mystère. Ce qu'il y a de certain seulement, c'est que l'arrêt du parlement mit hors de cause une certaine demoiselle d'Oliva, fort belle personne, ressemblant assez à S. M. la reine et qui était censée avoir pris un rôle dans cette comédie du rendez-vous que fit jouer la femme Lamotte à ce pauvre cardinal. Or, on assure que la véritable jeune femme, ou jeune fille, n'était pas la d'Oliva, mais une autre personne bien autrement spirituelle et distinguée, laquelle échappa au jugement par

la fuite. Voyons, M. de Launay, ne perdons pas de temps.

— Il me semble, M. le major, que vous l'employez à merveille; votre résumé est fort exact. Eh bien, oui, M. le marquis, on arrêta une jeune et belle personne, qui n'était pas la fille Oliva, comme coupable d'avoir pris un déguisement et d'avoir joué le cardinal à Trianon en se faisant passer pour la reine. Or, moi, j'étais amoureux de cette jeune personne.

— Ah! ah! dit le major en souriant. Un sage! car vous passez pour un sage...

— Hélas! oui, reprit de Launay. Je jurai de délivrer ma charmante, de l'enlever...

— De la Conciergerie? dit le major.

— Oui, M. le marquis.

— Diable! diable! c'est fort. Allez toujours.

— J'avais remarqué au Palais-Royal une fille dont la ressemblance avec la personne en question m'avait frappé. Je m'informai de sa demeure dès le lendemain de l'arrestation de celle que j'aimais. Or, je me rendis chez la d'Oliva, à l'entrée de la nuit, et, sachant fort bien à qui j'avais affaire, je lui proposai un moyen de gagner deux cents pis-

toles que j'avais en or dans ma bourse et que je fis tinter à ses oreilles. Le coup fut électrique. La d'Oliva venait d'être condamnée, trois jours auparavant, à payer la moitié de pareille somme à un sien créancier, ou d'aller loger aux Madelonnettes. Elle accepta la partie, sans même me demander ce dont il s'agissait. Je lui développai le plan que j'avais combiné. Il ne s'agissait de rien moins pour elle que de se rendre à la Conciergerie, de faire une scène d'attendrissement, d'émotion, d'attaque de nerfs chez le portier de la geôle, et de déclarer, avec des cris déchirants « qu'elle allait se jeter à la rivière si on ne lui permettait pas de voir sa *pauvre sœur incarcérée.* » Deux louis glissés dans la main du geôlier incorruptible devaient lever le dernier scrupule. Une fois dans la chambre grillée, où était recluse la *sœur,* la *pauvre sœur,* d'Oliva devait lui remettre un billet de ma part, changer avec elle de vêtements, prendre sa place en prison, et la laisser s'échapper quand le geôlier viendrait la prévenir de sortir.

— Eh bien, elle accepta? dit le major.

— Elle accepta d'abord cinq cents livres

tournois en or que je lui remis, oui, M. le major; puis elle accepta le plan que je lui avais tracé, promettant de l'exécuter de point en point. Et moi, je m'engageai à lui remettre les quinze cents livres restant à l'issue du procès, lui prouvant, du reste, qu'elle serait mise hors de cause, car...

— Je comprends, dit le major, et cette courageuse fille mena la chose jusqu'au bout?

— Avec un succès fabuleux, reprit de Launay. Le soir même du lendemain, celle que j'aimais, ma charmante, revenait me rejoindre au coin du quai du Pont-Neuf et de la rue de la Monnaie, où je l'attendais. Un fiacre nous amena chez elle. Deux heures après, elle partait en chaise de poste pour l'Allemagne, et elle passait la frontière le surlendemain. Quant à moi, revenant près de mon ami le marquis de Bellegarde, qui avait le transport au cerveau, je continuai à donner des soins au cher malade et à reprendre mon service dans la compagnie, me partageant ainsi entre l'amitié et le devoir.

— Et la belle fugitive? demanda le major.

— Elle visita l'Allemagne et alla m'attendre à Milan.

— Où vous la rejoignîtes avec un congé illimité pour cause de santé... n'est-ce pas, M. de Launay?

— Oui, monsieur.

— Eh! pour un sage!... ajouta le major en souriant.

— Pour un sage, monsieur! reprit de Launay; dites pour un fou!

— Comment?

— M. de Bellegarde guérit au bout de trois mois. Mais il fallait le climat de l'Italie à mon excellent ami. Nous partîmes ensemble, et ce fut avec lui que j'arrivai à Milan.

— Ah! ah! dit le major, mais c'est charmant! vous vous trouvâtes là, entre l'amour et l'amitié! Et la fin de ce roman, s'il vous plaît?

— La voici, M. le major. Nous gagnâmes Livourne. Un navire en rade partait quelques jours après pour les États-Unis. Nous arrêtâmes deux places à son bord pour la traversée...

— Oh! oh! dit le major, quelle passion! Et vous eûtes la cruauté de laisser tout seul ce pauvre Bellegarde, avec sa fièvre cérébrale qui pouvait revenir d'un jour à l'autre? Ah! M. de Launay, pour un sage...

— Au contraire, reprit tranquillement le jeune officier aux gardes, au jour fixé le navire appareilla et partit. Je le vois encore d'ici, toutes voiles dehors. Il partit pour les États-Unis avec celle que j'aimais du fond de l'âme et avec M. de Bellegarde à qui une expatriation était nécessaire.

— Je ne comprends plus, dit l'excellent major en s'arrêtant tout court.

— C'est pourtant bien clair, monsieur.

— Pas trop, dit le major, car je ne suppose pas qu'un homme comme vous ait pu pousser la complaisance jusqu'à céder... Allons donc !

— Vous avez raison, M. le major.

— Eh bien, alors?

— Eh bien, celle que j'aimais s'embarqua pour l'Amérique avec M. de Bellegarde, qu'elle aimait...

— Oh ! la coquine ! s'écria le major.

— Non, monsieur.

— Comment ! non?

— Celle que j'aimais ne m'aimait pas... ne m'avait jamais aimé. C'est M. de Bellegarde qui avait son cœur, et depuis longtemps. Le traître, c'était moi. Je m'étais épris de cette

femme, et je la savais éprise de M. de Bellegarde. Le fou, c'était moi qui me dévouais à elle, malgré elle; mais qui cependant la respectai toujours comme devait le faire un galant homme. A Livourne mon parti fut pris. Je voulus mettre tout l'Océan entre cette femme et moi... Vous comprenez, M. le major?

— Oh! parfaitement! dit M. d'Agoult en serrant la main du lieutenant. Parfaitement! et vous revîntes seul en France? Quel beau sacrifice!

— Seul? non; avec mon rêve.

— Et M. de Bellegarde était parti, lui, avec une bonne et belle réalité...

— Hélas! non, M. le major.

— Comment! non? reprit encore brusquement le major.

— M. de Bellegarde, dit de Launay en penchant un peu la tête, faisait comme moi, il emportait son rêve.

— Ah! comme tout à l'heure, je ne comprends plus.

— Sans doute, reprit de Launay. La belle aimait Bellegarde; lui, était épris jusqu'au délire d'une autre femme qu'il laissait en France et à qui il lui était impossible de

plaire... donc, en fuyant avec ma charmante, M. de Bellegarde, aussi à plaindre que moi, n'emportait qu'un rêve...

— Ah! diable! dit le major, mais c'est un drame cruel!

— C'est pire que cela, monsieur, répondit de Launay, c'est une élégie, un brisement de cœur, comme on dit en Angleterre.

— Depuis lors, savez-vous ce que M. de Bellegarde est devenu? demanda le major.

— A son arrivée à Baltimore, il m'écrivit. Depuis lors je n'ai jamais eu la moindre nouvelle de lui ni de sa compagne. J'ignore dans quel lieu du monde ils vivent, mais ce dont je suis bien sûr, c'est que M. de Bellegarde est trop honnête homme pour avoir jamais laissé soupçonner à celle qui l'a suivi par dévouement qu'elle n'est point aimée, ou du moins qu'elle a en France une rivale adorée.

— Et cette rivale, cette idole?... dit le major.

— Ici s'arrêtent mes pouvoirs, monsieur, reprit de Launay. Ce secret est celui de M. de Bellegarde.

— C'est juste, répliqua le major. Allons, voici l'heure, rendons-nous chez la reine.

VIII

Des fleurs d'hiver.

Pourquoi cette audience? Pourquoi ces deux officiers des gardes françaises, et de grades divers, admis dans les appartements de la reine? Ce récit nous le dira.

Après avoir traversé un corridor assez obscur, le major et le lieutenant, introduits par un valet de chambre, arrivèrent à un petit salon d'attente dont la porte donnait dans le grand cabinet où la reine recevait les personnes de son cercle intime : les grands appartements de Sa Majesté étaient au delà. Les deux officiers attendirent cinq minutes,

au bout desquelles la porte s'ouvrit. Ils furent introduits dans une pièce éblouissante de clarté; deux grandes fenêtres donnaient sur le parc, du côté de l'Orangerie. Les rideaux étaient retirés, comme si l'on n'eût rien voulu perdre des beaux rayons du soleil qui, ce jour-là, revenaient réchauffer et éclairer Versailles.

La reine était assise près d'une cheminée surmontée de deux vases de Sèvres. Elle causait avec une femme d'une noble physionomie, mais d'un aspect un peu sévère. C'était madame la duchesse de Tourzel, gouvernante des enfants de France.

— Ah! messieurs, dit la reine aux officiers qui entraient, je suis ravie de vous voir. Madame de Tourzel, restez. Messieurs, reprit Sa Majesté d'un air assez pensif, j'ai tenu à savoir la vérité; je ne pouvais mieux m'adresser qu'à vous. On dit les gardes françaises assez mécontentes depuis l'affaire du parlement. Vous savez mieux que personne, M. le marquis d'Agoult, que leur conduite fut admirable. Vous-même, monsieur, vous vous montrâtes en cette occasion aussi ferme qu'on devait l'attendre d'un noble et brave officier

supérieur. Or, je ne comprends pas qu'après une conduite si franche, les gardes françaises puissent aujourd'hui ne plus être animées des mêmes sentiments. Voyons, M. le major, nous touchons à de grands événements ; êtes-vous sûr de vos compagnies? La cour a beaucoup d'ennemis... les gardes françaises nous resteront, j'espère?

M. l'aide-major s'inclina, et ne se hâtait pas de répondre, lorsque la reine lui demanda de nouveau la vérité, toute la vérité au sujet des sentiments des grenadiers d'élite.

— Madame, dit le major, si le roi et la famille royale couraient le moindre danger, les gardes françaises seraient là pour les défendre jusqu'au dernier soupir. Mais, sur mon honneur, je crois que les gardes n'accepteraient plus sans hésiter l'ordre d'aller arrêter, au milieu du parlement, des membres de la compagnie, ainsi que nous l'avons fait, il y a quelques mois, pour MM. d'Éprémesnil et de Montsabert.

— Telle est votre opinion ! dit la reine.

— Oui, madame, répondit le major avec une noble franchise.

— Et vous, M. le lieutenant ?

— Je partage entièrement, sur ce point-là, l'opinion de M. l'aide-major, répondit de Launay.

— Eh bien, dit la reine dont le beau front s'anima d'un rayon de joie, j'aime cette franchise ; je l'espérais de vous, messieurs. Mais rassurez-vous, ou plutôt éclairez les compagnies des gardes ; les coups d'État ne se renouvelleront pas. Voici des temps nouveaux qui s'ouvrent pour la nation ; le roi comprend son époque... et d'ailleurs, dit-elle avec émotion, vous connaissez son cœur... son esprit élevé... son généreux caractère...

— Oui, madame, dit M. de Launay avec une vivacité qu'il ne peut contenir devant tant de charmes et tant d'aménité. Oui, madame, nous connaissons tous le roi... et Votre Majesté.

— Ah ! reprit la reine dont le regard rayonnait, j'avais besoin d'entendre cela. Que vous me faites plaisir, monsieur ! Vous le voyez, madame la duchesse, dit-elle en s'adressant avec vivacité à madame de Tourzel, vous le voyez, l'armée est pour le roi, l'armée aime le roi... Voilà deux officiers qui connaissent

parfaitement l'esprit des troupes. J'avais fait inviter M. le marquis d'Agoult, dont j'honore le beau caractère, à se faire accompagner ici par un des siens, par un officier sérieux et de haut mérite, et ces deux messieurs sont du même avis : les gardes françaises, tous les régiments cantonnés autour de Versailles, sont dévoués au roi, n'est-ce pas, messieurs?

En prononçant ces paroles avec cette animation électrique qu'elle communiquait à ceux qui l'entouraient, la reine se leva, grande, svelte, plus élégante que jamais. Une teinte rose vint colorer son visage et son regard se porta avec assurance et sérénité sur le parc royal tout brillant de soleil. Elle se sentait renaître, elle avait besoin de la vue de l'espace et des vivifiantes influences du grand air. M. de Launay la trouva parfaitement belle; il la trouva même mieux que belle : elle lui parut charmante. Et par un élan rapide de la pensée, rappelant tous ses souvenirs, il comprit cette fois, et pour la première fois peut-être, la folie de son ami Henri de Bellegarde.

— Messieurs, dit la reine aux officiers,

vous servirez utilement la cause du roi et celle de la France, en cherchant à éclairer les troupes sur nos véritables sentiments. Nous voulons le bonheur de la nation... Je dis *nous*, car, mon Dieu ! on n'a que trop mêlé mon nom à toutes les fâcheuses affaires qui ont troublé le pays. Allons, allons, voici les états généraux convoqués pour le mois de mai prochain... Espérons ! Les députés des trois corps de l'État prêteront au roi un loyal concours, nous verrons des jours meilleurs... Monsieur, dit-elle en s'adressant au lieutenant, quel est votre nom ?

— Arthur de Launay, répondit l'aide-major, un des plus dignes officiers de Sa Majesté.

— Vous êtes lieutenant? demanda la reine.

— Je borne mon ambition à servir le roi et Votre Majesté, répliqua de Launay.

La reine parut réfléchir un moment. Prenant à part le marquis d'Agoult, elle alla causer avec lui dans l'embrasure d'une fenêtre. Au bout de deux minutes, le marquis s'inclina, comme pour assurer Sa Majesté que ses ordres seraient remplis.

M. de Launay avait eu le temps de jeter

un coup d'œil rapide sur les meubles du grand cabinet; il fut ravi de l'élégance et de la noble simplicité de cet ameublement. Sur une table dont le plateau était de porcelaine peinte, placée à côté de lui, il vit un pêle-mêle de bobines de soies de toutes les couleurs et un joli petit métier en bois de citronnier. C'était un des grands plaisirs de la reine; elle brodait. M. de Launay vit à côté du métier un livre à signet d'or. Il l'entr'ouvrit à la dérobée, du bout des doigts et sans le soulever du plateau de la table : c'était l'*Imitation de Jésus-Christ*. Voilà une femme bien mondaine, bien dévergondée dans ses goûts ! dit-il en lui-même avec un sourire triste et en se rappelant tant de méchancetés publiées par la malveillance. Il y avait aussi près de ce livre un petit vase du Japon rempli de ces fleurs rares et pâles que les jardiniers, cet hiver-là, avaient fait éclore avec beaucoup de peine pour l'appartement de Sa Majesté. Des roses-thé, des jasmins incarnats et blancs, des œillets, du réséda, quelques pervenches et quelques primevères. Le petit vase était tout chargé de ces fleurs qui débordaient même et dont quelques-unes

étaient tombées sur la table. Quelle belle occasion pour dérober un souvenir, une relique ! M. de Launay n'y tint pas ; il céda à la tentation (moyen excellent d'en finir avec elle !), et prenant d'une main furtive un œillet blanc et deux ou trois pervenches, il les glissa sous le pli de sa veste, près du cœur.

Madame de Tourzel vit l'action du lieutenant, et s'approchant de lui, elle lui dit avec bonté, en souriant :

— Vous volez la reine, monsieur?

— Madame, répondit Arthur de Launay, un peu confus, il m'est arrivé quelquefois à l'église, étant enfant, de prendre des fleurs au sanctuaire même.

La gouvernante des enfants de France remercia du regard ce brave officier et sembla lui demander de n'oublier jamais cette douce matinée. Mais la reine s'était approchée et s'adressant à madame de Tourzel :

— Qu'est-ce donc? dit-elle. Je parie que vous grondez M. de Launay sur quelque question d'étiquette ?

— Moi, madame, répondit la duchesse, au contraire, j'approuvais fort monsieur.

— Et de quoi, s'il vous plaît? demanda

Sa Majesté avec une curiosité enfantine.

Madame de Tourzel lui dit deux mots à voix basse.

— Ah ! ah ! s'écria la reine. Mon bouquet ! on vole mon bouquet ! pauvres fleurs ! elles sont si rares aujourd'hui, cependant...

Elle s'était dirigée vers la table, et, avec un imprévu charmant, enlevant le bouquet, elle tendit le bras et offrit ces fleurs au lieutenant de Launay qui, tout éperdu, alla s'incliner aux pieds de la plus noble des femmes et reçut d'elle le bouquet tout entier.

— Monsieur, dit la reine, allez, emportez ce souvenir, et distribuez à nos amis les pauvres fleurs de mon appartement. Vous assurerez les gardes françaises de toutes les sympathies du roi et des miennes.

— Madame, reprit vivement de Launay, il n'est personne de nous qui ne donnât sa vie pour Votre Majesté.

Il s'inclina pour sortir. Le marquis d'Agoult le suivit. Marie-Antoinette leur adressa de la main un adieu qu'elle ne pouvait prononcer, car son émotion était vive dans ce moment-là.

Quand l'aide-major et le lieutenant se re-

trouvèrent sur la terrasse du château, ils se regardèrent en silence, et leurs yeux étaient remplis de larmes. Mais brusquant ce mouvement de sensibilité, le major trouva plus commode de lâcher un peu la bride à son bouillant caractère.

— Pardieu ! dit-il à de Launay, il faut convenir qu'il y a par le monde de bien grands misérables ! Comprenez-vous qu'on puisse calomnier cette noble femme ? Comment trouvez-vous la fière *Autrichienne*, monsieur ?

— M. le major, reprit le lieutenant, malgré ma fermeté de caractère, je ne sais si je résisterais en ce moment à passer mon épée dans le ventre du premier ennemi de la reine que je rencontrerais.

Deux hommes montaient le grand escalier de l'Orangerie, que le major et M. de Launay descendaient. L'un d'eux avait remarqué les fleurs que portait le lieutenant aux gardes ; il se prit à sourire. Arthur de Launay sentit tout son sang refluer vers le cœur à l'aspect de cet homme ; il crut même deviner la cause de son sourire. Il s'approcha de lui.

— Monsieur, lui dit-il, voulez-vous me

permettre de vous demander si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

La forme de la phrase était polie, mais le ton était menaçant sans être insultant toutefois.

— Monsieur, répondit l'inconnu, je vous ai regardé, cela est vrai; mais il me semble que tout le monde ici a le droit de lever les yeux, comme tout le monde a le droit de se promener dans ce parc.

— Monsieur, reprit de Launay, ce bouquet entre mes mains vous fait rire... Vous trouvez que l'uniforme et les fleurs jurent ensemble?

— Moi, monsieur! dit l'inconnu dont le visage pâle et les traits secs étaient d'une impassibilité désespérante, je ne trouve rien de mauvais en fait de modes, d'usage et de goût. Vous aimez les fleurs... eh bien, moi aussi je les aime.

L'aide-major fit signe au lieutenant d'arrêter là cette scène et de le suivre. Le bouillant officier obéit en lâchant son nom au visage de l'inconnu.

— Je me nomme Arthur de Launay, officier aux gardes françaises, dit-il.

Et il reprit son chemin à la suite du major.

— Et moi, dit l'inconnu en lui lançant un coup d'œil oblique et un sourire d'une cruelle finesse, je me nomme Maximilien Robespierre.

Et il suivit son compagnon qui montait l'escalier royal.

M. de Launay avait déjà entendu prononcer ce nom-là. Il chercha à se le bien graver dans la mémoire. A quelque temps de là, il eût pu se dispenser d'une telle précaution.

IX

La foule au tapis vert.

La journée du lendemain fut belle encore. Au vent impétueux avait succédé un froid calme, sans neige et sans tourbillon. Le ciel était d'un bleu de turquoise à faire envie à l'Italien le plus amoureux de son climat natal.

Par une belle gelée de février, rien n'est plus imposant que le parc royal de Versailles; je me trompe, le parc est plus majestueux par une belle matinée de juin.

Le parc de Versailles, en hiver, est d'une beauté sévère; les arbres étincelants de givre, les statues avec leurs draperies de neige et les bassins glacés et luisants comme des

miroirs, ont aussi leurs secrets enchantements. Lorsque Louis XIV créa Versailles, il prévit l'hiver, aussi bien que l'été, et dans sa puissance de roi absolu, il voulut que sa résidence souveraine fût belle en toutes saisons. Si vous en doutez, Versailles est encore là, grâce à Dieu, pour servir de témoignage.

Vers les deux heures de l'après-midi, la foule des promeneurs se pressait dans les allées qui avoisinent le tapis vert, cette magnifique zone de gazon qui descend en pente douce du bassin de Latone au bassin d'Apollon, bordée des deux côtés, dans toute sa longueur, par des futaies sans pareilles, et par deux lignes parallèles de vases et de statues du plus beau marbre. Les promeneurs en général appartenaient à la haute classe de la société; cependant on pouvait remarquer ce jour-là que la *bourgeoisie* était en nombre à la promenade du parc. Le temps était beau, la foule était animée et parée comme dans un jour de fête. La reine, disait-on, devait se rendre à pied au bout du parc, pour se promener en traîneau sur la glace du grand canal.

Cette nouvelle avait circulé la veille dans Paris, et vingt-cinq ou trente mille curieux, le lendemain, en voyant resplendir le soleil, avaient quitté Paris pour Versailles. Voir la reine était donc un grand bonheur encore? Oui, sans doute, et ce bonheur-là semblait devoir durer longtemps. Que d'espérances alors! hélas! que d'illusions! comme l'avenir s'ouvrait beau et riant! quelle renaissance dans les idées, quel espoir dans les cœurs! l'ordonnance royale qui convoquait les états généraux avait réveillé la population tout entière.

L'enthousiasme pour le roi rejaillissait sur la reine, évidemment. Il y a de la femme dans tout ce qui plaît, dit-on en Italie; soyez sûr qu'en France, dans l'atmosphère parfumée de toute fête, il y a une pensée de femme qui rayonne. Revenons au tapis vert, à Versailles, en février 1789.

Deux heures sonnaient à l'horloge du château, lorsque M. de Launay, en petite tenue de service, arriva au tapis vert. Il avait donné rendez-vous à plusieurs de ses camarades.

M. de Launay portait à la boutonnière du revers de son habit un magnifique œillet

blanc veiné de carmin. Cette fleur lui était précieuse. Nous savons de qui il la tenait. Il rejoignit un groupe de ses camarades, tous en petit uniforme comme lui, et chacun d'eux aussi portant une fleur au revers de l'habit. Arthur avait fidèlement distribué le bouquet, mais avec intelligence, ne voulant pas que ces reliques tombassent en des mains profanes. C'était un homme de cœur; il n'avait *décoré* des fleurs royales que des hommes de cœur. Le groupe des officiers des gardes françaises était le point de mire de beaucoup d'observateurs. Certaines gens trouvaient à ces militaires un air de fête qui renversait un peu leurs convictions. Les gardes passaient pour mécontents... et cependant ces messieurs étaient là à attendre le passage de la reine avec des fleurs à la boutonnière.

Il faut peu de chose aux habitants de Paris pour établir dans leur esprit une opinion contraire à l'opinion de la veille. La foule accourue à Versailles s'était prise ce jour-là d'un bel enthousiasme pour la cour et pour la souveraine en particulier.

— Ma foi, messieurs, disait un gros mar-

chand de drap à ses amis et confrères, *elle* peut avoir des défauts, mais elle est charmante.

— Si charmante, reprenait un droguiste, que mon neveu, élève en pharmacie, veut absolument entrer à l'apothicairerie du roi.

— Et si belle, ajoutait un marchand de bric-à-brac, que mon fils, qui est statuaire, a mis en pièces trois blocs de marbre en essayant de reproduire le buste de Sa Majesté. Il n'a pu atteindre à la perfection du modèle en albâtre qu'il copiait... et cependant mon fils est un homme de talent.

— Et si élégante, si douée de la grâce suprême, répliquait un plumassier, que ma nièce, marchande de modes, sollicite un brevet pour achalander son enseigne par ces mots en lettres d'or : *Brevetée par Sa Majesté la reine de France.*

— Voilà, messieurs, ce qui fera votre fortune à tous ! reprenait d'un air narquois un procureur en perspective, encore officier à robe courte au Châtelet ; savez-vous ce que vous êtes ?

— Non.

— Des courtisans.

— Allons donc ! allons donc ! Nous du tiers état ! nous qui votons pour M. Bailly, aux états généraux !

— Des courtisans ! reprenait l'homme de loi, de vils courtisans ! Voulez-vous parier que vous êtes ici venus pour faire une ovation à la reine, et même pour lui faire cortége ?

— Et pourquoi êtes-vous venu vous-même, monsieur de la robe ? demanda le droguiste.

— Moi ? pour voir.

— Et pour saluer Sa Majesté, dit le plumassier.

— C'est bon pour les gens qui fournissent des plumes aux chapeaux des gentilshommes.

— Vous verrez que monsieur gardera son feutre sur la tête tout à l'heure, reprit le marchand de bric-à-brac.

— C'est bien mon projet.

— Vous ? dit le marchand drapier.

— Moi, Camusot, moi, procureur...

— Pas encore, dit le plumassier. Vous êtes encore huissier ; vous aspirez à acheter un office plus élevé et vous n'êtes qu'un ambitieux, voyez-vous.

— Dans tous les cas, je ferai ma fortune tout seul et sans le secours de la noblesse.

— Non, mais avec l'argent des procès de la noblesse, que vous espérez...

— Pourquoi non? c'est justice; il faut rendre au peuple ce qu'on lui a pris.

— Vous verrez, répliqua le droguiste, que monsieur va nous prouver, tout à l'heure, que ses ancêtres ont été dépouillés par les aïeux de M. le duc de Duras ou ceux de M. le prince de Poix.

L'aspirant procureur se mordit la lèvre, garda le silence et affermit son chapeau sur la tête comme un homme prêt à soutenir un défi.

M. de Launay et ses camarades avaient entendu cette conversation. Ils se placèrent près du groupe des honnêtes marchands, mais de manière à cerner l'homme de robe, au moment du passage de Sa Majesté.

Cependant on entendit des vivats venant de la terrasse du château. Bientôt quelques gardes du corps descendirent les degrés du parterre de Latone. Un groupe de gentilshommes se montra. Deux femmes parurent enfin, s'avançant à pas lents au milieu de la

foule, avide de les voir et qui les suivait. C'étaient la reine et madame la comtesse d'Artois.

La reine, arrivée au tapis vert, prit le milieu du gazon encore flétri et parsemé de quelques grains de gelée. Elle s'avançait d'un pas assuré, posant avec un certain plaisir ses jolis pieds chaussés de souliers fourrés et à talons rouges sur le tapis neigeux qui craquait un peu sous cette pression. Tout le monde, autour d'elle, voulut l'imiter, et les deux allées sablées, les allées latérales, sur lesquelles on eût marché beaucoup mieux, restèrent désertes.

— Les courtisans ! murmura le procureur aspirant en jetant un coup d'œil aux bourgeois, ses amis.

La reine s'avançait toujours, saluant par un petit mouvement de la main droite. De l'autre elle portait un bouquet de violettes et retenait en même temps sur son sein les deux pentes d'une belle mante de satin blanc bordée de martre zibeline d'un reflet magnifique. Une robe de brocart vert sombre et broché se montrait à grands plis sous la mante et traînait un peu sur le gazon. Sa Majesté avait pour coiffure un de ces chape-

rons de velours vert, si à la mode alors, et qui rappelaient le chapska polonais, laissant à découvert une grande partie de la chevelure. Elle n'avait pas de poudre ce jour-là, en sorte que de belles boucles d'un blond cendré retombaient jusqu'à la bordure de la cape de satin. Quand elle fut à la hauteur du groupe d'officiers, elle reconnut des gardes françaises. Ce fut avec un sourire et un geste particulier qu'elle leur rendit leur salut.

M. de Launay s'inclina, sans perdre de vue cependant le terrible procureur qui menaçait de garder son feutre sur la tête. Il le vit, à sa grande surprise, le chapeau à la main.

— Monsieur, lui dit-il quand la reine eut passé, je vous surveillais.

— Pourquoi, monsieur? demanda l'homme de robe.

— Pour savoir si vous oseriez insulter Sa Majesté.

— Vous voyez, monsieur, que je n'ai pas encore remis mon chapeau.

— Je vois, monsieur, que vous menacez beaucoup de loin et que vous vous taisez dans l'occasion. Espérons que ce sera un peu l'histoire du tiers état.

— Ah ! ah ! vous croyez cela, vous, messieurs les officiers du roi ! Eh bien, nous verrons... ou plutôt vous nous verrez faire.

— Quand, monsieur ?

— Quand ? Dame ! lorsque nous serons...

— Les plus forts, n'est-ce pas ? répliqua M. de Launay. Eh bien, monsieur, à mon tour je vous dis : Vous nous verrez faire, si jamais nous sommes... les plus faibles. Allez, monsieur, répétez cela à vos frères et amis du club des *Enragés* et autres...

Il lui tourna le dos et s'avança vers le grand canal avec ses camarades.

— Têtes de fous, que la vue d'une femme a troublées ! s'écria le procureur.

— Serviteur ! monsieur, dirent les marchands ; pour aujourd'hui nous aimons encore mieux la reine que votre aimable conversation.

Les honnêtes bourgeois parisiens se mirent dans les rangs de la foule, et, avec elle, ils descendirent lentement la grande avenue du tapis vert. Arrivée devant le bassin d'Apollon, la foule se divisa en deux branches comme un torrent arrêté par un barrage de rochers au milieu de son lit ; puis elle s'épan-

dit sur la plate-forme de gazon et sur les deux rives du grand canal.

La glace avait une épaisseur énorme ; c'était tout un bloc étincelant depuis les grilles du parc royal jusqu'à Saint-Cyr. Sur cette zone de cristal de près d'une demi-lieue de longueur et formant à son milieu une immense croix à la grecque, quinze cents patineurs, revêtus des costumes les plus divers et les plus élégants, glissaient et se croisaient en tous sens avec une merveilleuse agilité. Le spectacle était imposant. Sur les deux rives, une population de plus de vingt mille âmes était attentive aux exercices des plus habiles coryphées du patin et témoignait de sa joie par des cris ou des applaudissements. C'était une fête encore pour le château de Louis XIV... mais une fête populaire, tout en harmonie avec cette nouvelle alliance, contractée entre la royauté et la nation française. Oui, le bon peuple de France venait fêter encore la maison de Bourbon à Versailles.



X

Le traîneau.

A la tête du grand canal, près de l'hémicycle de gazon qui le sépare du bassin d'Apollon, on voit encore de larges dalles qui surplombent l'eau de leur corniche polie et taillée en ronde-bosse. C'était l'embarcadère destiné aux princes, soit pour la promenade en gondole, soit pour descendre sur la glace lors de l'exercice du patin. D'autres embarcadères étaient situés sur les côtés latéraux. La reine s'était approchée du canal où son traîneau l'attendait adossé aux grandes dalles. Deux femmes du service de la cham-

bre eurent soin de jeter sur le fauteuil du traîneau une immense pelisse doublée de petit-gris, qui devait envelopper Sa Majesté depuis les pieds jusqu'à mi-corps.

La reine passa lestement de la rive sur le traîneau, et, avant de s'asseoir, elle porta au loin ses regards, comme ravie du coup d'œil qu'offraient les deux rives. Cette femme élégante se détachait seule sur le fond du tableau, aux yeux de la foule qui, dans un moment de ravissement, se mit à applaudir. Marie-Antoinette était heureuse ; on le voyait à ce maintien d'une grâce un peu fière, à cet air triomphant et doux qui la distinguaient entre toutes les femmes. Elle s'inclina, jeta un dernier regard sur la foule et s'assit, enveloppée de fourrures et les deux mains passées dans un manchon posé sur ses genoux.

Le traîneau à son avant avait la figure d'un cygne, dont le cou recourbé formait la proue, et dont les deux ailes argentées s'allongeaient des deux côtés. Il était monté sur deux longs patins d'acier; il était effilé, délicat et solide; il glissait comme le plus fin voilier sur la mer. Deux jockeys en casaque de satin bleu de ciel, et portant de grosses

houppes d'argent au sommet de leur casquette de velours cramoisi, deux des plus habiles jockeys chaussés de jolies bottes à revers et armés de patins, étaient placés derrière le traîneau royal pour le diriger. Un autre traîneau à peu près pareil était destiné à madame la comtesse d'Artois qui l'occupait seule aussi.

Cependant des groupes s'étaient formés sur la glace à quelque distance du traîneau royal ; ils étaient composés des gentilshommes les plus en renom de ce temps-là. C'était la jeunesse dorée, cette folle et brillante jeunesse de France, si futile et si valeureuse selon l'occasion ; jeunesse enthousiaste, à la tête de laquelle un prince de génie fera toujours de la France, quand il le voudra, la première nation du monde.

Messieurs de la cour et de la ville avaient ce jour-là rivalisé de luxe et de bon goût. Chaussés de leurs patins, vêtus, coiffés et parfumés par la main capricieuse de la mode, ils étaient là au nombre de cinq ou six cents jeunes hommes de haute lignée, tous plus animés, plus rivaux de grâce et de hardiesse, tous plus triomphants que jamais. L'heure

de la révolution avait beau tinter du côté de Paris; à Versailles, ce jour-là, il s'agissait des plaisirs de la glace, de la folle et merveilleuse course sur deux lames d'acier, et surtout il s'agissait d'être remarqué par la belle reine de France. O vaillante jeunesse! qui nous dit que souvent votre futilité, votre imprévoyance ne sont pas de l'héroïsme! Combien de ceux qui frémissaient de joie près du traîneau royal, à Versailles, ce jour-là, marchèrent à l'échafaud trois ans plus tard avec toute l'audace du stoïcien ou toute la foi du martyr! Combien de ceux-là aussi, plus heureux, mais non moins intrépides, allèrent conquérir leurs éperons ou tomber sous la mitraille, quand les grandes guerres couvrirent l'Europe de feu et de sang!

Les groupes rangés çà et là en vaste demi-cercle autour de Sa Majesté attendaient le signal. Les jockeys posèrent les mains sur le rebord de velours, à l'arrière du traîneau, et le traîneau commença à glisser doucement; puis comme s'il s'animait par degré, il fendit l'espace, laissant après lui, sur la glace, un léger sillage. Alors ce fut un tourbillon; l'étincelant escadron des patineurs, lancé en

pleine carrière, escortait ou plutôt enveloppait le traîneau royal, emporté avec lui dans une course insensée. Bientôt on ne distingua plus au loin qu'un point brillant, et dont la vivacité de mouvement brisait la lumière et faisait chatoyer mille couleurs.

La foule devint houleuse sur les deux rives ; elle attendait le retour de la reine avec cette agitation sonore, indéfinissable comme le bruit du vent, qui semble la posséder dès que son attention n'est plus captivée, dès qu'un entr'acte partage en deux quelque grande jouissance, quelque grand étonnement.

M. de Launay et ses amis attendaient aussi, près des termes de Syrinx et de Vertumne et de tant d'autres statues qui s'élèvent au pourtour du bassin d'Apollon. MM. des gardes françaises avaient l'œil sur des gardes du corps qui paraissaient fort préoccupés.

— Je ne crois pas, dit M. de Launay à ses camarades, que nous soyons aujourd'hui l'objet de l'attention de ces messieurs. Vous savez d'ailleurs que nos rivalités d'armes déplaisent au roi. Il me semble que les gardes du corps cherchent à nous aborder...

— Voyons, de Launay, reprit un officier de ses amis, allez à eux... faites la moitié du chemin... le milieu du gazon sera l'île des Faisans.

Le lieutenant s'avança et vit en même temps un garde du corps se détacher du groupe de ses camarades, placé à l'autre extrémité de la plate-forme, et venir à lui.

Ces deux jeunes militaires, d'une charmante physionomie l'un et l'autre, s'abordèrent vers le milieu du rond-point, ainsi que l'avait prévu le garde française.

Ils échangèrent un salut cordial et ce fut le garde du corps qui parla le premier.

— Monsieur, dit-il, vous avez deviné notre pensée. Mes camarades et moi désirions avoir l'honneur de nous rapprocher, en ce moment, des officiers aux gardes françaises.

— Nous voici, monsieur, très-disposés à accepter cet honneur, dit de Launay.

— Il s'agit d'une circonstance assez sérieuse, reprit le garde du corps.

— Parlez, monsieur, répliqua de Launay.

— Il y a ici près, dans cette foule, des gens dont nous devons nous méfier. On veut affli-

ger la reine par quelques démonstrations hostiles.

— Monsieur, dit Arthur de Launay, disposez de moi et de nous tous.

Alors M. de Launay, faisant signe aux siens, et de son côté le garde du corps appelant de la main ses camarades, on vit des deux côtés de la plate-forme de gazon et en même temps s'ébranler les deux groupes d'officiers qui s'avancèrent noblement l'un au-devant de l'autre, jusqu'au point central où se trouvaient les deux parlementaires. Arrivé là, on se salua avec dignité et avec une cordiale politesse. Les uniformes ne se mêlèrent point d'abord; chacun restait encore dans son camp; mais les deux camps étaient déjà bien près l'un de l'autre; deux mains étendues se seraient touchées.

M. de Launay prit la parole et fit part à ses camarades des soupçons fondés que MM. les gardes du corps lui avaient communiqués.

— Messieurs, ajouta le brave de Launay, nous le disions tout à l'heure, voici l'île des Faisans; et, puisqu'il s'agit de la reine, je pense que nous voulons tous un traité de

paix. Ainsi donc je le propose au nom de Sa Majesté ; entre nous, dès aujourd'hui, *plus de Pyrénées!*

Le mot fut électrique : gardes françaises et gardes du corps se confondirent dans un même groupe. Le pêle-mêle devint charmant, et de vives conversations s'établirent aussitôt entre les officiers. Bien des gens remarquèrent cette fusion jusqu'alors inusitée ; bien des gens s'en réjouirent ; quelques-uns en furent désespérés... mais personne n'osa s'approcher, en sorte que les brillants uniformes étaient seuls en possession de ce grand demi-cercle de gazon situé à la tête du canal, et ils y établissaient fort à l'aise une manière de conseil de guerre.

— Messieurs, dit un brigadier des gardes du corps, il faut nous décider sans perdre de temps. Je suis d'avis de nous diviser en deux troupes, mais chaque troupe composée de gardes françaises et de nous. Je suis d'avis de remonter simultanément et à travers la foule les rives du canal, et de surveiller les malveillants qui chercheraient à exciter des huées parmi la population quand la reine reviendra.

— Oui, messieurs, reprit un autre garde, on veut siffler, huer et vociférer, au moment du retour du traîneau royal.

— Partons, messieurs ! partons ! dirent les officiers aux gardes françaises. Divisons-nous et remontons les deux rives.

— Messieurs, ajouta de Launay, de la fermeté, mais de la prudence.

— Allons, de Launay, mon ami, dit un de ses camarades, vous voulez toujours faire le sage, et vous avez la tête tout aussi bouillante que la nôtre.

— Un volcan sous les fleurs et la neige ! ajouta en riant un jeune officier.

— Du reste, messieurs, reprit un autre garde, je dois vous en faire l'aveu; M. de Launay nous est revenu de son congé, amoureux fou...

— De qui ? de qui ? demandaient les officiers des deux armes tout en marchant bras dessus bras dessous pour se mêler à la foule.

— C'est ce que M. de Launay aura soin de ne pas vous dire, messieurs, répliqua le jeune garde française.

Tout en causant de la sorte on arriva à

l'embarcadère sur le canal; là se divisa le groupe formidable d'officiers et, comme à la manœuvre, un bataillon prit la rive droite, l'autre la rive opposée, marchant d'un pas mesuré et d'un air calme mais déterminé à faire bonne contenance contre tout perturbateur de fête.

La foule s'ouvrait à mesure que la colonne d'officiers approchait, et sur les bords du canal, comme sur le gazon du parc, chacun s'étonnait de cette nouvelle alliance si imprévue entre des armes jusque-là si rivales.

A ce point du milieu où le grand canal est coupé en croix, dans ce vaste espace où viennent aboutir quatre angles comme des caps de marbre à fleur d'eau, le traîneau de la reine s'était arrêté. Sa Majesté occupait le centre de l'étendue de glace et prenait plaisir à regarder tout le mouvement qui se faisait autour d'elle. Les plus habiles d'entre les patineurs décrivaient des évolutions surprenantes de légèreté et de hardiesse. C'était à qui l'emporterait en audace, en témérité. Parmi les gentilshommes livrés à une si étrange animation, on remarquait un élégant mulâtre dont la toilette était le type le

plus fidèle de la mode. Son frac de velours rouge était rehaussé par une riche garniture de boutons à facettes et à camées à leur point central ; ces camées, disait-on, étaient d'une haute valeur et représentaient les douze Césars (singulier ornement en vérité !), le cavalier était sans épée et sans chapeau, mais un heiduque à aiguillettes les portait et suivait son maître à distance. Des bottines à glands, une culotte de velours mordoré, une cravate longue et dont le nœud empesé à larges pans retombait carrément sur la poitrine, des cheveux poudrés à frimas, une large bourse noire et un manchon de martre garni de rubans verts, telle était la parure du gentilhomme mulâtre. Tous les regards se portaient sur lui ; les mains toujours passées dans le manchon, le corps d'une souplesse merveilleuse, la tête tantôt inclinée, tantôt audacieusement levée, il fendait l'espace avec une grâce et une vigueur sans égales. Revenant souvent vers le traîneau de la reine, il se mit à décrire autour de Sa Majesté des cercles infinis qui peu à peu prirent les contours et les dessins capricieux de l'arabesque. La reine paraissait charmée de ces tours de force ou

plutôt de ces tours de grâce. Elle riait et de temps en temps laissait échapper un bravo.

Le cavalier que tout le monde reconnaissait, et que le lecteur a reconnu aussi, était le chevalier de Saint-Georges, ce *merveilleux* à qui tout était familier dans le royaume de l'adresse et de la grâce. Saint-Georges était alors un des coryphées du jour. Riche, jeune, ardent, fort beau malgré son teint, et peut-être à cause de son teint, il était très à la mode, et ses avis, ses goûts, ses passions faisaient école. Il était, dit-on, *haut gradé* dans la loge des francs-maçons de Paris. Il avait pris parti d'abord avec les réformistes du Palais-Royal ; mais par un attrait irrésistible, peut-être aussi par conviction, Saint-Georges reprenait pour la cour toutes ses sympathies enthousiastes.

Au moment où la reine était fort attentive à le regarder, il se rapprocha tout à coup du traîneau, et avec une incroyable agilité, tournant et retournant sur l'angle aigu de ses patins, il écrivit un chiffre sur la glace, celui de Marie-Antoinette, et en même temps sous le chiffre, le mot *péril*. Puis avec la rapidité de la flèche, il fuit par un élan prodigieux et dis-

paraît dans le lointain lumineux, au bout du grand canal, à l'opposé de Versailles.

La reine vit le chiffre et lut le mot tracé. Elle devint sérieuse ; ses joues même perdirent un moment leur éclat rose; elle regardait la glace d'un œil attristé. Presque tout le monde avait suivi des yeux Saint-Georges, au moment où il s'était si prodigieusement élancé sur le patin, fendant l'espace à se briser le front ou à se rompre les reins, s'il venait à perdre l'équilibre. Toute l'attention de la foule était tendue de ce côté... Mais quelqu'un avait lu le mot *péril* et vu le chiffre royal. C'était un cavalier qui s'était constamment attaché à suivre le traîneau de la reine. Glissant aussi avec grâce et hardiesse, il passe sur les lettres tracées par le fer du mulâtre, les efface de deux ou trois coups de patin, et ne laisse que le chiffre. Puis, moins agile que Saint-Georges, mais son égal en adresse, il écrit de son talon d'acier, et sans cesser de tourner, le mot *fidélité* sous les deux initiales de Marie-Antoinette.

— Ah! s'écria la reine.

Et son front s'éclaira d'un rayon de joie. Fière, l'espoir dans le sourire et dans le re-

gard, elle remercia de la main le cavalier inconnu. Comme tout le monde, attiré par le cri de Sa Majesté, accourait autour d'elle, on lut le mot tracé et chacun le répéta avec animation.

La foule grossissait autour du traîneau royal, et l'enthousiasme allait grandissant comme le bruit des vagues, au moment où se lève le vent de terre. La reine avait demandé à revenir; le traîneau décrivit majestueusement un grand demi-cercle, et se trouvant en face du parc, il reprit sa promenade en droite ligne; mais cette fois il glissait lentement, toujours entouré de sa magnifique escorte qui se recrutait en marchant comme l'avalanche. La reine entraînait après elle toute cette multitude animée, folle de joie, jetant des vivats éclatants que répétaient les échos des bois. C'était un vrai triomphe. A la vue du cortége et comme si l'électricité de l'enthousiasme la gagnait, la foule des deux rives répondit par les cris de : Vive le roi ! vive la reine ! tendant les mains au traîneau royal et agitant des mouchoirs. La journée était gagnée et certainement sans le concours, cette fois, de messieurs des gardes du corps

et des gardes françaises, qui, très-heureux de leurs précautions inutiles, n'eurent autre chose à faire, sur les bords du canal, qu'à mêler leur voix à celle de la foule et à faire chorus avec elle. Oui, la journée était gagnée... mais par les plus séduisants sourires, le plus noble front et la plus belle grâce du monde ; par Marie-Antoinette.

Le traîneau toucha légèrement à la rive. La reine, débarrassée des fourrures qui lui enveloppaient les genoux, posa sur la dalle un pied élégant et s'avança vers le tapis vert, accompagnée de sa belle-sœur et de toute une cour d'adorateurs. Bourgeois et gentilshommes marchaient pêle-mêle dans une charmante familiarité. Plus d'étiquette ! plus de barrière entre la souveraine et ses sujets, ou plutôt ses amis dévoués.

Elle rentra dans ses appartements avec cette joie naïve et cette fierté heureuse que donne le plus beau des triomphes, la popularité.

L'avis de Saint-Georges avait vivement touché le cœur de Marie-Antoinette, mais quelle reconnaissance aussi n'avait-elle pas pour l'inconnu qui était venu si heureuse-

ment protester d'une fidélité à laquelle le roi et elle-même attachaient tant de prix ! En ces jours-là, pour la royale famille, le mot fidélité n'était-il pas l'équivalent d'*amour* et d'*espoir?*

Or, en revenant d'accompagner Sa Majesté avec la foule, M. de Launay qui, dans le roulis de la multitude, avait été séparé de ses amis, se dirigeait vers le parterre du nord pour gagner l'avenue conduisant à la pièce d'eau de Neptune et à une grille du parc. Il tournait un grand vase de bronze pour suivre une contre-allée, lorsqu'il se trouva en face d'un jeune homme d'une fort noble tournure, mais dont le teint pâle et la maigreur le frappèrent. Tout à coup l'un et l'autre poussèrent un cri ; M. de Launay serrait dans ses bras Henri de Bellegarde, après deux ans de séparation.

XI

L'habit vert-pomme et son compagnon.

— Mon ami, disait à M. de Launay Henri de Bellegarde, je reviens du fond de l'Amérique pour écrire sur la glace, aux pieds de ma souveraine, le mot *fidélité*.

— C'était vous! s'écria de Launay.

Et tous deux en silence s'acheminèrent vers cette grande allée, presque toujours déserte, qui sert d'avenue aux Trianons, en longeant intérieurement les murs du parc.

Mais, ce jour-là, des groupes nombreux revenaient par cette allée à Versailles pour regagner la route de Paris.

M. de Launay et son ami, qui cherchaient la solitude, passaient aussi près que possible des charmilles qui bordaient l'avenue, et même, de temps en temps, ils prenaient des sentiers le long du bois. Quand ils se crurent assez seuls pour causer, M. de Bellegarde dit à son ami :

— Vous n'osez me demander des nouvelles d'Henriette ?

M. de Launay tressaillit et baissa la tête sans répondre.

— Eh bien, reprit le marquis de Bellegarde, je vais tout de suite vous rassurer. Elle est à Paris depuis trois jours, plus belle que jamais, et plus digne que jamais de votre attachement...

— Et vous aimant plus que jamais, monsieur? demanda Arthur sans quitter du regard le gazon flétri.

— Je suis sincère avec vous jusqu'à la cruauté. Oui, mademoiselle de Valency n'a pas cessé de m'aimer ; cependant...

M. de Launay releva brusquement la tête.

— Cependant je dois vous avouer, monsieur, qu'elle a conservé pour vous une reconnaissance profonde, un sentiment exalté

qui tient de la tendresse et de l'admiration.

— De l'admiration ! dit Arthur. Ce n'est pas ce que je voudrais ; mais enfin c'est quelque chose... Et depuis deux ans, mon cher marquis, elle vous a suivi...

— Partout, aux États-Unis, à la Louisiane, aux Antilles... C'est une courageuse fille ; sans elle je me serais tué.

— Vous ? dit Arthur. Je croyais que vous regardiez le suicide comme une lâcheté.

— Dans mes voyages, j'ai relu la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau.

— Je vous en fais bien mes compliments, monsieur, reprit le sévère de Launay ; les utopies de Rousseau et les sophismes de Voltaire nous ont amenés tout droit où nous sommes, à une révolution. Revenons à vous. Comment dans ces longs voyages, en visitant les merveilleux pays que vous avez parcourus et en compagnie d'une admirable femme qui vous aime, comment le désespoir a-t-il pu entrer dans votre cœur?

— Par la raison toute simple qu'en vous quittant, en m'embarquant à Livourne pour l'Amérique, j'avais oublié de laisser ma folie sur le continent européen.

— Ainsi le fantôme de vos rêves... ?

— Traversa avec moi la Méditerranée et l'Atlantique, dit M. de Bellegarde, et mit pied à terre avec moi sur le continent américain pour ne plus me quitter d'une minute. Mon ami, ajouta-t-il, je crois qu'une grande passion ne devient que plus terrible dans la solitude; elle s'accroît de tout le lointain de l'espace; elle s'embellit de tout le merveilleux de la rêverie, de toute la volupté d'une nature heureuse et brillante comme celle du nouveau monde.

— Vous auriez donc mieux fait de rester aux gardes françaises, et de vous brûler chaque jour aux splendeurs de la cour de Versailles ?

— Je le crois; peut-être à force de me rassasier la vue de mon idole, je lui aurais découvert des défauts.

— Et voilà pourquoi, dit de Launay, vous venez de courir pendant une heure sur la glace après son traîneau?...

— Qu'elle était adorable, mon ami ! ajouta M. de Bellegarde. Cependant, reprit-il, il ne faut pas me faire plus fou que je ne le suis. Ce qui a déterminé mon retour en France

n'est pas seulement l'ardent désir de revoir ce que j'aime; j'ai lu les papiers publics venant d'Europe, et j'ai vu les dangers qui menacent la royauté. Mon parti a été pris sur-le-champ. Aujourd'hui j'apporte au roi mon épée... je reprends du service et ne veux plus me souvenir de cette malheureuse affaire du collier qui donna tant de chagrin à mon pauvre oncle M. de Rohan et à moi-même. Dans un moment de colère, en voyant les tours de la Bastille, où j'amenais le cardinal, je me suis écrié que cette forteresse tomberait un jour sous les coups d'une révolution. Je crois plus que jamais que ma prédiction s'accomplira... Mais quant à aider l'insurrection de mon épée, jamais, M. de Launay, jamais. Tout ressentiment doit céder dans mon cœur devant les dangers que court la monarchie... Avant tout, je suis officier du roi, et je tiendrai mon serment au drapeau.

M. de Launay lui serra la main.

— Et d'ailleurs, reprit M. de Bellegarde, quelle fidélité si affaiblie ne se ranimerait à la vue de tant de méchanceté, de tant de lâcheté qui s'acharnent aujourd'hui contre la plus noble des femmes, la plus aimable

des reines? Ah! c'est elle que l'on veut perdre avant d'attaquer le trône! Avant de lui arracher la couronne, on veut flétrir son front! Les misérables!

En prononçant ces derniers mots avec un accent de colère très-énergique, M. de Bellegarde serrait le poing et semblait menacer la foule. M. de Launay lui dit :

— Ce n'est point aujourd'hui qu'il faut chercher ici des ennemis de la reine, tout le monde a été admirable pour elle.

— Dites, monsieur, qu'elle a été admirable pour tout le monde.

— D'accord, reprit de Launay. Mais encore une fois, mon cher marquis, trêve à tout ressentiment; aujourd'hui le triomphe de Marie-Antoinette a été complet.

Ils parlaient ainsi lorsqu'ils aperçurent deux hommes qui marchaient dans la même direction qu'eux, mais au delà des charmilles. Ils s'arrêtèrent. Les deux inconnus crurent qu'on voulait les braver; ils s'arrêtèrent aussi. De leur côté, les officiers se persuadèrent à tort que des espions les suivaient. Ils prirent un sentier et arrivèrent derrière la charmille, sur la lisière de la fu-

taie. Les deux inconnus étaient restés fermes à leur place. M. de Bellegarde allait engager avec eux une terrible querelle, lorsque son ami de Launay l'arrêta en lui disant :

— Je connais l'un des deux, laissez-moi les aborder.

Et il s'avança résolûment. Or, il avait affaire à deux hommes du plus grand sang-froid et d'une énergie de caractère contre laquelle l'emportement ne pouvait que se briser. Le plus âgé ne paraissait pas avoir plus de trente-cinq ans ; sa physionomie avait une cruelle expression d'ironie, son œil était vif, ses lèvres minces, son sourire calme et froid ; une chevelure parfaitement accommodée et poudrée, un habit de beau drap vert-pomme à boutons brillants, des dentelles pour manchettes et pour jabot, un manteau brun très-bien drapé sur les épaules, des bas de soie et des boucles d'or aux souliers, tout annonçait en lui un homme d'ordre et de parfaite tenue. Son compagnon beaucoup plus jeune, mais d'une mise plus négligée bien que très-propre, avait une figure d'une beauté remarquable. De grands cheveux blonds, des yeux bleus d'une douceur et d'un éclat surpre-

nant; des traits fins et d'un dessin irréprochable, un teint pâle, un air souffrant, mélancolique, quelque chose qui tenait le milieu entre l'enthousiasme et la béatitude placide, tel était ce jeune homme de vingt-trois ou vingt-quatre ans, qu'au premier abord on prenait pour un doux et savant séminariste venant de recevoir ses derniers grades en théologie.

— Monsieur, dit de Launay en reconnaissant l'homme à l'habit vert-pomme, nous nous sommes déjà rencontrés à l'escalier de l'Orangerie.

—Oui, monsieur, répondit celui-ci. Et nous avons échangé nos noms et prénoms, je crois.

— C'est à M. Maximilien de Robespierre que j'ai l'honneur de parler? dit l'officier.

— C'est à M. Arthur de Launay, officier aux gardes françaises, que j'adresse la parole? répliqua Maximilien en évitant des formes trop polies, et qu'il regardait probablement comme des humiliations indignes d'un homme libre.

— Le hasard, j'aime à le croire, monsieur, vous amène une seconde fois sur mon chemin, dit de Launay.

— C'est ce que j'aime à me persuader

aussi pour ce qui vous regarde, répliqua en souriant l'homme à l'habit vert.

— A moins, monsieur, dit de Launay, que vous n'ayez un intérêt assez vif à vous occuper du public...

— Monsieur, reprit Maximilien en montrant son compagnon, notre conversation avait un sujet sérieux.

— C'est-à-dire, M. de Robespierre, répliqua l'officier, que vous ne nous jugez pas dignes, M. de Bellegarde et moi, de fixer votre attention !

— Est-ce une querelle que vous voulez engager avec moi, monsieur? demanda Maximilien avec un calme stoïque. Je vous préviens d'une chose qui évitera, je l'espère, une plus longue persistance. Je ne me bats pas; mon ami non plus.

Et il désignait son compagnon qui, dans ce moment, affectait une distraction très-dédaigneuse.

— Ah! vous ne vous battez pas! dit Bellegarde; c'est juste du reste, on ne peut faire deux métiers à la fois.

— Et quel est le métier que vous me supposez ?

— Celui de savoir quel est celui d'autrui.

— Ah ! reprit Maximilien en regardant placidement son compagnon, vous nous prenez pour deux espions de la police, messieurs. Je vous donne ma parole que vous vous trompez lourdement. Nous sommes ennemis bien déclarés de toute police, comme de toute tyrannie.

— Ah ! ah ! j'y suis, répliqua de Launay, ces messieurs font partie des *Amis du peuple?*

Le regard du jeune compagnon de Maximilien se leva vers le ciel avec une expression de tendre béatitude.

— Nous sommes très-fiers, messieurs, ajouta Robespierre en soulevant son chapeau, de la bonne opinion que vous avez de nous.

— Or çà, reprit M. de Launay en continuant à marcher dans la contre-allée avec M. de Bellegarde et les deux interlocuteurs qui prirent son pas et cheminèrent de front à côté de lui ; or çà, messieurs, vous voulez donc une révolution ?

— Nous voulons, monsieur, ce que demandera la sainte cause du peuple.

— Le peuple, c'est le tiers état, entendez-vous, Bellegarde? dit Arthur à son compagnon.

— Non, monsieur, reprit l'homme à l'habit vert-pomme. Le peuple, c'est tout le monde.

— Et le roi est du peuple? demanda de Launay.

— Et la reine aussi! répliqua aigrement Maximilien.

M. de Bellegarde bondit de colère. Le bras de de Launay le contint.

— Diable! ajouta de Launay, ce que vous dites là est très-fort. Il paraît que nous en apprendrons de belles aux états généraux.

— Hélas! dit Maximilien avec un soupir équivoque, je crois que les états généraux ne nous apprendront pas grand'chose, et qu'il faudra aller ailleurs à l'école.

— Je vous demande une bonne place sur les bancs de votre classe, M. de Robespierre, dit M. de Launay en souriant; marquez-moi sur votre *agenda*.

— De tout mon cœur, dit Maximilien. Je vous promets que je me souviendrai de vous.

— Bien obligé. Mais voyons, entendons-

nous, répliqua de Launay, vous n'en voulez pas à la personne du roi, n'est-ce pas?

— Nous n'en voulons à personne, répondit le terrible habit vert. Ce que nous voulons, ce sont les *droits de l'homme* proclamés, rehabilités et à tout jamais constitués.

— Les droits de l'homme? reprit de Launay en souriant. Oh! alors, c'est bien. La chose est peu dangereuse; chacun aura les siens.

— Sans doute, dit Maximilien.

— Mais au nombre des droits de l'homme, monsieur, ajouta de Launay, vous accordez bien au roi celui de légitime défense; car, enfin, quoi qu'on en dise au club des *Enragés*, un roi est un homme, et si on l'attaque trop vivement, dame, il est bien obligé de riposter.

M. Maximilien coula un regard de côté à ses interlocuteurs, et répondit posément :

— Seriez-vous bien résolus, messieurs, à riposter au nom du roi contre le peuple?

— Monsieur, dit de Launay, nous sommes officiers de Sa Majesté, je vous l'ai dit.

— Et vos grenadiers, demanda Maximilien, sont-ils aussi les grenadiers de Sa Majesté?

— Quelle question! répliqua Arthur. N'en doutez pas, monsieur.

— Et moi-même et nous tous, nous sommes également la chose de Sa Majesté?

— La chose, non, dit de Launay; les sujets, oui : c'est-à-dire les enfants et les défenseurs.

Maximilien haussa les épaules; son compagnon se croisait les bras tout en marchant et ne cessait de contempler des nuages flottants dans l'azur du ciel.

— Tenez, M. de Robespierre, reprit Arthur de Launay, je vois au fond que vous n'êtes pas mauvais, que vous n'avez dans le cœur aucune méchanceté (Maximilien s'inclina), seulement je vous crois la tête singulièrement échauffée par les idées démagogiques qui débordent aujourd'hui. Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil?

— Volontiers, dit Maximilien en se rapprochant un peu.

— C'est de ne pas chercher à faire, par vous-même ou par vos amis, de l'embauchage parmi nos grenadiers. Voyez-vous, les officiers des gardes françaises sont très-chatouilleux sur le point de fidélité au roi.

— Et à la reine? dit Maximilien avec un accent si mielleux que l'ironie entra comme une aiguille dans le cœur de Bellegarde.

— Et à la reine, répliqua sévèrement M. de Launay. Je vous préviens que nous sommes très-décidés, dans ma compagnie comme dans toutes les autres, à faire crosser très-rudement tout individu surpris en flagrant délit de propagande. Veuillez vous le tenir pour dit, mon cher M. de Robespierre, car, en vérité, je serais fâché qu'il vous arrivât le moindre désagrément. Je le répète, vous n'avez pas l'air méchant, et je suis enchanté d'être revenu sur votre compte.

— Quant à moi, messieurs, dit Maximilien en s'arrêtant, je n'ai pas eu la peine de revenir sur le vôtre. Je vous ai jugés et parfaitement jugés du premier coup d'œil. Je vous remercie de vos avis. A votre tour, prenez le mien.

— Ah! voyons? ajouta de Launay.

— Avant un roi, la patrie! dit Maximilien d'une voix sympathique.

— Ma foi! mon bon M. de Robespierre, reprit Arthur, j'aime autant cette devise : le roi et la France.

— Vous vous trompez, ajouta l'impitoyable railleur ; voici votre vraie devise, à vous, messieurs les galants officiers : la reine et le reste...

— Eh bien, soit, monsieur, dit d'une voix passionnée M. de Bellegarde. Et malheur à celui qui dans l'occasion ne dira pas avec moi : la reine avant tout!

— Oh! oh! dit Robespierre, ceci vaut mieux.

— Inscrivez cela sur vos tablettes, ajouta Henri.

— Je n'y manquerai pas, monsieur. La reine avant tout! Diable! c'est remarquable.

Arrivés au bout de l'allée, les quatre interlocuteurs se séparèrent, après avoir échangé un salut très-circonspect de part et d'autre. Maximilien prit le bras de son compagnon et se dirigea vers une grille de sortie. Or, ce jeune homme silencieux, beau, enthousiaste et contemplatif, c'était Saint-Just... dont le nom prédestiné devait signer avec *onction* tant d'arrêts de mort.

MM. de Bellegarde et de Launay, arrêtés au bout de l'avenue, considérèrent longtemps en silence ces deux hommes avec qui ils ve-

naient de causer et qui s'éloignaient lentement. Quand ils les eurent perdus de vue dans les bois, Henri dit à son ami :

— Je ne sais, mais au frisson de fièvre qui court dans mes veines, je sens que j'ai fait une très-grande lâcheté.

— Comment? dit M. de Launay.

— Tenez, mon ami, reprit Bellegarde, quelque chose me dit là (et il montrait son front) que j'aurais dû pousser la querelle à fond et me battre avec ces deux démagogues.

— Allons donc, reprit Arthur, est-ce que les rêveurs se battent?

— Des rêveurs de cette trempe finissent par devenir des assassins, dit le marquis. Vous m'accuserez de folie, si vous voulez, mais je vous jure que j'ai vu, lorsqu'ils ont ôté leur chapeau en nous quittant, une tache de sang sur le front de chacun de ces deux hommes.

— Oh! par exemple, s'écria de Launay, il faut avoir l'imagination terriblement échauffée. Eh! ce sont deux pécores. L'un est un utopiste malade, l'autre un béat. M. de Bellegarde, je vous promets que ces deux niais mourront idiots.

— J'aimerais autant les savoir crevés dans ce fossé à l'heure qu'il est, répondit Henri en frissonnant.

— Vous êtes charitable !

— Je suis devin, Arthur de Launay, s'écria le marquis avec exaltation, et je vous jure encore que j'ai vu la tache de sang !

Les deux amis se séparèrent au rond-point du bassin de Neptune. Henri était fort ému, et comme l'air était frais près du bassin, il se mit à marcher lentement sur les plates-bandes circulaires du gazon, respirant à pleine poitrine. Peu à peu la rêverie succéda à la vive agitation ; son esprit se perdait dans je ne sais quelle fantastique région, lorsque tout à coup il crut entendre prononcer son nom derrière lui. Il se retourna brusquement, mais il ne vit en face de lui qu'un gros triton qui riait en lançant un jet d'eau de sa bouche de bronze. Certes, il eût été difficile au triton de prononcer une parole dans cette situation. Henri poussa plus avant ses recherches : un homme se montra entre deux grands vases de marbre.

L'inconnu était vêtu de noir ; il portait un jabot et des manchettes de riches dentelles ;

il tenait à la main une canne à pomme d'or. Henri le prit pour un médecin. L'inconnu le salua et lui dit en l'abordant :

— Comment, M. le marquis, vous ne me remettez pas ?

Henri jeta un cri. Il venait de reconnaître le comte de Cagliostro. Il lui adressa quelques paroles d'excuses, et lui demanda s'il arrivait du château de Geierberg, sur les rives du Rhin.

— Pas précisément, dit le comte, je reviens de Vienne où j'ai eu l'honneur de voir l'empereur Joseph II, qui souffrait d'une ophthalmie très-douloureuse...

— Et que vous avez guéri?

— J'ai eu ce bonheur-là. C'est un grand prince que Joseph II.

— Un peu philosophe, dit Henri.

— Voilà peut-être le secret de son grand mérite, ajouta Cagliostro. Eh bien, M. le marquis, reprit-il, pendant que j'étais auprès du frère, en Autriche, comment meniez-vous vos affaires auprès de la royale sœur, à Versailles ?... Pardon... la question est un peu brusque.

— M. le comte, dit Henri, vous êtes trop

ami des convenances pour trouver mauvais que je ne réponde pas à cette question.

— Me ferez-vous l'honneur de répondre à celle-ci? dit Cagliostro : votre cœur est-il toujours malade?

— Vous qui devinez tout....

— Je ne devine rien, M. le marquis; je vois; j'ai la double vue, et vous ne pouvez nier cette mystérieuse faculté, vous, monsieur, qui avez vu tout à l'heure une tache de sang sur le front de...

— N'achevez pas! s'écria Bellegarde. J'ai la tête en feu, et si j'écoutais mes pressentiments...

— Vous iriez vous battre et tuer les deux hommes que vous avez rencontrés? A cela je réponds que ce serait chose impossible. Les destinées doivent s'accomplir. Ces deux hommes gouverneront la France.

— Quelle horreur! s'écria Henri de Bellegarde.

— Monsieur, reprit Cagliostro, vous m'avez fait l'honneur de venir me visiter au château de Geierberg, en Allemagne, et vous m'intéressez. Encore une fois voulez-vous suivre mes conseils? Ne vous laissez pas em-

porter par une passion folle ; sans abandonner la cause de votre reine, comprenez mieux les temps nouveaux ; servez votre pays en cherchant à éclairer les gens de cour, puisque vous faites partie de la cour. Contribuez à faire parvenir la vérité au pied du trône, car ce trône est bien menacé.

— On le défendra, monsieur, dit l'officier avec une indomptable fierté.

— Et on se fera tuer inutilement, ajouta Cagliostro.

— Soit ! s'écria Bellegarde dans l'exaltation de la fièvre. Soit ! et quelle plus belle fin que celle de tomber mort et l'épée à la main aux pieds du roi mon maître ?

— Et aux pieds de la belle reine, dit Cagliostro en souriant tristement. Allons, M. de Bellegarde, vous êtes prédestiné et je vois que je ne puis rien pour vous.

Ils se saluèrent, et chacun prit son chemin du côté opposé.

XII

Les gardes françaises au bois Robert.

Les états généraux avaient été ouverts à Versailles, dans une salle dépendante du château, le 5 mai de l'année 1789. Mais aux délibérations de la séance royale avaient succédé des réunions tumultueuses.

Par une des plus belles journées du mois de mai, les avenues du bois Robert, au sud de la ville de Versailles, étaient encombrées d'une foule de soldats; ils marchaient par groupes, chantant certains refrains fort à la mode depuis les troubles politiques. Ces militaires, en très-grand nombre, appartenaient

à l'infanterie d'élite, aux gardes françaises. Cependant on voyait parmi eux quelques uniformes du régiment de Flandre, alors en garnison à Versailles.

Une réunion avait été projetée sur un point central au bois Robert. Elle avait pour but de délibérer au sujet de certaines mesures à prendre relativement aux événements très-sérieux survenus depuis peu de jours, et qui présageaient toute une révolution. L'insurrection avait gagné les rangs des régiments d'élite. La *Déclaration des droits de l'homme* avait été comme la boîte de Pandore : il en était sorti toute une tempête politique et sociale. Soldats et sous-officiers avaient compris que l'épaulette d'argent avait fait son temps de service sur l'épaule de la noblesse, et qu'il était de toute justice qu'elle devînt la récompense du mérite personnel. C'était logique au fond, mais la forme gâtait l'idée ; la violence venait en aide à la justice, et c'était là le malheur de ce temps.

Les gardes françaises avaient, en outre de ce vieux levain de jalousie contre les escadrons dorés de la cour, de sérieux motifs de mécontentements plus récents. Le ministère

du roi et la cour tout entière venaient de leur montrer une défiance insultante (telle était leur opinion), en appelant à Versailles, pour la sûreté publique, des régiments éloignés.

Il semblait avec raison aux braves gardes qu'ils étaient assez bons soldats et gens assez honorables pour qu'on remît en leurs mains la sûreté du roi et celle de la représentation nationale. Le régiment de Flandre, en garnison à Versailles depuis longtemps, sympathisait pleinement avec les gardes françaises, et s'offensait de la même défiance à son égard. Les têtes étaient montées, et très-décidément les grandes et belles compagnies de l'infanterie d'élite appuyaient les réformes et se faisaient tiers état, sauf à se faire autre chose plus tard, le cas échéant. C'était un peu l'histoire des vieux prétoriens de Rome.

La réunion au bois Robert était une révolte très-caractérisée contre la discipline militaire. Si elle se fût composée de cinquante à soixante hommes, un conseil de guerre eût été convoqué, et dans les vingt-quatre heures on les eût fusillés. Mais le rassemblement... c'était la presque totalité

des compagnies. Or, quand tout le monde a tort, chacun a raison ; et il est convenu dans tous les pays du monde que la majorité c'est le droit. Pourquoi? Parce qu'elle est la majorité.

Donc, MM. les officiers avaient été priés très-poliment de ne rien ordonner de contraire, ce jour-là, à cette promenade tout exceptionnelle que les compagnies avaient résolu de faire sous les beaux ombrages du bois Robert.

Sur le terrain d'un immense carrefour de la forêt, de nombreuses tables avaient été dressées, et chacun pouvait à son gré ranimer ou rafraîchir ses idées de patriotisme. Si *la roche Tarpéienne est près du Capitole,* en général la buvette est trop loin de la *tribune.* Il y a de bien bonnes idées au fond de certaines bouteilles, et je ne sais pourquoi je me figure que certains orateurs, grands buveurs d'eau sucrée, perdent beaucoup de leurs moyens. Cette haine pour le dieu *Liber* prend sa source dans un principe vertueux, mais poussée à l'extrême, elle est injuste. Entre l'ivresse et une douce surexcitation, il y a toute la distance d'un pôle à l'autre.

Le peuple, qui a tous les instincts, a très-bien compris cela, et je doute qu'on puisse citer une assemblée populaire où, comme nous le disions tout à l'heure, la buvette soit trop loin de la tribune. Le danger serait dans l'abus du dieu *Liber*. D'accord; mais l'abus est toujours l'exception dans la règle. Parce qu'un chasseur imprudent se tue, faut-il que tout le monde renonce à la chasse?

MM. des gardes françaises et du régiment de Flandre, au bois Robert, donnaient un rare exemple de sobriété. Au milieu des séductions enivrantes de plusieurs milliers de bouteilles d'un vin fort loyal, une pensée sérieuse dominait l'assemblée, composée de deux ou trois mille hommes environ. C'était un camp moins les armes, car chacun n'avait avec soi que son épée ou son briquet; un camp de grenadiers venant délibérer sur des questions d'avenir pour eux et pour la patrie. Cette multitude d'uniformes ne formait pas une seule réunion cependant, l'assemblée était divisée en vingt ou trente sections, où les plus habiles parlaient à leur tour. Le spectacle était nouveau et des plus pittoresques, sous les grands arbres de la forêt, en

plein midi, au moment où la lumière versait des flots d'or dans ces massifs de verdure, dans toutes ces touffes de fleurs, dont le printemps venait de semer et de parfumer les bois.

Dans une des compagnies qui formaient le cercle, près du centre du rond-point, un grenadier, portant de larges galons d'argent sur ses manches, haranguait ses frères d'armes avec une certaine dignité qui prouvait un sentiment profond des convenances. Le sous-officier parlait de ses chefs en termes circonspects, mais il blâmait le *privilége* avec une logique impitoyable. Nous avons vu déjà ce brave sergent dans deux occasions : à Trianon étant de garde dans la cour du château pendant le spectacle de la reine, et dans ce même bois Robert, au nombre des intrépides sous-officiers des gardes françaises qui avaient si vigoureusement provoqué messieurs les gardes du corps à un cartel dont les résultats furent sanglants. M. Beaumanoir, car c'était lui, avait eu le bonheur de guérir des blessures graves qu'il avait reçues dans cette mémorable rencontre, deux ans auparavant. Il aimait certainement et respectait

ses chefs, mais homme de mérite lui-même, il s'était résolûment prononcé contre les privilèges et pour les réformes promises par les états généraux. M. Beaumanoir était influent dans la compagnie ; il avait une certaine littérature, un état de service fort honorable, un beau physique et un peu de fortune, ce qui ne gâtait rien.

— Grenadiers, disait l'orateur monté sur un banc, je crois que toutes les compagnies sont d'un avis unanime quant à la conduite à suivre ; le mot d'ordre est celui-ci « Appui « à la représentation nationale et déférence « aux ordres du roi, tant que le roi fera cause « commune avec les députés de la nation. »

— Bravo ! s'écrièrent les grenadiers. Vive la nation !

— Vive le tiers état ! reprirent deux caporaux d'une voix formidable.

— Messieurs, reprit l'orateur, je m'associe à vos sentiments. Mais on vient de crier vive le tiers état avec un accent qui semble protester contre le cri de vive la nation. Cependant l'un ne peut être séparé de l'autre, attendu que la nation est tout le monde en France.

— Sergent, dit une voix criarde, ayez la complaisance de nous relire ce passage du discours de Sieyès, où il est question du tiers état.

— Volontiers, reprit l'orateur Beaumanoir en dépliant une grande feuille imprimée qu'il avait à la main. Voici le passage...

— Écoutez! écoutez! s'écrièrent les grenadiers.

— Voici le passage, répéta Beaumanoir. Je lis : « Qu'est-ce que le tiers état? — Tout. — Qu'est-ce qu'il a été jusqu'à présent? — Rien. — Que demande-t-il à être? — Quelque chose. »

Un murmure tumultueux succéda à ces paroles. L'orateur voulait continuer et faisait en vain des signes réitérés de la main droite.

— Non! non! s'écriaient des voix stridentes. C'est détestable!

— Comment! détestable? C'est une admirable définition!

— Allons, allons, votre Sieyès est un abbé, ça se voit tout de suite.

— M. Sieyès est député du tiers état, s'écria Beaumanoir, et il a droit à nos égards.

— Pourquoi donc vient-il nous chanter,

répliqua le sergent la Corbie, que le tiers état ne demande à être que *quelque chose?*

— Oui, pourquoi rien que cela? exclama le grenadier Gobert.

— Vous ne comprenez donc pas? dit vivement Beaumanoir.

— Si fait! nous comprenons que le calotin veut faire de nous, grenadiers français, quelque chose.

— Le gredin! riposta le caporal Fricot, un drôle de corps.

— Quelque chose! s'écria un jeune fifre, charmant et beau comme Adonis, quelque chose! savez-vous quoi, grenadiers?

— Non, non, voyons le fifre! répliquèrent les gardes.

— On veut faire de nous quelque chose, c'est-à-dire que M. le curé veut se donner pour clerc un garde française et nous distribuer ainsi en détail à tous ses confrères...

— Probablement! certainement! s'écria l'assemblée en chœur. Vive le fifre Romarin!

— Vive le fifre! cria aussi l'orateur, mais encore une fois, messieurs...

— Non, non! la question est vidée par le

fifre, répétèrent les grenadiers en tumulte. Gardez votre abbé.

— J'aime mieux Mirabeau, moi ! s'écria le sergent la Chauvinière.

— Et moi Bailly, dit une voix.

— Et moi Mably ! dit en riant un jeune caporal.

— Encore un calotin ! répliqua la Corbie.

— Et moi Barnave !...

— Et moi Mounier !...

— Et moi la Fayette ! dit le sergent Bagnolet.

— Oui, répliqua le fifre ; il parle comme un général et se bat comme un orateur.

— Méchant drôle ! cria Bagnolet.

— Moi, messieurs, dit une voix flûtée, j'aime mieux M. le cardinal de la Fare, qui nous a donné un très-beau sermon politique lors de l'ouverture des états généraux.

— Cardinal toi-même ! s'écria le caporal Fricot. Grenadiers, je suis, moi, pour M. Robespierre.

— Qu'est-ce que c'est que M. Robespierre? demandèrent dix voix à la fois.

— Un homme charmant, répondit Fricot,

qui est poudré comme un marquis, et qui veut que le peuple soit roi.

— J'accepte la couronne! s'écria le beau Romarin, le fifre Adonis. Vive M. de Robespierre et ses ailes de pigeon! et sa queue!

— Messieurs, messieurs, je vous rappelle à l'ordre! s'écria Beaumanoir du haut de son banc.

— Il n'y a pas d'ordre, lui répliquèrent les grenadiers.

— Je vous invite à l'ordre.

— Encore une fois, point d'ordre, sergent! s'écrièrent-ils.

— Eh bien, au silence.

— Parlez! parlez!

— La réunion spontanée et libre au bois Robert a surtout pour objet, reprit Beaumanoir, de consulter les compagnies et de décider si nous devons nous opposer ou non à l'arrivée des divers régiments qu'on fait venir à Versailles pour le maintien de l'ordre public et la sûreté de la représentation nationale et celle du roi. Que les sous-officiers de chaque compagnie recueillent les votes, et on les réunira pour connaître le résultat de l'opinion générale. Attention, gre-

nadiers ! Que ceux qui sont d'avis de laisser arriver les régiments se découvrent la tête.

Tous les chapeaux, tous les bonnets de police restèrent immobiles. L'orateur reprit :

— Que ceux qui sont d'avis de protester contre l'arrivée des régiments demandés, et au besoin de les repousser par la force des armes, lèvent le bras.

Alors, comme à la manœuvre, comme s'il s'agissait d'un mouvement commandé, tous les bras se levèrent en même temps, toutes les mains s'agitèrent, et un seul cri se fit entendre :

— Aux armes !

— Grenadiers, reprit l'orateur, le dépouillement des votes de cette compagnie ne sera ni long ni difficile.

— Aux armes ! aux armes ! crièrent encore les gardes françaises.

— C'est compris, c'est bon ! dit Beaumanoir. Messieurs, il me reste à vous remercier de la bienveillance avec laquelle vous m'avez écouté, ajouta-t-il en sautant de son banc.

— Il n'y a pas de quoi ! reprit le fifre Romarin.

— Si fait ! répliqua Fricot le caporal, car il est diablement sucré.

Mais M. Beaumanoir n'entendit pas ou ne voulut pas entendre ce propos. Il se hâta de se réunir à ses camarades les sous-officiers des autres compagnies, pour leur apporter le résultat des votes des grenadiers qu'il venait de haranguer. Il paraît que d'un accord unanime, toutes les compagnies se prononcèrent pour la protestation, et au besoin pour l'appel aux armes en cas de l'arrivée de nouveaux régiments; car il circula immédiatement dans la foule une invitation écrite au crayon (au nom de tous) de se rendre aux quartiers respectifs d'infanterie à Versailles, pour y signer les protestations votées. L'invitation ajoutait qu'il fallait ne s'occuper en rien de MM. les officiers, si toutefois ils osaient se montrer. Les gardes françaises étaient également invitées à se retirer dans le plus grand ordre; les chants patriotiques étaient autorisés.

Le caporal Fricot et le fifre Romarin, ces deux impitoyables railleurs, se prirent à rire aux éclats de cette singulière manière de passer des ordres au crayon et de la main à la

main; ils regrettèrent même sincèrement de n'avoir pas apporté au bois Robert de quoi écrire eux-mêmes; leurs circulaires, pensaient-ils, auraient obtenu le plus brillant succès. Le fifre et le caporal connaissaient parfaitement le *moral* du régiment.

Les gardes françaises revenaient du bois Robert par groupes et par petites colonnes, chantant à tue-tête les ponts-neufs du *Club des amis du peuple* et les refrains du *Club des enragés;* le joyeux et terrible

Ça ira! ça ira! ça ira!
Les aristocrates on pendra!

retentissait à toute volée dans les carrefours de la forêt et jusqu'aux barrières de la ville, lorsque M. Beaumanoir, qui s'était un peu attardé au bois Robert, rencontra tout à coup sur son chemin, sur la lisière de la forêt, deux officiers en habit de ville qui venaient droit à lui.

— Messieurs, dit le sergent, l'assemblée vient d'avoir lieu; la délibération a été calme et ferme. Nous sommes dans le mouvement réformiste; nous sommes *nationaux* depuis

le talon jusqu'à la pointe de la baïonnette. Nous nous opposons à toute arrivée de régiment étranger; et probablement, sous peu de jours, nous inviterons, avec tous les égards qui leur sont dus, MM. les officiers aux ci-devant gardes françaises à rentrer dans leurs foyers. Je vous avais promis un compte rendu immédiat de la réunion : le voilà, et nous voilà quittes.

M. Beaumanoir ne trahissait point ses camarades, mais loyal aussi envers deux officiers qui, pour lui, avaient toujours été d'excellents chefs, il leur devait un avis salutaire dans l'occasion, et il le leur donnait ce jour-là. C'était une dernière dette de reconnaissance, presque un dernier adieu.

MM. de Bellegarde et de Launay répondirent par un remercîment au sous-officier, et ils ajoutèrent ces paroles :

— Souvenez-vous, sergent, lorsque vous serez colonel ou général de brigade, que la fortune de la veille n'est presque jamais celle du lendemain. Faites du bien à vos subordonnés, mais ne comptez pas sur eux. Adieu, sergent du roi!

M. Beaumanoir leur rendit le salut mili-

taire et s'éloigna d'un pas précipité. Il venait de voir étinceler dans l'avenir le bâton d'or du maréchalat.

XIII

Veille du 14 juillet.

Vers le milieu de la nuit du 13 au 14 juillet, un homme armé d'un énorme bâton noueux sonnait à la grille de l'habitation de mademoiselle de Valency. On lui ouvrit après lui avoir demandé son nom à travers la cloison de planches qui s'adaptait aux barreaux intérieurement. C'était M. de Launay.

La grille fut refermée avec soin, et Arthur se dirigea vers le salon où l'attendait M. de Bellegarde. M. de Launay revoyait Henriette ce soir-là pour la première fois depuis deux ans... Il fut ébloui de sa beauté. Le soleil

des tropiques avait donné au teint d'Henriette un éclat surprenant. Ce n'était plus cette blancheur mate, cette transparence délicate de la peau qui sont naturelles aux femmes vivant à Paris dans l'atmosphère ambrée du monde élégant. Le teint de mademoiselle de Valency s'était doré d'un rayon comme une belle fleur pâlie en serre chaude et qui a repris ses tons colorés au grand air.

En voyant entrer M. de Launay, Henriette se leva et courut à lui avec une charmante vivacité, lui tendant les deux mains, comme aurait fait une sœur revenant d'un long voyage.

— Ah ! méchant que vous êtes ! s'écria-t-elle, je suis ici depuis trois mois, et vous n'avez pas même daigné...

— Mademoiselle, dit Arthur, j'avais juré de ne vous revoir jamais.

— Embrassez-vous ! embrassez-vous ! reprit M. de Bellegarde. C'est le seul mode de réconciliation possible.

Alors avec une grâce pleine de dignité, Henriette avança le front, et M. de Launay imprima le plus tendre des baisers sur cette tête adorée.

— Mais c'est un baiser d'oncle! s'écria M. de Bellegarde toujours blotti dans un fauteuil.

— C'est un baiser de frère, dit Henriette avec un sourire caressant.

— Eh. bien, mon ami, demanda le marquis devenu plus sérieux, où en sommes-nous, et comment avez-vous pu arriver jusqu'ici sans être reconnu?

M. de Launay indiqua son costume.

— Oui, reprit Bellegarde, vous voilà parfaitement transformé en élégant patriote : habit gris, gilet blanc aux larges revers, canne de houx à gros nœuds, culotte de nankin et bas chinés (ce qui est très-chinois)! C'est fort bien! Mais votre visage n'a rien perdu de sa ressemblance avec celui de M. de Launay, et les gardes françaises parcourent, dit-on, toutes les rues de Paris. Il est vrai que le grenadier qui aime le vin doit être ivre mort en ces jours de triomphe.

— Détrompez-vous, mon ami, reprit M. de Launay. Nos grenadiers...

— Ils ne sont plus les miens, mordieu! s'écria Bellegarde, puisqu'ils ne sont plus au service du roi...

— Ah ! reprit de Launay avec un accent d'amère tristesse, je ne puis me défendre de les nommer toujours *nos* grenadiers... les ingrats !

Et une larme roula de sa paupière.

— Marquis, continua-t-il, vous les auriez encore aimés si, comme moi, vous aviez pu les voir aujourd'hui, beaux, animés, charmants... oui, charmants, parcourant les rues de Paris, bras dessus, bras dessous, avec des citoyens de la milice bourgeoise ; ils avaient tous une petite branche de chêne posée en aigrette sur la ganse du chapeau...

— Du chêne ! s'écria Bellegarde. Ah ! c'est juste, reprit-il : la force, la puissance civique ! c'est un emblème. J'aimais autant le laurier, moi. Que voulez-vous !

— La milice bourgeoise, reprit de Launay, est définitivement organisée par décret des électeurs de Paris réunis à l'hôtel de ville.

— Comment diable ! s'écria de nouveau Bellegarde, la commune de Paris est donc aujourd'hui tout le gouvernement?

— Oui, mon ami, dit M. de Launay. La milice a été armée avec tout ce que l'on a

pu trouver aux Invalides et à l'Arsenal : carabines, piques, sabres, fusils de calibre, pistolets, arquebuses, mousquetons, épées, rapières, etc., etc.

— Ils doivent être charmants ! dit le marquis ; et l'uniforme ?

— Chacun porte encore ses habits de ville; mais on parle d'un grand projet : M. de la Fayette doit, dit-on, organiser incessamment une garde civique ou garde nationale, à laquelle il donnera un uniforme. Ce seront de vrais bataillons, de vrais régiments avec armes et bagages, comme l'infanterie la plus régulière.

— Et le marquis de la Fayette en sera le général, n'est-ce pas ?

— Précisément.

— Allez toujours, de Launay ; c'est très-amusant.

— Voici qui l'est moins, reprit Arthur. Je sais de bonne part que demain, 14 juillet, le peuple, à la tête duquel marcheront la milice parisienne et les ci-devant gardes françaises, ira attaquer la Bastille. Le siége de la forteresse est résolu...

— Oh ! oh ! dit M. de Bellegarde. Mais je

crois, mon ami, reprit-il, que le gouverneur de la Bastille est un de vos parents ?

— Oui certainement il est mon parent, ce digne M. de Launay, dit Arthur. Il est mon cousin. Nous avons le même nom, et le même cœur, j'espère.

— Il ne se rendra pas, reprit Bellegarde.

— Je vous jure que non, répondit Arthur, ou il obtiendra une honorable capitulation (avec l'agrément du roi) à l'exemple du brave commandant Dubourg qui tenait pour la Ligue contre Henri IV, ou il se fera sauter...

— Quelle est sa garnison ?

— Ah ! dit de Launay, c'est déplorable, cent cinquante vétérans !

— Et son matériel ?

— Voici, dit Arthur. Le cousin m'en avait parlé il y a un mois ou six semaines. Seize pièces de canon, quatre cents biscaïens, vingt-quatre coffrets de boulets sabotés, quinze mille cartouches, deux ou trois cents boulets, mais deux cent cinquante barils de poudre pesant cent vingt-cinq livres chacun.

— Voilà sa véritable force et sa véritable richesse, reprit M. de Bellegarde. Mon ami,

il ne reste plus à votre brave cousin qu'à se faire sauter au cri de : Vive le roi!

— Et il le fera, monsieur, répondit sérieusement M. de Launay.

— Ah! dit Henri, que ne suis-je avec lui enfermé à la Bastille!

Ici mademoiselle de Valency, qui écoutait attentivement cette conversation, tressaillit et jeta sur Bellegarde un regard d'une expression douloureuse.

— Eh! que diable voulez-vous qu'on devienne? reprit Henri. Voilà toute une nation soulevée; des régiments qui chassent leurs officiers, un roi qui a hésité pour défendre sa cause et qui aujourd'hui ne peut plus rien...

— Mon ami, reprit de Launay, dites plutôt : un roi dont la couronne est brisée!

M. de Bellegarde pâlit.

— Et dont la tête est menacée! ajouta de Launay.

M. de Bellegarde se leva tout à coup par un bond nerveux. Henriette courut à lui. Henri lui prit les deux bras et se mit à la regarder en face attentivement.

— Mon ami, dit Henriette, qu'avez-vous

donc? quelle expression étrange a votre regard! Pourquoi me considérez-vous ainsi?

— Mademoiselle, répondit Bellegarde, je contemple votre beauté; vous savez qu'il m'arrive souvent d'admirer en silence le type merveilleux de votre visage; ce front majestueux, ce regard fier et doux, ce profil... impérial.

— Impérial? demanda Henriette. Pourquoi cette expression? Souvent vous l'avez employée en regardant mon profil.

M. de Launay frémissait, comprenant bien, lui, le sens véritable que donnait son ami à cette expression qui étonnait Henriette.

— Mademoiselle, reprit le marquis de Bellegarde, si le roi et sa famille sont menacés, vous comprenez bien que je ne puis rester dans une retraite, ici, caché sous votre toit. J'irai à Versailles dès que le danger m'y appellera. Je me mêlerai aux gardes du corps, que je suis loin d'aimer, mais que j'estime, et avec eux je sauverai le roi, tous les siens, ou je me ferai tuer.

— Ah! grand Dieu! s'écria Henriette dont les larmes coulaient. Vous voulez mourir! Et que deviendrai-je, moi?

Alors M. de Bellegarde, désignant de la main son ami, ajouta ces paroles :

— Voici un admirable protecteur, mademoiselle.

— Monsieur, reprit vivement M. de Launay, comme vous je suis officier de Sa Majesté, comme vous j'ai juré fidélité au drapeau; comme vous je tiendrai mon serment ou je me ferai tuer à la porte du roi.

— Ah! venez, venez dans mes bras! s'écria Bellegarde. Viens, de Launay! venez, Henriette! nobles amis, que je vous serre tous deux contre mon cœur! Henriette, ajouta-t-il, Henriette, écoutez-moi!

Et ces trois amis, réunis dans la même étreinte, semblaient en ce moment se dire un dernier adieu. Henriette ne pleurait plus; mais l'œil en feu, le teint animé, la poitrine haletante, elle attendait avec une suprême dignité ce que M. de Bellegarde allait demander de son dévouement, à elle, de son courage, de sa résignation.

— Henriette, dit Henri d'un son de voix pénétrant, ma charmante compagne dans l'une et l'autre fortune, recevez ici l'expression profonde de mon admiration et de ma

reconnaissance. Vous m'avez sauvé la vie, vous m'avez sauvé le déshonneur d'un suicide. Votre destinée s'est unie à la mienne; comment? pourquoi? Je l'ignore. La Providence l'a voulu ainsi. Adorons ses desseins sans les comprendre. Voici des temps nouveaux... tout est changé. De grands périls nous menacent aujourd'hui, nous qui protestons contre les violences d'une révolution. Pauvre enfant! vous avez deux protecteurs encore, deux amis dévoués, deux frères... mais qui sait l'avenir? que dis-je? qui sait le lendemain? Vous le voyez, M. de Launay et moi nous sommes liés par le terrible et adorable serment de l'honneur. Nous irons à notre poste périlleux quand l'heure sonnera... Vous, Henriette, il faut fuir; il faut nous séparer. Passez en pays étranger; il en est temps encore... et dans des jours meilleurs nous nous réunirons, je le jure; nous nous réunirons, ma belle Henriette, trois... ou deux!

Mademoiselle de Valency tressaillit à ces dernières paroles et son regard s'attrista.

— Lui, comme moi, mon amie, ajouta Bellegarde, lui plus que moi saura vous pro-

téger... vous aimer... Henriette, il faut partir.

— Jamais! jamais! s'écria-t-elle avec une fierté et une sérénité adorables.

— Jamais, Henriette? Je vous le demande au nom de votre amour.

— Eh bien, dit-elle, à votre tour jurez-moi de ne pas vous jeter en téméraire, en désespéré, dans le péril.

— Je le jure! répondit Bellegarde.

— Jurez-moi encore, reprit la noble femme, de ne pas me repousser, de ne pas chercher à m'éloigner de vous, si dans ce moment périlleux je reviens à vous.

M. de Bellegarde hésita un moment; mais ayant bien la certitude qu'Henriette, éloignée de France, ignorerait les dangers qu'il pourrait courir, il promit par serment ce qu'elle demandait.

— Allons, dit mademoiselle de Valency, tout est au mieux, tout est bien. Alliance entre nous, M. de Launay, M. de Bellegarde. Je partirai demain. Vous, messieurs, commencez par laisser assiéger la Bastille sans prendre aucune part à cette affaire sanglante.

— Ah! nous vous le jurons! s'écrièrent-

ils, notre cœur, notre honneur ne sont pas là. Ils sont à Versailles.

Mademoiselle de Valency embrassa ses deux amis, ou plutôt ses deux frères dans ce moment suprême, et elle prit congé d'eux en les engageant à ne pas quitter encore sa maison, qui était pour eux un asile; elle promit de sortir de Paris avant le jour et d'aller rejoindre une femme de ses amies à Rouen et qui partait pour l'Angleterre.

On se sépara avec des larmes, mais le cœur rempli d'une douce confiance et d'une énergie qui défiait tout événement.

XIV

La Bastille.

Le 14 juillet, dès la pointe du jour, une foule immense s'agitait, comme une mer houleuse, sur la place de l'Hôtel de ville et sur les deux quais de la rivière. Les électeurs de Paris et nombre de députés à l'Assemblée nationale avaient passé la nuit à tenir conseil. Le siége de la Bastille était résolu, mais les ordres pour les moyens d'attaque n'avaient pas encore été donnés. Au soleil levant, on vit sortir de l'hôtel de ville plusieurs militaires de divers grades et de divers corps, ralliés aux insurgés : ils étaient porteurs des ordres de la commune et se rendaient à leurs

postes respectifs. Le peuple apprit à l'instant que les milices bourgeoises, les ci-devant gardes françaises, les débris de quelques régiments désorganisés, allaient marcher sur le faubourg Saint-Antoine. Le cri : « Aux armes ! à la Bastille ! » éclata comme la grande voix de l'Océan au moment d'une tempête, et tout à coup cette masse compacte, qui n'ondulait sur la place que par un mouvement lent et mesuré, se brisa en mille tourbillons et se rua en mille courants vers les rues et le quai de la Grève. Le peuple précédait la force armée.

Sur le boulevard Saint-Antoine, on vit arriver dans la matinée les milices parisiennes, armées de tout cet attirail bizarre et formidable qui n'apparaît aux rayons du soleil qu'un jour d'insurrection. Des pelotons de miliciens traînaient eux-mêmes, à la bretelle, des pièces de canon et des mortiers. Mais au milieu de toute cette cohue, une colonne d'infanterie se fit jour, et l'on reconnut bientôt les ci-devant gardes françaises, amenant aussi des batteries et venant diriger un siége que cent mille miliciens ou bourgeois auraient tenté en vain.

Les six tours de la Bastille se dressaient plus formidables que jamais, sur le fond du ciel. Aux embrasures des remparts apparaissaient quelques bouches de canon énormes. On voyait des soldats aller et venir sur le glacis de la plate-forme et au couronnement des tours. On ignorait les forces de la garnison. Le pont-levis était levé. Les fossés inondés d'eau paraissaient infranchissables ; et d'ailleurs quelles échelles auraient pu atteindre ces hauteurs de maçonnerie? La forteresse était imprenable si le canon ne pouvait entamer ces flancs énormes qui plongeaient dans les fossés. Les bombes mêmes paraissaient impuissantes. Le massif de la forteresse était casematé à une étonnante épaisseur.

Les milices dirigées par Hullin, Fouché et Arné, s'échelonnaient sur les boulevards, sur les terrains de l'Arsenal et à l'embouchure de la rue Saint-Antoine. Les toits de toutes les maisons, aux environs de la Bastille, étaient couverts de spectateurs qui répondaient comme un écho formidable aux cris de la foule.

Les gardes françaises, commandées par des sergents, prirent position sur le terrain

le plus favorable ; cette brave infanterie se faisait artillerie avec une rare intelligence. Ce furent les grenadiers qui ouvrirent le feu. Les boulets battaient en brèche les remparts, et les remparts ripostaient par quelques coups dont l'effet horrible était une énorme trouée dans la foule. Mais les milices impatientes s'emportèrent et l'on vit des masses entières se précipiter jusqu'aux versants des fossés. Là commença la fusillade ; des milliers de balles allaient cribler les créneaux sans toucher un seul homme. Par les meurtrières, des coups de carabine arrivaient aux assaillants. La foule hurlait. On avait fait courir le bruit que trente mille hommes s'avançaient sur Paris, au secours de la cour de France.

Cependant l'hôtel de ville envoya des parlementaires au gouverneur. Le pont s'abaissa, et le marquis François de Launay reçut dans la grande cour le message municipal. Il répondit avec un sang-froid héroïque, qu'il tenait son commandement de Sa Majesté, et qu'il n'ouvrirait la porte de la forteresse que sur un ordre du roi ; que du reste il avait fait entasser assez de poudre dans les caves et sous les voûtes des poternes pour faire

sauter la forteresse et écraser toute la masse des assiégeants. En parlant ainsi, M. le gouverneur saisit une mèche allumée qui se trouvait près d'une batterie, jurant d'aller la plonger dans un tonneau de poudre, si, à la sortie des deux parlementaires, le feu ne cessait pas contre la citadelle.

Mais à peine achevait-il de parler ainsi, qu'un cannonier, saisissant le bras de l'intrépide gouverneur, lui arrache la mèche et la lance au loin dans le fossé. Alors la foule qui s'était avancée demande le pont à grands cris... Le gouverneur, l'épée à la main, s'élance sur ceux des siens qu'il croit des traîtres... mais le pont-levis s'est abaissé, et les parlementaires n'ont pas même le temps de s'élancer dehors... La foule, comme un torrent, s'engouffre sous la voûte de la grande porte, deux sentinelles sont égorgées, le gouverneur et quelques braves résistent à la baïonnette. Ils sont saisis, éventrés, et M. François de Launay ne doit son salut qu'à Hullin qui, accouru avec des miliciens, enlève le gouverneur et croit le protéger en le couvrant de son chapeau ombragé de plumes tricolores.

Tout à coup le brave gouverneur est frappé d'une balle, son corps est enlevé et porté au milieu des groupes de la populace qui le met en pièces.

Le feu avait cessé, et la Bastille, envahie par les assiégeants, fut fouillée depuis les cachots les plus profonds jusqu'aux cabanons les plus élevés. Alors on vit les remparts et les couronnements des tours se garnir tout à coup d'une foule rugissante, et sur la corniche du donjon se dressa une perche au bout de laquelle flottait une immense banderole aux trois couleurs.

A cette vue, plus de deux cent mille âmes, attentives autour de la forteresse, battirent des mains et saluèrent avec délire le drapeau de la liberté planté sur l'édifice féodal.

Mais les cris de démolition se firent entendre et dominèrent bientôt toutes les autres clameurs. Alors, par une incroyable soudaineté, des milliers de manœuvres grimpent aux sommets des six tours, et des éboulements énormes de corniches et de créneaux qui se détachent et s'engouffrent dans l'eau des fossés, annoncent que la Bastille va s'é-

crouler tout entière sous le marteau de la révolution.

A cette grande journée de tumulte, de feu, de fumée et de brûlant soleil succéda une nuit limpide, mais toute frémissante de chants de victoire.

XV

A l'Écusson de France.

Vers la fin d'une journée du mois d'octobre, à l'heure crépusculaire du soir, deux voyageurs arrivaient à l'auberge du ci-devant *Écusson de France*, rue Saint-Louis, à Versailles. Leur équipage était fort modeste; ils avaient pris à la barrière de Passy une de ces voitures à deux roues de hauteur démesurée, et attelée d'un grand et maigre cheval, qui stationnaient sur le quai du Cours-la-Reine, ou plutôt des Champs-Élysées. Le coucou (telle était la dénomination de ces sortes de voitures) avait amené à Versailles plusieurs au-

tres voyageurs ; mais ceux dont nous parlons, restés les derniers dans l'équipage, s'étaient arrangés de manière à être conduits discrètement jusqu'à l'auberge située rue Saint-Louis. L'aubergiste, fort brave homme, avait jugé du premier coup d'œil que les nouveaux venus chez lui tenaient à n'être ni remarqués ni interrogés. Il les introduisit dans un petit salon attenant à la cuisine, et comme la nuit s'annonçait devoir être très-fraîche, il fit allumer pour eux un très-bon feu, en attendant leurs ordres pour le souper.

Le plus âgé ou plutôt le moins jeune des deux voyageurs traça au crayon une carte devant servir au menu du repas, et il pria l'hôtelier de ne permettre à personne d'entrer dans le petit salon, une servante exceptée.

— C'est bon, c'est bon, mon gentilhomme, lui dit à l'oreille l'honnête aubergiste en lui coulant un regard d'intelligence.

A ce nom de gentilhomme, l'étranger tressaillit ; mais l'expression loyale de la figure de M. Ortolan le rassura aussitôt. M. Ortolan, propriétaire de l'auberge de l'*Écusson de France,* appartenait à cette classe de bour-

geois qui regrettaient sincèrement les splendeurs de la monarchie.

Nos deux voyageurs, très-dévoués sujets du roi, ne pouvaient donc rencontrer un meilleur gîte pour leur sûreté. Leur costume avait cela de remarquable que s'il était d'une grande simplicité, il était aussi d'une propreté extrême. Or, déjà à cette époque, et surtout ce jour-là, 5 octobre, la moindre recherche dans la mise dénonçait un aristocrate ; la propreté d'un habit, d'une botte, d'un jabot, sentait d'une lieue son parfum de noblesse. M. Ortolan se réserva *in petto* de faire part de ses réflexions, même de ses appréhensions, à ses deux protégés, car déjà il prenait sous son égide, sous l'*écusson* de sa sauvegarde, ces deux charmants voyageurs.

L'un des étrangers (pourquoi ne pas le nommer ?) était M. de Launay, l'ex-officier aux ex-gardes françaises et neveu de l'intrépide gouverneur de la Bastille ; quant à son compagnon, nous ne voulons pas enlever au lecteur le plaisir de le reconnaître.

Une grosse servante, portant la grande coiffe normande et le tablier blanc, ne tarda

pas à servir le souper demandé par les voyageurs. M. de Launay fit approcher la table de la cheminée, car son compagnon, très-délicat, on le voyait, se plaignait de quelques frissons. Le souper une fois sur la table, on renvoya la Normande, avec injonction de ne revenir que lorsqu'elle serait rappelée. M. de Launay s'assit vis-à-vis de son compagnon et se mit à le servir avec toutes les prévenances possibles. On causait à voix basse, on mangeait peu, mais on pensait vite et beaucoup, passez-nous l'expression.

— Mon cher camarade, disait M. de Launay, comment se fait-il que vous tombiez dans le découragement lorsque le danger est passé, vous qui êtes si admirable en face de ce danger même ?

— Je l'ignore, reprenait celui-ci, je ne retrouve mon énergie, ma présence d'esprit qu'au moment de l'action. Vous avez été content de moi, monsieur, dans cette abominable patache où nous nous sommes trouvés en compagnie de trois brigands...

— Un moment, dit Arthur de Launay; veuillez, je vous prie, rayer ce mot-là de votre dictionnaire. Aujourd'hui, les brigands

sont vous et moi ; les ennemis du roi et de la reine sont des patriotes ; retenez cette qualification. On aime d'autant plus sa patrie en France à l'heure qu'il est, qu'on déteste la monarchie. Du reste, nos compagnons de voyage nous ont donné, sans le vouloir, de très-bons renseignements. Récapitulons : ce matin, 5 octobre, Paris s'est éveillé au bruit du tocsin et de la générale, bon ! Aux halles, le tumulte a commencé avec le jour. Les tricoteuses, en grande majorité, animaient les groupes. Du pain ! du pain ! A la lanterne les *affâmeurs* du peuple !... Tels étaient les cris. Très-bien ! Des bataillons de femmes, ayant à leur tête Maillard, se sont rendus chez M. de la Fayette (le marquis de, je le dis bien bas), et lui ont déclaré qu'il fallait marcher sur Versailles avec la garde nationale parisienne et les six compagnies des grenadiers de la nation (ci-devant gardes françaises). A quoi M. de la Fayette a répondu qu'il fallait s'adresser à M. d'Éminy, major général. « Faites comme vous l'entendrez, a dit celui-ci, je ne donne point d'ordres. » A merveille ! poursuivons, l'insurrection grandissait et mugissait de plus belle ; elle s'est portée sur l'hôtel

de ville ; les armes ont été pillées. Huit cents fusils et deux pièces de canon sont tombés au pouvoir de la populace (du peuple, pardon !) Hullin s'est mis à la tête des grenadiers de la Bastille. Les grenadiers de la nation ont forcé M. de la Fayette à se rendre à l'hôtel de ville et à demander un *arrêté municipal,* lequel a été obtenu. Donc M. le marquis de la Fayette, légalement autorisé à marcher à la tête des grenadiers de divers bataillons de la garde civique et escorté de vingt-cinq à trente mille citoyens et citoyennes, doit être en route à l'heure qu'il est, et, le génie de la liberté aidant, tout fait présager que cette vertueuse armée arrivera à Versailles avant minuit. Il est six heures du soir, continua Arthur, nous avons le temps de nous rendre au château où se trouvent nos amis, mais nous ne pouvons traverser la place d'armes qu'à la nuit close : ainsi soupons, mon cher camarade.

— Soupez ! répondit le compagnon de M. de Launay en lui versant à boire de sa belle main, rasade complète, d'un vin clairet et mousseux.

Un grand soupir suivit ce gracieux mou-

vement. Le jeune étranger baissa la tête et retomba dans une rêverie qui annonçait une grande préoccupation.

— Mon excellent compagnon, reprit de Launay, voilà encore vos idées *grises* qui vous reprennent. Croyez-moi, nous retrouverons notre ami Henri de Bellegarde... il est au château royal. J'ai reçu un avis secret.

— Voyons ce billet? demanda le mélancolique convive.

Le billet ne contenait que ces mots :

« Mon lieutenant, après avoir pris mes
« informations en secret, j'ai découvert que
« le marquis de Bellegarde se cachait au châ-
« teau de Versailles sous le costume d'un pi-
« queur de la reine. »

— Point de signature? dit le beau compagnon d'Arthur.

— Aucune, et pour cause. Mais l'écriture m'est connue. Le billet me vient d'un charmant ci-devant fifre aux ci-devant gardes françaises, aujourd'hui trompette aux gardes du corps, car les gardes du roi tiennent

encore et mourront sur la brèche plutôt que d'accepter le *ci-devant*, mordieu !

En prononçant ces derniers mots, M. de Launay se mordit la lèvre avec énergie.

— Allons, dit son compagnon, espérons, monsieur.

Ce convive inquiet, ce convive d'une physionomie charmante, d'une taille svelte, d'une grâce inimitable, ce beau jeune homme, on l'a deviné, c'était une femme, c'était Henriette de Valency.

Pourquoi avoir quitté l'Angleterre où elle s'était réfugiée aux premiers troubles révolutionnaires? Pourquoi revenir en France? Et que venait-elle faire à Versailles, au milieu de cet ouragan qui mugissait du côté de Paris?

A la nouvelle des dangers qui menaçaient le roi, et la reine surtout, Henri de Bellegarde (alors émigré) avait regagné les côtes de France, et il était revenu défendre de son épée celle à qui il eût donné dix fois sa vie. Henriette, sublime de dévouement, Henriette, qui avait pénétré le fatal secret du marquis, pouvait-elle vivre désormais isolée, abandonnée sur le sol étranger? Certaine de

son malheur, elle voulait le sacrifice complet, jusqu'à la dernière goutte du calice. L'amour a son héroïsme comme la bravoure; seulement, cet héroïsme fait moins de bruit, il n'aime ni l'éclat, ni les compensations de la gloire; il ne prend pour témoin que Dieu, dernier refuge, suprême aspiration d'une âme emportée au delà des misères de la vie. Telle était la passion d'Henriette. Revoir M. de Bellegarde, le sauver ou mourir avec lui, c'était là toute l'ambition de cette noble femme. M. de Bellegarde ne l'avait aimée que par souvenir, comme une pâle compensation à ce qu'il ne pouvait atteindre. Eh! qu'importait cela à mademoiselle de Valency? dans le lyrisme où son âme planait, abaissait-elle ses regards vers ces pauvretés du monde, ces mesquines et pitoyables jalousies? Non, Henriette à Versailles venait assister à la transfiguration de son amour.

Voilà pourquoi sous un déguisement elle s'était mise sous la sauvegarde de ce brave et charmant M. de Launay qui, lui aussi, avait bien son héroïsme de dévouement. De Launay aimait cette femme dont il connaissait bien la délirante passion; M. de Launay

jaloux du sentiment sublime qui dominait tous les autres chez mademoiselle de Valency, voulait s'élever à sa hauteur, devenir son égal, puisqu'il ne pouvait devenir son amant.

Il était environ sept heures du soir lorsque l'hôtelier vint frapper à la porte du petit salon. M. de Launay ouvrit et fut étonné de l'émotion qui se révélait sur le visage de M. Ortolan.

— Qu'est-ce donc? dit-il.

— Monsieur, reprit l'hôtelier en refermant la porte avec soin, l'avant-garde arrive par l'avenue de Saint-Cloud. Cette horde de sans-culottes et de tricoteuses a trouvé le passage barré par une centaine de gardes du corps ayant à leur tête le comte d'Avignac. Un engagement a lieu en ce moment; plusieurs gardes sont tombés frappés de coups de fourche et de coups de feu. Malheureusement les ministres réunis au château ont expédié un courrier à Meudon où le roi se trouvait. Sa Majesté est revenue à Versailles. L'assemblée des représentants est en séance permanente; le président Mounier veut tenir tête à l'insurrection parisienne, mais tout annonce que les représentants céderont à la révolte, ou qu'ils

seront égorgés... Je vous conseille, monsieur, de vous cacher ainsi que... madame. La ville sera fouillée cette nuit, et malheur aux partisans de la cour !

— Nous cacher ! dit Henriette en se levant. Allons, M. de Launay, je suis à vos ordres. Vous avez vos pistolets ; j'ai les miens; marchons !

— Vous voyez, mon cher M. Ortolan, reprit de Launay, que pour être belle nous ne sommes pas moins brave. Adieu, mon ami, laissez-nous accomplir un devoir. Si tous les gentilshommes de France avaient pris aujourd'hui la détermination de madame, le roi entrerait demain à Paris aux acclamations du peuple.

Henriette se couvrit la tête d'un feutre gris ayant une cocarde tricolore comme passeport ; elle jeta un manteau sur ses épaules, s'assura que ses pistolets étaient bien dans les poches de son habit, et s'animant aux cris lointains de la foule, elle précéda M. de Launay dans la cuisine de l'auberge. Celui-ci se hâta de la rejoindre. M. Ortolan, émerveillé de tant de courage, essuyait une larme et suivait les deux étrangers.

La cuisine de l'auberge était encombrée de curieux et de voyageurs, tous avides d'apprendre des nouvelles de l'insurrection parisienne. On entendait par intervalle des coups de fusil se mêlant aux vociférations des assaillants. La nuit, devenue très-noire, s'annonçait devoir être pluvieuse ; un vent sud-ouest soufflait avec violence.

Dès que le beau cavalier portant le nom d'Henriette de Valency parut sur le seuil de la porte, il y eut un murmure d'approbation générale. Cette noble figure, cet air de jeunesse, cette fière et svelte tournure, tout cet ensemble de grâce et d'énergie imprima l'admiration et le respect. Chacun se tut pour contempler. Henriette enfonça militairement son feutre sur l'oreille et un petit nuage de poudre d'iris retomba sur le col de son habit par la pression de son chapeau.

— Oh ! oh ! dit un gros voiturier qui buvait dans un coin ; voilà un petit aristocrate bien parfumé ! Est-ce que nous nous rendons au bal de la cour, mon joli garçon ?

Henriette répondait par un coup d'œil de dédain, lorsque M. de Launay, comprenant le danger, riposta au gros voiturier :

— Dans tous les cas, mon camarade, convenez que nous apportons au bal des couleurs qui ne seront pas du goût du château royal.

Et il lui montra du doigt la cocarde tricolore du feutre de son compagnon et celle qu'il portait lui-même.

— Ah ! ventre de chien ! Je me trompais, reprit le gros homme rouge et ivre à moitié. Vous êtes des patriotes ! et vous allez vous joindre aux enfants de la liberté qui, dans ce moment, font voltiger les ci-devant gardes du roi. Bravo ! mes bichons, et touchez là.

Il leur tendait deux grosses mains calleuses. M. de Launay se hâta de saisir ces deux mains et comme il avait une vigueur de poignet fort remarquable, il serra les doigts du voiturier assez énergiquement pour ôter à celui-ci toute envie de recommencer ses familiarités.

— Double tonnerre ! s'écria le gros buveur; voilà un cadet doué d'une poigne d'acier. Holà ! holà ! citoyen, réservez votre vigueur pour tantôt dans la mêlée. Tudieu ! quels hommes aura un jour la république !

L'hilarité avait gagné les assistants. M. de

Launay et Henriette profitèrent de ce moment de diversion pour se diriger vers la porte de l'auberge. Dans la rue ils s'enveloppèrent soigneusement de leurs manteaux, après avoir tourné en avant l'aile de leur feutre, ornée de la cocarde de sûreté; doublant le pas, ils arrivèrent bientôt, par la rue de l'Orangerie, à cette grille du parc faisant face aux deux escaliers gigantesques qui mènent à la terrasse royale appelée le Parterre d'eau.

XVI

La salle des gardes.

La grande grille était fermée. Un poste de la garde écossaise stationnait au delà. M. de Launay s'avança jusqu'aux barreaux et appela à lui. Deux gros réverbères éclairaient la grille. L'officier du poste s'avança escorté de deux gardes, le mousquet au bras.

— Je me nomme Arthur de Launay, dit le compagnon d'Henriette; je suis officier aux gardes françaises, je viens, avec *mon frère,* offrir mon épée au roi.

La grille fut ouverte aux deux gentilshommes. Alors Henriette, enlevant de son chapeau la cocarde tricolore, y plaça une

belle ganse de ruban blanc qu'elle avait cachée dans son sein. M. de Launay l'imita. Les deux cocardes tricolores furent gardées en cas d'accident.

Escortés d'un garde-écossaise, les deux volontaires montèrent l'escalier de l'Orangerie et arrivèrent sur la terrasse du château. Cette immense plate-forme était éclairée par un très-grand nombre de lanternes posées sur les vases de marbre et sur des poteaux. Une compagnie des gardes du corps bivaquait sur la terrasse, en face des appartements de la reine; ces appartements, ainsi que la galerie des glaces et les salons de grande réception, étaientsplendidement éclairés. On eût dit un jour de fête! la dernière fête de la cour de France.

M. de Launay fut amené au duc de Luxembourg, capitaine des gardes. Il renouvela devant cet officier général son offre de service pour son compagnon et pour lui. M. de Luxembourg jeta un coup d'œil rapide et pénétrant sur les deux nouveaux venus, et se retournant ensuite vers un garde :

— Brigadier, dit-il, conduisez ces messieurs à l'état-major.

Arrivés au château royal, M. de Launay et *son frère* furent désignés pour être adjoints aux gardes de la reine ; ils l'avaient demandé ainsi. On donna à chacun une forte épée et un mousquet.

Le grand escalier menant aux appartements de la reine était situé dans cette aile gauche du château qui faisait face aux petits appartements du roi. Cette nuit-là, toute la compagnie des gardes du corps de la reine était consignée. Des postes nombreux étaient placés de distance en distance, depuis le vestibule du rez-de-chaussée jusqu'au grand cabinet attenant à la chambre de Sa Majesté.

La colère de l'insurrection parisienne s'était manifestée par un caractère particulier. C'était surtout à la reine qu'on en voulait ce jour-là. Les cris : A bas l'Autrichienne! la tête de l'Autrichienne! ne laissaient aucune équivoque sur le but de cette levée en masse qui se portait à Versailles.

Il était environ onze heures du soir lorsque M. de Launay et son *frère*, mêlés à un bon nombre de gentilshommes, volontaires comme eux, et aux gardes du corps de Sa Majesté, furent désignés pour le poste du

grand escalier. Les factionnaires, le mousquet au bras, allaient et venaient sur le palier, le long de la rampe; le poste campait sur les degrés et sur les bancs. M. de Launay et son frère d'armes étaient assis l'un auprès de l'autre, occupés à examiner la batterie de leur mousqueton, lorsqu'un jeune homme portant la livrée de la reine passa devant eux. C'était un piqueur; on le reconnaissait à ses grandes bottes éperonnées, à son couteau de chasse, à son habit bleu-de-roi, galonné d'argent.

M. de Launay avait relevé subitement la tête. Le piqueur s'arrêta. Arthur se levant aussitôt et livrant son mousquet à son compagnon, aborda le jeune homme et l'entraîna à trente pas de là dans la salle des gardes. Il avait reconnu Henri de Bellegarde sous l'habit de piqueur.

— Vous ici, grand Dieu! s'écria Henri.

— Moi! mon ami, reprit Arthur. Me croyez-vous moins dévoué que vous?

— Ah! je vous reconnais là, Arthur!

Ils s'embrassèrent avec effusion.

— Mon ami, dit M. de Bellegarde, vous le voyez, j'accomplis ma destinée. Les gardes

françaises ont passé au peuple ; ils ont chassé leurs officiers !... Mais on me tuera avant d'éteindre en moi le sentiment du devoir... Dépouillé de mes épaulettes, privé de mon épée par des traîtres, je suis venu ici prendre du service, revêtir la livrée de ma souveraine afin de la sauver, ou de mourir à ses pieds.

Arthur lui serra la main.

— Et vous aussi vous êtes venu, mon ami, dit Henri. Oh ! merci, merci ! La nuit sera terrible... Mais vous n'êtes pas seul : avec qui êtes-vous?

— Mon ami, répondit Arthur, beaucoup de jeunes gentilshommes sont venus comme moi s'offrir en qualité de volontaire. J'étais avec l'un d'eux...

— Un tout jeune homme, dit M. de Bellegarde. Je n'ai pu distinguer sa figure, mais j'ai admiré l'élégance de sa taille, la grâce de ses manières... Il est bien jeune, n'est-ce pas? laissez-moi aller le remercier d'être venu.

— Non, non, reprit vivement M. de Launay. N'éveillons pas l'attention des gardes par des scènes inutiles. Que chacun soit à son poste ; la situation est grave.

— Je reconnais bien là mon sérieux officier, répondit Henri. Allons, M. de Launay, préparons-nous à une nuit orageuse. Si je suis tué, vous prendrez sur moi une boîte et une lettre. La boîte est pour ma chère et bien-aimée Henriette, qui heureusement est en sûreté en Angleterre aujourd'hui. La lettre est pour...

Il hésitait, il se troublait.

— La lettre est pour la reine, dit M. de Launay. Oui, mon ami, elle l'aura, ou plutôt espérons qu'elle ne l'aura pas.

Ils se séparèrent. Arthur vint rejoindre son frère d'armes. Dans le mouvement général, Henriette n'avait pu reconnaître celui avec qui M. de Launay venait de causer dans la salle des gardes. Arthur lui dit qu'il avait retrouvé un ancien camarade, son compatriote. L'esprit d'Henriette était trop vivement préoccupé pour s'arrêter à cet incident.

Cependant la nuit avançait. Le bruit courait que la ville de Versailles était envahie par des hordes armées, arrivant de Paris au nombre de plus de trente mille individus, hommes et femmes. Des bataillons de la garde nationale, plusieurs compagnies de grena-

diers de la nation les avaient escortées. M. de la Fayette, voulant diriger le mouvement et sauver le roi probablement, s'était mis à la tête de cette armée. En effet, vers une heure du matin, le président Mounier, accompagné de plusieurs représentants, était introduit au château, ainsi que le commandant général de la garde nationale parisienne. Mais des groupes de forcenés les avaient suivis et vociféraient dans les cours. Le roi était avec ses ministres dans la chambre du conseil; la reine était présente.

Que venaient demander Mounier, la Fayette et les représentants? Les gardes l'ignoraient; ils ne s'en informaient même pas; une seule pensée dominait leur esprit et leur cœur : la défense de la personne de Leurs Majestés.

Cependant, après l'audience donnée aux représentants, le calme parut revenir au château royal. On n'entendait plus au loin que ce mugissement solennel de la foule qui ressemble si bien à la voix orageuse de la mer. Bientôt on annonça que la reine allait rentrer dans ses appartements. MM. les gardes se réunirent dans leur salle, avec eux nombre de gentilshommes, soldats volontaires,

attendaient le passage de Sa Majesté. La reine devait revenir par les grands appartements. Sa chambre à coucher ordinaire était séparée des appartements du roi par le salon appelé l'OEil-de-Bœuf, une antichambre et un grand cabinet.

A trois heures du matin, on vit arriver plusieurs officiers de la maison portant des flambeaux et précédant la reine. Sa Majesté traversa la salle de ses gardes, mais à pas lents et comme si elle voulait donner à chacun un salut et un remercîment. La reine portait une robe blanche et une mante de soie gris de lin, dont elle s'enveloppait avec soin, la nuit étant fraîche. Elle était tête nue, et l'on remarquait que ses beaux cheveux blond cendré manquaient de poudre ce soir-là. Elle salua les gardes de la main et du sourire comme dans les bons jours passés. Arrivée près d'un groupe de gentilshommes, en habit de ville, elle s'arrêta et s'inclina, touchée de ce dévouement imprévu. L'un d'eux fixa son attention, ce fut M. de Launay. Elle se rappelait avoir vu ce visage quelque temps auparavant. Elle lui adressa une question à laquelle Arthur répondit :

— Madame, j'étais officier aux gardes françaises. Aujourd'hui mon frère et moi, sommes devenus, de notre propre autorité, gardes du corps de la reine.

Une larme brilla dans les yeux de Sa Majesté, elle ne put répondre que par un geste de remercîment et se hâta de gagner son appartement dont les portes se refermèrent aussitôt.

La nuit avançait, les rondes se succédaient à peu d'intervalle dans tout le château royal. On eût dit le service d'une place de guerre. Le tintement des armes, la voix des officiers, interrompaient seuls le solennel silence de cette magnifique demeure. La pluie avait cessé, mais le vent amoncelait les nuées et quelques lueurs blafardes sillonnaient le fond noir du ciel.

Vers les cinq heures du matin, avant la première aube, une grande rumeur se fit entendre autour du château, du côté de la ville. Bientôt des cris coupèrent de leur note stridente ce bourdonnement profond. Les gardes prirent les armes. On ne comprenait pas comment à tant de calme avait succédé un rugissement aussi subit. La populace hurlait

au delà des grilles, comme un loup effaré. Tout à coup, brisées par une puissance infernale, les grilles cèdent. Des milliers de faubouriens armés de piques et de fusils, des femmes avinées brandissant des couteaux, se ruent pêle-mêle dans les cours, et par un choc formidable brisent les portes des vestibules. Les premiers gardes du corps tombent égorgés. Tout l'effort de la multitude se porte vers le grand escalier conduisant à l'appartement de la reine. Le but est manifeste ; on veut la tête de la souveraine avant celle du roi.

Sur le palier du grand escalier, des coups de sabre et de mousqueton répondent aux coups de hache et de coutelas. C'est un combat furieux où le sang coule largement, où l'injure lance son écume. Quarante gardes du corps suffisent encore pour arrêter cette masse compacte qui monte à l'assaut. Quand les sabres tombaient sur la tête du premier rang d'assaillants et le couchaient par terre, toute la colonne refoulée paraissait un moment s'écraser elle-même; mais l'assaut reprenait plus violent, plus serré, plus rugissant et plusieurs gardes tombaient à leur tour.

Cependant ils cédaient au nombre. Les portes de la salle des gardes furent fermées ; la populace restait maîtresse du grand escalier. Mais ces portes barricadées et soutenues par le suprême effort du courage dévoué jusqu'à la mort, ces portes dorées, mais faibles comme toute splendeur, devaient bientôt céder sous le choc énorme de ce bélier de fer : la populace.

Dans l'intérieur des appartements de Sa Majesté retentissent les cris :

— Sauvez la reine ! Madame, sauvez-vous !

D'autres cris s'élèvent du côté opposé au grand escalier, ils viennent des grands appartements. Ce sont des compagnies qui accourent par la galerie des glaces et qui demandent à soutenir les gardes du corps. Mais ces compagnies sont suspectes ; un dialogue s'établit entre elles et les gardes, à travers les portes fermées :

— Grenadiers parisiens ! criaient les ci-devant gardes françaises ; nous venons à vous !... ouvrez.

Cette hésitation fut fatale ; la populace venait de briser la porte du grand escalier ; dix-sept gardes du corps tombent égorgés.

Hommes et femmes, armés de coutelas, se précipitent vers l'entrée du cabinet de la reine. Un jeune officier est là, sans habit, tête nue, l'épée au poing et portant des coups de pointe d'une terrible vigueur. A lui seul il soutient le choc, opposant le bras gauche, et de la main droite il enfonce l'épée dans cette masse de poitrines qui veut l'écraser. Tout à coup il tombe sous les pieds des assaillants.

Un cri déchirant retentit. Un jeune homme, beau comme une femme, s'élance vers l'officier blessé à mort; il le saisit dans ses bras, le soulève et l'entraîne à quelques pas de là, malgré les hurlements des assiégeants. L'officier reprend un moment l'usage de ses sens, il ouvre les yeux et reconnaît celui... ou plutôt celle qui l'a aimé avec un si grand cœur.

— C'est toi, Henriette ! dit-il d'une voix éteinte.

— C'est moi, répond l'héroïque jeune femme. Henri, je vous aime et je vous pardonne. Quand vous serez dans le ciel, pauvre et sublime martyr, souvenez-vous de moi.

Henri sourit et rendit doucement son âme

à Dieu dans les bras de mademoiselle de Valency.

Cependant les rugissements de la foule redoublent dans une direction opposée. La voix stridente d'un chef de bande se met à proférer ces paroles :

— Patriotes, l'Autrichienne se sauve par les jardins !

La foule se retourne et regagne l'escalier.

Or, pour détourner les couteaux qui menaçaient Marie-Antoinette, un jeune homme, celui-là même qui venait de recevoir le dernier soupir d'Henri, accourt sur le seuil de la porte qui venait de tomber et se présente à la horde des furieux. Ce jeune homme ressemble à la reine. A ce grand air, à ce profil impérial, à cette fière tournure, on l'eût pris pour le frère de Marie-Antoinette. Mais lui, avec l'héroïsme du dévouement :

— Patriotes! s'écrie-t-il, vous cherchez la reine? la voici.

Et dénouant alors sa magnifique chevelure, il les brave et attend la mort.

— C'est la reine, c'est l'Autrichienne déguisée! s'écrie la foule en s'élançant de ce côté.

Mais, emportée par Arthur de Launay et protégée par l'épée de plusieurs gardes, trompés eux-mêmes par la ressemblance, Henriette de Valency est bientôt hors de danger. Arthur l'entraînait à travers les bois du parc, tandis que la populace la cherchait encore dans les vestibules et les salles du rez-de-chaussée. Bientôt des forcenés arrivent pour ramener les hordes des assaillants à l'appartement qu'elles ont un moment abandonné. L'alarme avait été donnée, et la reine avait eu le temps de fuir par un couloir dérobé qui communiquait jusqu'à l'appartement du roi. Quand les tricoteuses et les sans-culottes brisèrent la porte dorée de la chambre de l'Autrichienne, ils plantèrent le couteau sur un lit charmant et parfumé, mais sur un lit vide, encore empreint, dit-on, d'une douce chaleur.

Le lendemain dans la soirée, une voiture de louage arrivait dans la rue de la Chaussée-d'Antin à Paris. M. de Launay ramenait Henriette chez elle, après avoir sauvé par des prodiges de valeur celle qui avait fait des prodiges de dévouement.

Henri de Bellegarde était ce glorieux dé-

fenseur qui était tombé mort sous les coups de la populace, au seuil même de la porte de la reine. Henri avait été retrouvé gisant au milieu des gardes du corps, jadis ses adversaires, mais, à ce suprême jour, ses frères d'armes. M. de Launay et Henriette avaient donné tous leurs soins à la sépulture de ce généreux cœur, de cet ardent esprit, dont la fin avait été digne de la vie.

Or, après bien des larmes versées, M. de Launay avait ramené mademoiselle de Valency chez elle, et, pour accomplir sa promesse à Henri, il lui remettait une boîte trouvée avec une lettre dans une des poches de l'habit que M. de Bellegarde, avant le moment du combat, avait confié à un serviteur dévoué.

Henriette ouvrit cette boîte et jeta un cri :

— Ah ! dit-elle, il m'avait souvent assuré que cette boîte ne m'appartiendrait qu'après sa mort.

Cette boîte contenait la parure de paysanne, les boucles d'oreilles, la croix et le clavier d'or que portait Jenny à une des représentations de Trianon, quelques années auparavant, dans des jours de joie et de douce

quiétude; le lecteur s'en souvient probablement.

Henriette de Valency porta à ses lèvres ces bijoux d'une rivale, mais d'une rivale auguste et adorée. Quant à la lettre trouvée aussi dans la poche de l'habit, M. de Launay se chargea de la remettre en main propre à Sa Majesté.

Aux événements de Versailles succédèrent les terribles drames de la révolution à Paris. Au milieu de cette terreur générale, de cet ouragan dévastateur, Arthur de Launay et mademoiselle de Valency disparurent de la scène du monde.

Quant aux compagnies des gardes françaises, on le sait bien, elles changèrent de nom et d'uniforme, et sous la dénomination de *grenadiers de la nation,* elles prirent part aux grandes guerres de 1792, du consulat et de l'empire, et donnèrent à la France un maréchal et plus de vingt généraux, dont la bravoure ne démentit jamais l'origine militaire.

ÉPILOGUE.

Sept ans après les événements que nous venons de raconter, finissait cette mémorable campagne d'Italie qui immortalisa les armes françaises et le nom du jeune général qui devait ceindre la couronne impériale.

Le traité de Campo-Formio avait rendu la paix en Italie. Le pape avait fui de la ville éternelle, mais Rome donnait asile à bien des émigrés que les vainqueurs ne troublaient ni dans leur religion politique ni dans leur vie privée.

Par une soirée calme du mois de septembre, un carrosse attelé de deux chevaux de louage parcourait au pas de promenade la

voie romaine qui conduit à Tivoli. Ce carrosse s'arrêta devant une modeste maison située près de la route, entourée d'un massif de pins-parasols et de peupliers. Une fontaine murmurait près de l'habitation. Or, un personnage d'un certain âge, et qui paraissait appartenir à l'Église, descendit du carrosse et s'approcha du bassin de la fontaine, charmé de la fraîcheur du lieu et de la limpidité de l'eau. Une jeune femme accompagnée d'un bel enfant blond puisait de l'eau, et s'apprêtait à emporter sa cruche de grès, lorsque le maître du carrosse lui adressa la parole :

— Madame, lui dit-il, veuillez ne pas me trouver indiscret si je vous adresse une question. N'êtes-vous pas Française ?

La jeune femme, en effet, n'avait ni le costume ni le type qui caractérisent les femmes romaines. Elle pouvait être âgée de trente-six ans environ, et elle conservait encore une beauté qui, certainement, avait dû être merveilleuse. L'étranger la regardait avec une admiration mêlée d'attendrissement. Elle lui répondit :

— Oui, monsieur, je suis Française et

mon mari aussi. Cet enfant est mon fils, et voilà notre maison.

Un homme jeune et d'une charmante physionomie arrivait de l'habitation. Il était mis avec une élégante simplicité, portant une veste de toile blanche et coiffé d'un chapeau de paille. En voyant l'étranger, sa surprise fut extrême. Il mit le chapeau à la main et il dit en s'inclinant :

— Ah! monseigneur, c'est vous! Vous avez émigré comme nous, et c'est Rome que vous avez choisi pour asile.

— Qui êtes-vous, monsieur? demanda le prélat vivement ému.

— Je me nomme Arthur de Launay, répondit le jeune homme.

Le prélat jeta un cri et ouvrit les bras. M. de Launay embrassait le prince cardinal, Louis de Rohan, autrefois grand aumônier de France.

— Voici mon fils, dit Arthur en plaçant son enfant sous la main du prélat qui bénit cette tête blonde et charmante. Voici ma femme légitime, ajouta M. de Launay, ma chère Henriette, autrefois mademoiselle de Valency.

Le noble prélat avait des larmes dans les yeux. En voyant Henriette, il croyait revoir un vivant souvenir qui ne l'avait jamais quitté, une femme auguste et adorée.

— Ah! madame, dit-il, à qui ressemblez-vous, grand Dieu!

Puis après avoir porté un instant sa main à ses yeux :

— Madame, reprit-il, vous avez été admirable de dévouement pour mon pauvre neveu. Vous avez épousé M. de Launay, et certainement Dieu a voulu vous récompenser ainsi de tous vos mérites. Madame, mon cher de Launay, cette journée est heureuse pour moi; avec vous je retrouve encore la France.

— Monseigneur, reprit Arthur, faites-nous l'honneur de venir vous reposer dans notre maison.

— Oh! certainement, mes bons amis, dit le prince de Rohan, et j'espère bien que vous me permettrez d'y revenir quelquefois.

Arrêtons là notre récit. Le lecteur le complétera dans sa pensée et comprendra facilement les douces émotions que fit naître cette rencontre imprévue et charmante.

Que de grandeurs écroulées! que d'orages terribles! mais aussi quels frais paysages et quels doux souvenirs avaient retrouvés ces trois émigrés de notre connaissance sur la voie antique qui conduit de Rome à Tivoli!

FIN.



LIBRARY
APR 22 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

